



# **POINT & POMME D'AMOUR**

**FRÉDÉRIC BLEUMALT**

FRÉDÉRIC BLEUMALT

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Point & Pomme D'Amour

LES AMOURS DE BITUME, T.2

Roman

Correctrice : Farida Derouiche

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

© Frédéric Bleumalt. Tous droits réservés.  
ISBN n° 9798385770717  
Couverture : Allef Vinicius (Unsplash.com)  
Édition : 1.

Frédéric Bleumalt (Ile-De-France)  
Dépôt légal : mars 2023

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

## NOTE DE L'AUTEUR

Il y a quelques mois, lors de la parution du roman *L'épiphanie de l'oriflamme*, j'écrivais un texte, *La Croix de Vie*, dans lequel il était question d'arrêter l'écriture, confronté à l'incapacité fondamentale à transmettre certaines choses et en proie à une forme de désillusion. Un texte tout en contradictions où j'expliquais le besoin viscéral d'écrire, et dans le même temps, mon insatisfaction face à ce mode d'expression, son incomplétude dans sa faculté à résonner chez les autres.

Et bien qu'il existe des ouvrages que je ne publierai pas, il m'est une évidence que le présent opus se doit de rejoindre les autres, et ce, malgré sa faiblesse, sa naïveté, afin de rallonger le cycle Bleumalt ; afin d'ouvrir aux personnages familiers la porte d'un avenir qui chante, là où je sentais le mien s'encombrer...

Ce roman n'a ni le message, ni la prétendue portée des autres de ses frères et sœurs ; il a simplement l'honneur d'exister.

En relisant mes propres mots, je sais que ce que je cherchais était une mue – qui aura lieu sous d'autres latitudes, loin de mon système ordinaire de publication.

Certains crieront au coup de com. Pour cela, il eût fallu avoir un lectorat conséquent et je me sens complètement étranger à ce genre de calcul. Je n'ai ni la résonance ni le logiciel pour cela. Un être impossible remettant tout en question à chaque instant ? Un hère en proie à un profond mouvement d'humeur, à la conviction d'arriver au bout d'un chemin ? Appartenant à ceux qui ferment trop vite la porte ?

Assurément.

À plusieurs égards, *Point et pomme d'amour* est le « manuscrit retrouvé »...

Un titre en formule d'espoir, comme un vœu de légèreté, une légèreté bien souvent oubliée.

Lecteur, que cela nous serve conjointement de leçon...

Gravons ces mots quelque part et portons-les en scapulaire...

IL NE FAUT JAMAIS CROIRE UN ÉCRIVAIN.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*Puisqu'il suffit de parler d'amour pour paraître niais, cessons d'en parler et montrons-le, de l'intérieur. Cette histoire tient plus de la blquette, diluée comme une aquarelle, que de la vibrante Passion façon toile de maître. Mais je suppose que comme toutes les histoires d'A..., quoi qu'on écrive, quoi que l'on dise, celle-ci emprunte tout de même un peu aux deux...*

*Le commun et l'unique, le vulgaire et le sublime, le doux et l'acide.*

*N'est-ce pas ce mélange perpétuel qui caractérise si bien notre humanité impossible ?*

*Et pour se trouver, ne faut-il pas se chercher ?*

F.B.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Point & Pomme D'Amour

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*J'ai beau chercher, mon premier souvenir conscient est lié aux autres.  
Plus encore : aux garçons. En plus d'adorer le concept, je me fais  
adrateur du mot.*

*Garçon.*

*Cela rime avec hameçon.*

*De tout temps, j'ai rêvé sur eux de me faire fendre l'âme.*

*Hasard est-il que l'on retrouve si souvent ce dessin dans leurs sexes  
effilés ? Vue du dessous, l'ancre de chair, les lignes douces du frein, les  
délinées du prépuce décrivent là où ma foi s'est cristallisée.*

*Je crois être condamné à chanter les hommes.*

*Je suis un barde contrarié, un graphomane épris de beauté sensible.*

*Faut-il que les choses apparaissent pour vraies lorsqu'on se situe en  
dessous, écrasées par elles, dans un éternel rapport de soumission ?*

*Il m'est venu de les recenser, toutes ces choses qui m'ont fait homme.  
Les autres hommes, bien sûr, mais aussi les événements, les stigmates du  
royaume garçon.*

*Les chemins vers l'amour, vers le roi de ma vie, si tu n'es nulle part  
dans ce livre ; c'est que je liste tous les chemins cahoteux, les garçons-  
étapes, les foirades délictueuses qui m'ont mené jusqu'à toi.*

*Oublions les amours gâtées, les histoires avortées, la traque aux  
garçons perdus...*

*Balisons les chemins qui m'ont mené au désir.*

*Celui qui m'a mené à toi.*

*Garçons...*

*Vous peuplez ma vie. Je vous regarde vivre, évoluer, grandir, vieillir. Je  
goûte vos peaux, m'aimante à vos lèvres, meurt à répétition sur vos sexes.  
Les garçons sont des cracheurs de lumière. Sous la cuirasse d'homme, vous  
resterez toujours garçons.*

*Et moi, je serai pour toujours à genoux devant vous, dans l'attente de l'adoubement, des giclées lumineuses et lactées dont vous voudrez m'inonder.*

*Je suis sébille et n'existe que pour boire vos pleurs rentrés.*

*Je suis ivre d'amour factice ; je ne me repais que de la surface des choses, de vos écorces sublimes.*

*Mais aujourd'hui, tout me porte à être à lui, à lui seul.*

*Voici, mon Roi, mon Roc, j'écris tout pour me souvenir, graver la route que tu m'as laissé tracer vers toi...*

LOUP

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 1.

Son visage sur mon écran.

Les algorithmes et leurs savants et vicieux calculs m'avaient eu.

*Peut-être connaissez-vous Rayane M. ?*

Touché en plein centre.

Une impulsion.

Une explosion.

Quelque chose de l'ordre du réflexe.

De l'impératif biologique.

Vous voyez, ce genre d'actions nécessaires à la survie d'un être vivant. L'ordre absolu qui s'imposait à mon corps. Car je sentais bien que cet élan prenait naissance dans mon cerveau, transitait par mon cœur et finissait sa course folle en irradiant dans le creux de mes tripes. Un serpent doré qui m'habitait et ne faisait qu'entamer sa colonisation. J'avais regardé les quelques rares photos que le moteur de recherche daignait offrir à l'avidité de mes yeux.

Un profil Facebook, une page LinkedIn. Rayane dans un costume, les bras repliés autour de lui-même, une jolie montre très classe, un sourire armé, à la fois contenu et laissant voir les dents, le regard frisant.

Je tombais en moi-même.

C'est fou ce qu'une simple image peut attirer à elle comme navires coulés par le fond et esquifs sabotés.

Après ce coup de poing au cœur, une culpabilité rance en seconde intention vint à ravir mes émois. Le goût des regrets et de l'irrésolu. Une

amertume secrète derrière le glacis sucré des souvenirs attachés à ce visage qui avait signifié l'amour, l'arrachement à moi et à ma vie dissolue.

Comme tout me semblait loin et si proche dans le même temps...

Je dois avouer qu'il m'arrivait souvent de chercher son nom, mais sitôt que la liste des résultats apparaissait, je ne cliquais sur rien et fermais la fenêtre. La peur de découvrir sa vie où je n'étais plus me clouait. Mon refus d'ouvrir cette boîte de Pandore tenait aussi à cette impression d'amour gâché.

Et je ne savais que trop bien que c'était à moi-même que je devais ce fiasco.

Je m'étais souvent demandé, depuis deux ans – le temps passé depuis la dernière fois où nous nous étions vus –, où en seraient nos vies si j'étais resté dans la petite existence que, mine de rien, nous nous taillions alors.

Le résultat était toujours le même : je finissais les ongles rongés avec quelques larmes dans le fond de la gorge.

J'ignorais pourquoi, mais Rayane et son souvenir venaient me visiter de plus en plus souvent. Son visage revenait habiter mes rêves, et certaines périodes rendaient son absence plus prégnante que d'autres.

C'est pourquoi sans réfléchir j'avais pris un billet pour Arles, sans même savoir avec précision où cette ville se situait sur la carte. Ma cartographie mentale me livra seulement ce maigre indice : sud.

J'avais la géographie intime des hommes pour seul territoire.

Je crois qu'il aurait pu s'être délocalisé à Tombouctou que le résultat aurait été le même.

La folie et le manque subit avaient guidé ma main sur le pavé tactile.

Après quelques menues recherches, je découvris que la ville historique n'était pas très grande et tenait plus du village. C'était une chance inespérée. Je peinerai moins à le trouver dans la foule anonyme. Je préparais à la hâte un sac de voyage en jetant dedans le strict nécessaire à cette tentative de reconquête débile. Je n'avais jamais entamé de tel voyage d'amour.

L'entièreté, la folie du projet achevèrent de me convaincre de l'entreprendre.

Comme ma participation à une petite série sur une grande chaîne du service public était tombée à l'eau, j'avais du temps devant moi. La poisse était avec moi : le seul gros contrat que j'étais parvenu à décrocher s'était vu annulé.

C'était la fin de l'été. La rentrée entamée avait porté avec elle de beaux jours... et mon désœuvrement. Après avoir joué au serveur sans grande conviction, j'avais tout envoyé paître. Je m'étais tourné vers des petites choses plus modestes, des tournages amateurs payés au lance-pierre et sans grande envergure. Des projets théâtre un peu bancals.

Puis, un soir où l'envie crevait le ciel au moins aussi haut que ma solitude, je m'étais laissé aller à participer à quelques vidéos pornographiques. L'argent facile dont je manquais cruellement avait fini par me convaincre.

Le loyer avait pu être payé et j'avais pu manger : ça convenait.

La suite est à la fois triste et logique : on m'avait rappelé, j'avais dit oui, oui, oui. De là, les choses s'étaient enchaînées aussi simplement que sordidement. Mais il me faut rétablir une chose : une partie de moi aimait ce que je faisais, mais j'avais parfois des relents de fierté, des hontes souterraines venant me susurrer que je m'étais vraisemblablement éloigné de mon sujet et que cette voie compromettait définitivement mon aspiration, plus grande, à la comédie.

Je m'étais grillé tout seul. La conviction que si j'accédais un jour à une notoriété importante, ce qui était mon souhait secret, on me ressortirait mes casseroles, annihilait tous mes mouvements vers la réalisation de ce vieux rêve.

J'avais pris un chemin de traverse qu'il me semblait impossible à quitter.

Mais l'amour du sexe, l'amour de moi, l'appât d'un salaire pour ses douceurs auto-infligées m'avaient fait plier.

Encore une fois, tout correspondait à mes envies les plus sourdes : être célébré, rempli et dans la lumière.

À ce jour, j'avais de nombreux mois de travailleur du sexe derrière moi. Et, l'écrivant, je réalise que cette fourche, cette croisée des chemins coïncide avec la séparation unilatérale que j'avais infligée à Rayane.

Il s'agissait d'une boîte de production porno parisienne, un studio dédié aux petits minets. J'avais rempli un formulaire en ligne, envoyé deux-trois photos. On m'avait recontacté dans la foulée. La semaine suivante, je signai pour une vidéo et tournais. J'étais resté assez estomaqué de la facilité avec laquelle tout s'était accompli et de la façon dont j'avais vite trouvé mes marques.

Après les heures sacrifiées de mon adolescence à rêver sur écran glacé, j'étais finalement passé derrière l'écran.

D'aucuns penseraient qu'il y avait dans mon parcours comme un parfum de prédestination.

*Candide Pomme D'amour.* Mon pseudonyme avait été vite trouvé. Fred, le directeur de casting et « testeur » de garçons, m'avait filé une petite pichenette sur le visage en arguant : « Toi, tu as une belle petite trogne et tes fesses sont comme deux belles pommes. Tu vas faire un malheur avec ton air de chérubin. »

Quitte à sacrifier mon futur, j'avais décidé de me jeter à corps perdu dans cette nouvelle voie professionnelle.

On peut dire qu'à ma manière, j'avais réussi à percer...

Je n'aurais jamais cru que j'irais à ce point au bout de moi-même.

À l'époque, je crachais, solitaire, devant mon écran. Maintenant, je crachais devant et pour les autres. Naïvement, je pensais que les garçons sous X folâtraient dans des palais peints de bronze et d'argent. J'étais l'œil invisible, dans le chas de la serrure, dans le trou de gloire qui s'enquiert de l'abrupte et douce imbrication des corps, la façon dont ils se pénétraient. Et je participais désormais aux ballets de ces grands coups de lances, de lames, de glaives, un peu plus loin en soi, en l'autre, en divines enculades.

Je m'étais toujours demandé comment on en arrivait là.

Les circonstances, les hasards, les affinités, les envies de s'abîmer.

Dans mon cas, il devait y avoir quelque chose de la mort là-dessous.

C'est vrai... Les lombrics auront tôt fait de nettoyer nos carcasses, de nous vider de nos substances, profondément, toujours et pour si longtemps. Je ne sais pas pourquoi je pense à cela. Peut-être que je cherche là la preuve ultime de n'être pas inhabité.

Le sexe est ma berceuse.

Ses mouvements de pendules, balanciers réguliers qui s'épousent, s'élancent et reculent, exultent en chœur, c'est encore ce qu'il y a de meilleur.

Le sexe télégénique : c'est l'onde continue immiscée dans les corps qui me rappelle que l'empreinte de l'eau n'est jamais loin. On va coulant, inondé, inondable, le corps annexé, indissociable ; on est conquis, on est siamois ; on est le dedans et le dehors à la fois. Devenir temple ou visiteur, ou même les deux dans le temps, ou lové dans une chair tendre et douce comme une soie devient le nec plus ultra.

On n'a jamais assez de l'autre en soi.

J'éprouve une honte et une fierté à transmettre le désir, réchauffer les corps.

J'espère toujours la contagion.

La montée de flammes dans les colonnes de chair.

Les membres geysers.

L'abondance des sèves.

C'est sans doute pour oublier ces douceurs et ces affronts faits à moi-même que je décidai que ce voyage tombait à point nommé.

À ce moment de ma vie, Rayane m'avait semblé une évidence.

La clarté même.

À sept heures du matin, je me trouvais en gare de Lyon, alourdi de mon sac à dos, les yeux piquants de fatigue, le cœur alerte, les muscles tressaillant de nervosité.

Pendant le voyage de quatre heures, j'eus le temps de faire défiler toutes les possibilités, de mesurer l'inconscience qui était la mienne, de m'en féliciter, même. Je n'avais jamais abandonné le rêve. J'aimais cette sensation de sauter sans filet.

Je n'avais réservé aucun logement. J'aviserais là-bas.

Je n'avais donc aucun plan.

Mon but fut mon unique moteur.

Les quelques photos que je trouvais sur Internet sur la ville iconique pour son Van Gogh et sa Jeanne Calment me donnèrent un aperçu de sa mignonnerie. Héritage romain, arènes, vieilles pierres, mignonnes ruelles, lanternes suspendues, réverbères en arabesques, vue sur le Rhône.

Le théâtre parfait pour la course au cœur perdu.

Une ville bâtie autour de ruines constituait l'endroit idéal pour nous faire renaître.

Je me figurais Rayane évoluant dans ce décor méridional, le bienheureux soleil caressant sa peau caramel tous les matins au sortir de son domicile, son quotidien réglé, lui à la terrasse des cafés, beau à s'en damner, mire de toutes les grues de passage et des garçons perdus. En sondant les internets, je compris qu'il demeurerait en cette ville mais travaillait, aux dernières nouvelles, dans une agence bancaire sur Avignon qui n'était qu'à une vingtaine de minutes en TER de ma destination initiale. Je pourrai aisément faire le balancier entre les deux villes une fois là-bas.

Avec un peu de chance, je le croiserai même dans le train. Je commençai à supputer, à me caler sur ses horaires de bureau, à monter des plans sur des comètes foireuses.

Quelques poignées de minutes me séparaient de ma destination finale.

Arrivé à la gare d'Orange, la Cité des princes, en route pour mon roi, j'envoyai un SMS à son dernier numéro connu. Ce numéro que j'avais toujours gardé dans mon téléphone sans plus l'utiliser, bloqué quelques mois après m'être lâchement enfui. Après de longues minutes à composer et effacer des messages – comment reprenait-on contact après avoir décampé sans crier gare, sans explication ? – j'accouchai mentalement d'un trait textuel lapidaire.

Je pris soin de le débloquent sur WhatsApp.

Les messageries instantanées et leurs vortex d'angoisse : les indicateurs de saisie, les statuts de connexion m'avaient longtemps terrorisé le concernant. Lorsque je le quittai, savoir qu'il était là, à portée, disponible, connecté, *connectable*, disposé à me cracher sa rage du bout des doigts, me propulsait dans des tourbillons de stress.

De nouveau, je le retrouvai dans ma liste de contacts dans l'application. Le voir me prouva que, contrairement à moi, lui ne m'avait pas bloqué. Je découvris une photographie de profil qui me fit tapoter instantanément.

Une autre relique de lui : portrait de pixels qui fit remonter en moi un violent désir de proximité. Ces grands yeux profonds noir caféine, ces

mêmes lèvres ourlées, généreuses, vagues de chair et de chaleur, ce visage totem que j'adorais.

Sous son nom, une indication me mit le feu aux poudres : Vu à 10:08. Je regardai l'horloge que m'indiquait mon téléphone portable : 11:15. Il était là, à quelques minutes, à quelques kilomètres. J'aimais que le temps et l'espace entre nous rétrécissent ainsi. Cela me jetait dans un état limite, un peu bâtard, entre l'angoisse et la hâte.

J'hésitais entre pleurer, rire, vomir, me faire dessus, soumis à des envies de débordements.

N'y tenant plus, je tirai à bout portant. Jetai une bouteille à la mer.

*Je suis dans la merde. J'ai pas d'endroit où dormir. Long à expliquer. Est-ce que tu peux me loger ?*

Cri rouge, S.O.S., mensonges et semi-mensonges.

Je fermai l'application, trop effrayé à l'idée d'avoir à observer les coches devenir bleues, signe que mes mots étaient devenus réalité pour lui. Le mode « Ne pas déranger » de mon téléphone me protégerait de l'attendue et redoutée notification qui serait le début ou la fin de tout.

J'enfonçai mon téléphone dans ma poche et me promis de regarder quand je m'en sentirais prêt.

Quelques minutes plus tard, on annonça la ville d'Arles.

Je descendis sur le quai flanqué de mon gros sac à dos, un peu moins croyant en mon projet.

Le soleil était doux et tombait droit sur moi pour mieux m'envelopper et me redonner foi en mes rêves de miel qui se liquéfiaient alors que je restais sur place, incapable de bouger.

J'étais sur ses terres. Neuves. Soleilleuses.

Peut-être foulait-il le bitume de ce quai tous les matins pour se rendre au travail ? Tous ces gens assis sur les bancs le voyaient sans doute quotidiennement.

Je me transformais en détective jaloux.

Tout de lui transpirait dans tout ce que je voyais.

Je consentis à traverser la gare et les voyageurs-fourmis pour atterrir sur la petite place devant le bâtiment où bus et voitures stationnaient et où des gens s'attendaient.

Sitôt que j'eus foulé les petits pavés, je fus pris d'un délire. Une vision de lui, les mains dans les poches dans un jean très saillant, un léger sourire en coin, ses lèvres lâchant quelque chose du style : « T'as mis le temps à revenir » me fila l'envie de me foutre des claques. Sur ce calque superposé au réel, il se tenait là à m'attendre comme si de rien n'était. Comme si c'était normal. Comme si ces deux années passées, cette échappée belle, n'avaient été rien moins qu'un détail, un petit incident, un trou d'épingle dans le ruban du temps.

*Tu rêves, mon gars, tu rêves...*

Je regagnai le réel en ajustant les bretelles de mon sac qui me tuait déjà le dos.

J'y étais.

J'avais le décor, les personnages.

Ne me restaient plus qu'un scénario, des dialogues, des intentions, des sous-textes à écrire.

Et, je le craignais, beaucoup de cris et de silences aussi.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 2.

12:34.

Sans m'arrêter de marcher, je mangeai sur le pouce un sandwich étouffe-chrétien que j'avais acheté à la supérette.

Je n'avais toujours pas consulté mon application pour m'assurer de la bonne réception de ma petite bombe. *Ne pas s'arrêter. Ne pas s'arrêter de marcher*, me répétais-je alors que mes pas me portaient plus loin que je ne le voulais.

Le soleil continuait à me suivre, témoin avide de mes pérégrinations solitaires. *Ne pas s'arrêter. Continuer à marcher*. L'idée de tomber nez à nez avec Rayane sans l'avoir planifié m'angoissait. Je voulais être maître du lieu, de l'heure... m'assurer d'issues de secours en cas de dégonflement inopiné.

Mon sac devenait de plus en plus lourd. Je me refusais pourtant le secours d'un banc à plusieurs reprises.

Je fis mille fois le tour des arènes, passai devant les Alyscamps, atterris dans une zone d'activité où pullulaient les fast-foods avant de revenir sur mes pas pour traîner dans le centre-ville où toutes les petites boutiques flattèrent mon regard, où les murs ponctués d'œuvres *street art* me rappelèrent Paris. Il y eut aussi les renforcements charmants, les terrasses fleuries des cafés, les guirlandes à guinguettes suspendues se croisant au-dessus des places, les petits balcons, les façades vieilles, les couleurs défraîchies des bâtiments dans leur jus, l'Hôtel-Dieu, la place de la cathédrale Saint-Trophime et la fontaine de l'Obélisque avec ses faces de

bronze chevelues qui m'évoquaient une masculine Méduse, sa tête de cygne et ses lions.

Je visitais tous les hauts lieux de la cité antique en quelques heures.

Je m'imprégnais de la vie de cette ville encore inconnue qui avait l'air de me sourire et ferait à coup sûr le terreau parfait, le prétexte idéal aux déambulations romantiques les plus débiles et les plus essentielles.

À seize heures, je n'avais toujours pas ouvert l'application. Quand j'abdiquai pour me poser quelques minutes à un bar de la rue de l'hôtel de ville, mes pieds me faisant trop souffrir, je posai le téléphone qui me narguait sur la table.

Après avoir siroté de longs traits de thé glacé à la pêche et massé sommairement mes pattes endolories, je trouvai le courage d'affronter le réel et de vérifier l'hameçon que j'avais lancé dans le vide.

Les deux coches bleues étaient là.

Sans réponse.

Mon cœur se mit à battre à tout rompre.

Depuis combien de temps avait-il vu mon message ? L'avait-il vu quelques minutes seulement après sa réception et l'avait-il laissé sans réponse à dessein ? Venait-il tout simplement de le consulter et cherchait-il les mots qu'il pourrait me renvoyer ? Comptait-il seulement me répondre ?

Je fus fixé lorsqu'il m'envoya un « *c'est qui* » des familles qui me crucifia quelques secondes. Je me rappelai alors qu'il était impossible qu'il ignore que j'étais avec ma photo de profil dans l'encerclé.

Il s'agissait d'une bête volonté de me faire mal que je compris sans m'en formaliser.

Je répondis :

C'est de bonne guerre.

LOUP, 13:50

Échange entamé.

Cela me rappelait nos tout premiers messages, la cité, les murs de grisaille qu'on avait brisés. Les messages-flèches tirés dans le noir pour s'appréhender. L'excitation montait en moi.

Mais je craignais cette fois-ci de me heurter à des remparts en béton armé.

Je scrutai avec angoisse l'indicateur de saisie. Il n'était pas en train de composer. Je me mis à tapoter nerveusement du pied et me pris soudain à regretter d'avoir franchi les infinies distances qui nous séparaient.

Quinze minutes plus tard, je reçus finalement un autre message qui démentit l'interrogation du premier.

Taf. Sors 18:00.

RAYANE, 13 : 56

On ne pouvait pas plus laconique.

Je le retrouvais.

Des heures d'attente s'ajouteraient donc à mon angoisse.

Il me surprit cinq minutes plus tard lorsque son nom s'afficha sur mon écran. RAYANE. Rayonne. Radiant. Radieux. Rails. Des associations de mots, d'idées, des glissements sémantiques colonisaient ma tête. Tout pour me détourner de l'échéance : la confrontation. Mon sang afflua vers mon cœur, me laissant quelque peu haletant.

Une sonnerie, deux, puis trois...

Je ne décrochai avec peine qu'à la cinquième, sans dire allô.

J'ignorais la couleur du silence qui suivit, mais je savais que celui-ci était dense. Compact. Je le sentais, je le sentais au même titre que Rayane, par son souffle, par le bruit ambiant qui l'entourait. Il était là, suspendu lui aussi, funambule muet à l'autre bout de la ligne. Une bataille s'entama pour savoir qui serait le premier à entacher ce silence parfait avant le début de la petite comédie, des hostilités, des banalités peut-être.

Sa voix avait-elle changé ? Transportait-elle la même chaleur, jouait-elle encore des mêmes graves ?

Je décidai d'endosser le rôle du perdant.

— Allô... miaulai-je finalement, penaud.

J'entendis un bruit de fond dans le combiné puis, enfin, après une pause ressemblant à s'y méprendre à une hésitation avant un saut dans le vide, sa voix étirée sur quelques syllabes, lourde, pesante.

— T'es où ?

Aucun salut.

Rien que du concret.

De l'informatif.

— À Arles.

Quelques secondes de battement.

— Qu'est-ce que tu fous à Arles, toi ?

Un *toi* comme un crachat.

Des souvenirs de baisés électriques, de jets de salive et de chaudes pluies de semence sur mon visage offert s'imprimèrent dans mon esprit.

Je me rappelais la façon si spéciale dont la colère affleurait toujours, perçait même à travers la tonicité et la sécheresse de ses intonations et inflexions vocales, quelles que soient les circonstances.

J'improvisai :

— J'ai une galère. Une grosse galère...

— Hum. Et c'est chaud ? Genre, grave ?

— C'est... je sais pas encore, en fait.

Silence.

On habitait tous les deux sur ce trait tendu, fil condensé de deux ans de silence et de non-dits.

Je lançai :

— Tu as fini plus tôt ?

— Non. J'ai juste cinq minutes entre deux rendez-vous.

— T'es loin ?

— Je bosse sur Avignon.

Je me gardai de lui dire que j'avais déjà connaissance de cette information.

Long silence.

Il semblait aussi méditatif que moi.

Il demanda :

— Comment t'as su que j'étais ici ? Pourquoi tu me contactes moi ?

— Les réseaux. Tu sais bien...

— Hum. Tu m'as *stalké*<sup>[1]</sup> ou quoi ?

— T'es fou, toi, fis-je mine de me moquer.

— Comment t'as atterri ici ? attaqua-t-il sans me laisser répondre.

— C'est compliqué, au téléphone...

— T'as pas de thunes pour un hôtel ?

— Non. Je me suis fait voler mes papiers, mentis-je. J'ai plus rien. Juste un sac à dos avec quelques fringues.

J'entendis des voix dans le combiné.

Il écourta notre conversation :

— Je suis rue du Refuge, pas loin des arènes. T'as qu'à venir à sept heures. Je dois te laisser. Mon rendez-vous.

Le bip me fit savoir qu'il avait raccroché.

Mon rythme cardiaque prit un moment avant de reprendre sa course normale. Les chevaux électriques galopant dans ma poitrine s'apaisèrent doucement.

Au fond, je ne m'en sortais pas si mal.

S'était-il contenu parce qu'il était au travail ? Le ressentiment de ma fuite avait-il été bu depuis longtemps ? La colère morte et enterrée ?

Tout ce que je savais, c'était que j'avais un rendez-vous, une adresse, une heure ; le tout, quelques heures passé mon arrivée.

Je commençais à croire que tout s'augurerait pour le mieux.

J'ignorais encore tout de la tempête qui s'abattrait sur moi.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

### 3.

19:22.

*T'as sucé quelqu'un avant d'arriver ou quoi ?*

Ses mots durs.

Encore.

Toujours.

Je me tenais là, sur le pas de sa porte, à l'orée de sa vie.

Honteux. Sans face. Avec seulement quelques brins d'espoir et le regard mielleux, teinté de silencieuses suppliques, le fond des pupilles flanqué de cierges vacillants comme les cryptes des églises, la nasse lumineuse où se concentrent et brûlent tous les espoirs du monde.

En fait, j'étais juste content de les revoir, lui et ses sourcils en virgules sèches, nettes, qui lui dessinaient un regard toujours hésitant entre perplexité et sévérité.

Un regard que je lui connaissais bien.

Ça avait beau faire deux ans qu'on ne s'était pas vus, je n'avais rien oublié de la force, du magnétisme animal de son visage. Des tempêtes qu'il transportait. Celui-ci jouissait sur moi du même pouvoir. Ses prunelles me transperçaient si aisément que ce devrait être interdit de regarder quelqu'un de cette manière.

Il était plus beau que dans mes souvenirs. Se pouvait-il que la peine ait sublimé ses traits ? Pourquoi les hommes malheureux ont-ils toujours ce

supplément de charme qui les rend aussi sublimement attractifs ?

Alors qu'il me fixait, tout ce qui me ravissait autrefois me revint en pleine face. Le charme de son arabité. Sa stature massive. Son corps de glaise suppliant de le toucher. J'appréciais sa nouvelle coupe. Les cheveux laissés plus longs et plaqués sur le crâne vers l'arrière. Lisses. Lustrés. Nets.

Le côté laqué, luisant, me donnait si fort l'envie de toucher pour y mettre un peu de désordre.

C'était ça, mon truc : foutre la pagaille dans le trop ordonné.

C'était ce que j'avais fait il y a deux ans.

C'était la raison pour laquelle son regard me transperçait.

Son visage parfait était recouvert d'un vernis, toujours à la maigre frontière entre la profonde indifférence et la froide colère.

— Salut.

Fieffé dans son attitude de roc, il me toisait, une main sur la tranche de la porte.

Je m'étais toujours demandé quels seraient ses premiers mots si on se revoyait, en face-à-face, depuis que j'avais déserté sa vie en mode garçon de l'air et sexe en fleur.

Il ne tarda pas à me donner la réponse.

— T'as sucé quelqu'un avant d'arriver ou quoi ? Je t'avais pas dit dix-neuf heures ? T'as cru que j'étais un hôtel ?

Trois secondes : c'était le temps qu'il lui avait fallu pour dégainer.

Déjà, j'avais fauté. Je m'y attendais. J'acceptai. Peu importe ce qu'il me réservait, tout serait mille fois mérité.

Je n'étais pas censé être en position de demander meilleur traitement.

— J'ai fait trois fois le tour du quartier, mon GPS merde un peu... mentis-je.

— T'as toujours été une merde en orientation.

Regard laser et silence belliqueux.

La foudre elle-même aurait sans doute fait montre de plus de manières et de subtilité.

Immobiles, nous restions plantés là, lui sur le pas de sa porte, moi dans le couloir. On ne se rend pas compte ou on oublie comme c'est long, une minute.

Au bout d'un moment, l'éclairage automatique détecteur de mouvements nous plongea dans le noir.

Je ne pus réprimer un petit rire face à ce raté scénaristique.

Ma nervosité parlait pour moi.

— Qu'est-ce qui te fait marrer ? cracha-t-il, agressif, relégué au rang d'ombre.

— Non, rien, la lumière, c'est... Et toi qui restes figé dans ton encadrement de porte... J'aurais presque peur si je te connaissais pas. Ça fait un peu film d'horreur. Remarque, c'est pas mal, aussi, dans le noir. Souvent, on se dit vachement plus de trucs dans le noir. Enfin, pas forcément plus, mais des choses plus importantes... T'as jamais remarqué ?

— Putain, ce que tu peux baver... J'avais oublié, s'écria-t-il face à ma prolixité qui ne cherchait qu'à masquer ma honte. Vas-y, bouge ton boule, là ! cria-t-il en agitant son bras dans ma direction.

Je le pris au mot en entamant une petite danse dans le couloir qui ramena la lumière. Ma chorégraphie improvisée prit fin lorsque son regard sans merci replongea en moi.

Scène de duel : images de revolvers argentés scintillant sous le soleil, vent chargé de poussière, air sec et plombé, ambiance western.

Ma fausse décontraction l'agressait. Offert au fusil de son regard, je lui glissai quelques mots par télépathie.

*Tire. Tire le premier si tu veux. Tire que je m'écroule au sol et que la dernière chose offerte à ma vue soit ton visage vainqueur au-dessus du mien, roi solaire, prince pourfendeur, en souvenir de la communion de nos corps, des délicieux sacrifices, de la vie injectée, des neiges issues de toi taillées pour mourir dans mon seul corps. Prends, colonise, assassine. J'accueillerai tes balles avec un sourire. J'écarterai les étoffes qui me vêtent, laissant le cœur à nu ou presque. Je découvrirai ma chair de mes propres mains et garderai les yeux ouverts. Je serai pour toi hommage vivant au saint tout plombé de flèches...*

Ma prière mentale m'absorba un moment. Il me tira de ma rêverie. Mon absence sembla l'agacer.

— T'as fumé ?

— Non, non...

Je nous ramenai à la prétendue raison de ma présence face à lui.

— Je suis fatigué. J'ai mal partout. J'ai beaucoup marché... Du coup, t'as un lit en rab pour...

— T’as craqué. Tu dors sur le canapé. Je suis déjà bien trop con de t’accepter chez moi.

— Compris. Canapé, fis-je, adoptant le même ton martial.

— Entre. Mais me parle pas. Ou alors, le strict minimum. Je me lève tôt demain. J’ai pas le...

— Pas le *time*. Oui, je me souviens... lui souris-je en me dirigeant vers lui.

— Quoique... Attends !

Je stoppai net.

— En fait, je crois pas que j’ai envie que tu rentres chez oim. J’avais juste envie de voir ta tronche quand je te dirais non.

Ma mine se couvrit de fronces.

— Ah... Tu me fais ce plan-là ?

— Ouais... Et tu vas faire quoi ? me défia-t-il.

— Ouais, t’as raison. C’était une mauvaise idée... Désolé... dis-je, mine de me raviser. J’espère au moins que c’était bon. Ciao.

Alors que je mimais le départ, sa voix puissante me retint et résonna dans le couloir :

— Tu vas aller où ?

— J’sais pas... Je vais marcher.

— Toute la nuit ?

— Si j’ai pas le choix. Ça musclera mes fesses...

— Si tu te les fais pas défoncer avant ! Pourquoi tu trouves pas un plan cul qui peut t’héberger ? Si tu te donnes bien, il te proposera peut-être même de rester sans que t’aies besoin de demander. Va falloir que t’ouvres ton cul toute la nuit mais t’aimes bien, ça, non ?

— Ouah, t’en as en stock...

— Je suis encore *full*, t’inquiète.

— C’étaient que les préliminaires, alors ? Je note, je note.

— Tu dois bien avoir un tamponneur dans chaque ville de France, toi.

— Va savoir... lâchai-je, faussement las, en m’éloignant. Allez, c’est l’heure du tamponnage.

— Hé !

Je me retournai pour le voir prendre la pause. Si naturel. Sa photogénie me tuait. Sa beauté me transperça le ventre. Une fois de plus.

— Tu sais ce que je m’étais dit ? Je m’étais dit que le jour où je te reverrais, je te cracherais sur la gueule après t’avoir collé une bonne

mandale.

— Ah ouais ?

Entre nous, le long couloir.

Du vide.

Rien que l'espace entre nos corps.

Impression de déjà-vu.

Je l'invitai à réaliser son fantasme :

— Vas-y. Tu veux ? Fais-toi plaiz. Je bougerai pas.

— J'te donne pas ma salive. Tu serais capable de kiffer.

Il avait raison.

Je brûlais d'avoir ne serait-ce qu'un éclat de lui. Suçoter ses lèvres comme je l'aurais fait d'un bonbon. Ses lèvres bombées, si pleines... et d'où étaient tombés des mots fauves et des mots tendres.

Je louais la propension de sa bouche à créer des merveilles.

— Tu fais tiep, petite timp... Je croyais que ça me ferait plaisir, mais en fait tu me fais juste...

— Pitié, ouais.

Soudain, il sembla voir plus clair en lui.

Il déclara :

— Tu restes une nuit. Juste une nuit. Demain, tu dégages. Je te donne même de la thune s'il faut, j'en ai rien à foutre, mais tu dégages. Je suis déjà bien trop con...

J'entrai en veillant à ne pas frôler son corps malgré l'envie qui me harcelait. Il referma la porte derrière nous.

Le deux-pièces était à son image : ordonné, propre, sans fioritures. Le parfum d'ambiance ou d'assouplissant flottant dans l'air m'envahit tout à fait : l'odeur que je captais convoquait en moi des images de scènes du quotidien, celui qui avait été le nôtre.

Je n'osai pas commenter ce que je voyais de peur de me prendre une nouvelle salve de furie.

Je ne l'embarrassai que d'un simple et benoît *merci*.

Rayane se dirigea vers le couloir. Déplacements mécaniques, démarche électrique. Il ouvrit la penderie et en sortit une couette molletonnée qu'il vint me larguer dans les bras sans un mot et partit s'enfermer dans sa chambre.

Je restai figé un moment.

Je savais comment se déviderait ma nuit : j'irai confier mes larmes au canapé imbibé de son odeur.

Il revint.

À son passage, je lui glissai quelques mots :

— Mais, il est... sept heures et demie.

— Je t'ai pas dit de te pieuter de suite.

Je larguai l'épaisse couverture sur le canapé en prenant soin de la plier. Je pouvais sentir son regard me scanner alors que je m'appliquais à prendre le moins de place possible.

Il me demanda nerveusement, accompagnant cette salve d'un mouvement de tête :

— T'as bouffé ?

— Pas depuis midi...

— J'avais pas prévu de préparer un truc. Un Uber. T'aimes le libanais ?

Avant que je ne puisse répondre, il me coupa :

— Non, attends, en fait, je m'en cogne. Tu boufferas libanais ce soir.

— Parfait... glissai-je.

— Je vais mater ma série en attendant.

— Tu mates quoi en ce moment ?

Il flanqua un coup de talon dans la porte après être entré dans sa chambre, me laissant sans réponse dans la geôle froide du silence, convoquant les frimas de l'automne avec un peu d'avance.

Par anticipation, je découvris la teneur de mon repas et le programme télévisuel mental de ma soirée.

Soupe à la grimace et autopsie d'une relation en champ de ruines.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 4.

20:34.

Le livreur sonna à l'interphone et monta nous apporter notre repas.

Chawarma poulet, houmous, salade tomates-boulgour-persil.

À peine le sac fut-il entre ses mains qu'il prit sa portion en me laissant le reste en vrac sur la table basse. Il s'assit sur le haut tabouret au bar de la cuisine tandis que je restais campé sur le canapé. Mon panier. Mon radeau. Il commença à manger sans cérémonie. Je décidai de l'imiter en ouvrant ma boîte en polystyrène, gamelle de l'homme moderne pressé.

— Bon appétit, et merci pour le repas, glissai-je.

Cela ne sembla pas le perturber.

Alors qu'il m'ignorait de manière royale, je me plaisais à le contempler.

Je fus comme aspiré en moi-même.

L'attente latente, lattes du lit, lattes de fumée.

La fumée sortant de sa bouche jusqu'à la fin des temps dans mes sombres coulisses. Une pluie de souvenirs s'abattit sur moi. Associations et glissements. Envoûtantes baisés sous un ciel de volutes de shit. Ma mémoire comme une somme de gros tiroirs encombrés d'images et de sensations, une collection de bouts de lui ; je suis un *memorabilia* vivant, un photophore vibrant. Un temple dédié à sa gloire. Elle qui continue et continuera de briller, même dans le noir, surtout dans le noir, pour des siècles et des siècles.

*Mes captures mentales, mes photographies secrètes sont mes bijoux phosphorescents.*

*Le problème est là : je suis saturé de lui et j'ignore au juste ce qui me délivrera. Il y a pire que ça : la délivrance serait pour moi honteuse reddition, douloureux abandon ; je ne veux surtout pas que le temps ou les autres m'arrachent cet amour que je nourris pour lui. Il me tient chaud la nuit, le jour. Il est la cotonnade dans laquelle je m'enrubanne totalement sitôt que le gris m'assaille...*

Sur l'instant, j'aurais pu lui dire tout ça, mais l'aurait-il compris, tout empêtré dans ses légitimes rancœurs ?

Surprenant mes regards insistants, il me héla :

— Y a un problème ? C'est pas bon ?

— Non. C'est bon.

— Pourquoi tu me mates comme ça ?

— C'est interdit ?

— J'aime pas. Surtout quand je bouffe.

— Ça fait longtemps qu'on s'est pas vus. Je peux bien te regarder...

— La faute à qui ?

Voyant que je ne le lâchais pas du regard, il eut un coup de sang, prit sa gamelle en plastique avant d'aller se terrer dans sa chambre.

Gisant sur le canapé comme sur une île à la dérive, je fus confronté au manque.

Le manque qui arrache et déchire.

Le manque qui n'est pas même cousin de la douleur mais l'indicible creux, le puits asséché de sensations, l'indéfinissable absence. Sa présence à quelques mètres aggravait mon trouble, l'impossibilité de le voir, le savoir derrière cette porte, si possiblement accessible, son corps disponible, jetaient dans mon esprit et mon corps des gerbes d'étincelles vicieuses.

Je me souvins de mon journal : le désir est une porte, un tissu tendu, un écran...

Sa silhouette en filigrane se découpait sur la porte et je ne pouvais m'empêcher de l'imaginer se branler et jouir sans moi. Sa chambre : la succursale de ses rêves, ses craintes, ses solaires et sexuels rayonnements. Ces jouissances répétées, perdues, jetées au fond de poubelles ou destinées à d'autres que moi se mirent à m'obséder.

J'aurais voulu être sa poubelle. Son unique.

Amants passés, trépassés, amours fantômes, ébats en filigrane.

Combien de fois avait-il décollé sans moi depuis mon départ ? Vers quels limbes l'amour qu'on n'avait plus fait s'envolait-il pour mourir ? Où toute cette vie qui m'était destinée avait-elle coulé ? Mon cerveau fumait de ne plus être le lit de ses laiteuses rivières.

Je ne pensais plus qu'à ça.

Me faire martyriser par son chibre.

Être consciencieusement pilonné.

Savamment détruit.

Avoir le fondement ébranlé.

Le corps en ébullition et sacrifié.

Le sang en bain bouillonnant.

À cet instant, je ne voulais plus me vivre qu'ainsi : empli, additionné de sa vie.

Des visions crues, pornographiques, quasi chirurgicales m'assaillaient. Chairs à nu, muqueuses déployées et offertes, trocs de viscosités. L'organique dans toute sa dégoûtante et fascinante splendeur. Les corps. Rien que les corps.

Était-il une réalité autre que celle-ci ? L'amour existait-t-il seulement par lui-même, délogé de ses charpentes carnées, sorti des réseaux de fibres qui le conduisent ? Était-il une entité propre ou seulement un rejeton, un accident de conscience ?

Il me semblait que notre idylle n'avait jamais été qu'une histoire de peaux. Mais une dimension s'était ajoutée à cela : le temps. Le temps nous avait propulsés sous la peau l'un de l'autre. Était-ce là la fatalité de trop s'aimer, à force de préhensions, d'appréhensions, d'imbrications, que d'aller jusqu'à infuser l'esprit de l'autre ?

Embryon d'amour avorté.

Peut-être que je nous avais tués dans l'œuf pour nous faire accéder à une forme d'éternité.

Peut-être que ce charme idiot et inutile signé A majuscule n'était issu que de cette transcendance corporelle, un fruit bizarre, un peu semblable au phénomène mystérieux de l'esprit. Une illusion. Une chimère. Un spectacle éphémère.

Je sais que je ne sais rien de tous les vents par lesquels l'homme est traversé. La maison-homme est une demeure peu sûre, poreuse, périssable. J'ai beau être l'arène de leur course folle, la vie et l'amour seront à jamais pour moi de Grands Mystères qui me dépassent. Des vents qui me secouent à leur guise.

C'est pathétique de ne se sentir complet et heureux qu'à ces instants où tu te fais piner et envahir par tous les orifices.

Je me souvins d'une fois où on avait baisé face au miroir posé sur le sol, sa queue plantée dans mon cul, ses doigts dans ma bouche, son regard plongeant alternativement dans le mien et vers notre reflet. C'était la communion, l'Eucharistie des corps.

Nos enveloppes de chair dansaient dans cette connexion illusoire.

Il m'injectait ses galaxies.

L'univers jouait de nous, petites poussières électriques.

J'avais le palpitant à la fête, les entrailles en fleur.

Le souvenir de son sexe-matraque me hantait. Son image se superposait au réel. Je pouvais presque la voir avec ma vision à rayons X.

Il m'extirpa de mes rêveries en sortant en trombe de la chambre pour venir chercher une serviette en papier.

Quand il surprit mon regard traîner sur son entrejambe où je tentais de deviner la forme de son imposant Achille à travers les replis et les bosses, la queue que je connaissais encore par cœur pour l'avoir appréhendée sous tous les angles et les éclairages possibles, il eut un petit rire de mépris et hocha de la tête comme pour dire non.

— Tu mates encore ? On te refera pas, toi... Tu penses qu'à téter... salope que t'es ! T'aimerais bien l'avoir, hein ? dit-il en s'empoignant ostensiblement le paquet, jetant tout à tour un regard vers la forme qu'il faisait naître et la ligne de mon regard. Elle crachera plus jamais pour toi. C'est con, hein ?

Je me tus face à cette condamnation qui me cloua mentalement. S'il croyait que j'étais là uniquement pour lui conter fleurette, il se trompait lourdement. D'une manière ou d'une autre, je regagnerai le saint des saints que j'estimais être ma place et mon centre. L'autre de ses bras. La cime de sa queue.

— Le sexe, c'est un réflexe... dis-je pour ma défense. Je croyais qu'on avait ça en commun...

— On a plus rien en commun depuis un bail !  
— Des goûts musicaux inassumés de ton côté et...  
— Et ferme-la ! Dis-moi plutôt qu'est-ce que tu fous ici, dit-il en se plantant au milieu de la pièce.

— Parce que tu m'as autorisé à venir.  
— Joue pas au con.  
— Tu te lèves tôt, demain, c'est ça ?  
— Le jeudi, je bosse que l'après-midi. Je compense avec le samedi matin.

— T'es libre demain matin, alors ?  
— Pour toi ? Non.  
— Bon... Je pensais qu'on aurait pu passer un peu de temps... mais, bref.

Après avoir laissé planer un long silence, il consentit à me livrer son programme de la matinée.

— Je vais à la salle, demain matin.  
— Oh ! Sport... Tu rentres tard ?  
Pas de réponse.  
Pour ne pas perdre la face, je relançai :  
— Histoire d'entretenir la bête...  
— Ouais, c'est ça, me lança-t-il avec un regard prolongé.  
— Tu as pris de la masse depuis la dernière fois... Fais gaffe, bientôt tu vas éclater tes chemises rien qu'en bandant les muscles, en mode *Superman*.

Cela le laissa complètement froid.  
J'ajoutai :  
— J'ai toujours pensé que ce qu'il manquait à Clark Kent, c'était un teint caramel.

— Ouais, ouais, t'auras qu'à en parler à ta poupée. Essaie pas d'esquiver et de m'embobiner. Parle-moi plutôt de ta galère. Qu'est-ce que tu fous sur Arles ?

— Je... J't'ai dit, j'étais descendu à Marseille, pour un tournage, en fait, et...

Mes compétences pour l'improvisation se liquéfièrent face à son regard inquisiteur.

Je poursuivis péniblement. Je crois qu'il aimait me voir m'enfoncer dans mes mensonges.

— Je me suis fait piquer mes papiers à la gare, et je savais que tu vivais dans le coin, grâce aux réseaux, et je sais pas, ça a été un réflexe...

— C'est bon ! Toi et moi on sait que t'aurais pu te trouver un *airBnB* ou n'importe quoi, passer la nuit chez un plan. Pourquoi il a fallu que tu m'envoies un message ? T'es venu pour soulager ta conscience ? Si c'est ça, t'es au mauvais endroit, je te préviens...

— Je te dis, j'avais pas d'endroit où aller et j'ai pas une thune. Je me suis fait piquer ma carte bleue et... Que des merdes, quoi.

— En vrai, t'es comme ton pote : toujours à la recherche de pigeons !

— Je fréquente plus Ariel depuis qu'on a quitté la cité...

— Pas besoin de le fréquenter. Vous êtes pareils.

— Tu sais qu'il est dans *La Villa des Anges Brisés* ? lui appris-je en tentant de détourner la conversation. C'est sa deuxième saison, déjà. Il fait la peste à la télé. Au moins, maintenant, ça lui rapporte de l'argent.

— Ça m'étonne pas qu'un déchet comme ça atterrisse dans la télé-réalité. Ça m'étonne que t'y sois pas.

— Facile, ça...

— T'es parti sans rien dire après un an où ça se passait plus que bien, et faudrait que je te reçoive comme un prince ? Mais, azy... Va bien te faire enculer !

— Je te demande pas de traitement de faveur...

Je ne l'avais jamais trouvé aussi beau que dans sa détresse et son mépris.

— T'es venu chercher quoi ? Un coup de bite ? Tu t'es réveillé un matin et tu t'es dit « Ouais, ça fait longtemps que je me suis pas pris sa queue », en mode nostalgie. T'as été piqué par le fantôme des bites passées ?

— T'es beau quand t'es blessé.

— Ah, les grandes phrases... se moqua-t-il. Je suis pas blessé. C'est fini ! Je suis rien ! Je suis rien du tout.

Je trouvais qu'il s'agissait beaucoup pour du rien du tout.

Je le laissai continuer sur sa lancée :

— Juste, j'oublie pas ton coup de pute ! Parce que c'est ce que t'es, une pute ! Ils avaient raison, dans la cité. T'es qu'une sale *kahba* ! Comment j'ai pu te baiser et te faire dormir sous mon toit pendant tout ce temps... Dans mon lit, répéta-t-il. Sérieux. Je t'ai fait dormir dans mon lit. À côté de moi. Dans mes bras. Je faisais tout pour que tu sois bien alors que

j'ai jamais fait des trucs comme ça pour personne. Ça me dégoûte ! Sérieux... Plus jamais, plus jamais... cria-t-il.

La vie de petit prince qu'il convoquait me manquait.

Alors que les flammes dansaient sur sa langue et tombaient de ses mots comme des carreaux meurtriers, la sonnerie de son téléphone l'interrompit. Il se dirigea vers le bar où il avait abandonné son appareil. Il décrocha d'un geste souple, classe.

— Ouais... Ouais... Non, ce soir, ça va pas être possible... Je peux pas recevoir ce soir. Bah écoute, si t'as pas d'endroit à me proposer, c'est mort... Ouais... Non, j'ai pas envie de me geler les couilles. O.K., on fait comme ça. À plus. Ciao.

Il raccrocha.

Un élan de panique me ceintura le cœur. Je savais que je n'étais pas en mesure de lui demander qui l'avait appelé, mais j'en crevais. Je décidai de prendre des chemins détournés. Cette conversation sentait le cul.

J'osai.

— T'as un régulier ?

Il joua des sourcils avec un léger sourire avant de se mettre à rire franchement.

— Quel instinct...

Il confirmait mon impression.

— T'as un plan cul régulier ? répétais-je, tout à coup en proie à une méchante tachycardie.

Rayane se délectait de mon malaise palpable à la lueur inquiète qui traversa mes pupilles. Il continua à me fixer en observant un silence étudié. Je baissai la tête, soumis au poids de cette réalité que je craignais ; une réalité mille fois pensée, imaginée, chorégraphiée dans la solitude de mon lit parisien.

Des scènes qui m'excitaient et m'assassinaient.

Il me largua :

— Tu vois, ça ? Ça, c'est pour les nuits qui ont suivi ton départ... Quand je me demandais ce que tu foutais, où t'étais, avec qui. Quand ça tombait sur ton répondeur les fois où je t'appelais. Quand j'ai niqué mon temps à me poser des questions.

La tête dirigée vers le sol, je me mis à pleurer en silence. Je n'osais plus affronter son regard vainqueur, mais tins à lui demander :

— T'as beaucoup appelé ?

— À quoi ça sert de savoir ça maintenant ?

— À rien, t'as raison. Mais... quand même...

— J'ai essayé trois fois. Mais tu sais, quand j'ai vu qu'il n'y avait plus aucune de tes affaires, en rentrant, j'ai compris. C'était assez clair. J'ai pas cherché plus que ça. C'est pas mon genre de courir après les gens. C'est devenu un peu plus clair quand j'ai vu que tu m'avais bloqué de partout. Typique des sans couilles, ça.

— T'as quelqu'un ? demandai-je, le visage mouillé et le regard implorant.

— On parle pas de ça, là. Et comment t'oses me demander ça, toi ? D'où, en fait ?!

— Réponds, trouvai-je l'aplomb d'exiger tant la jalousie montait en moi.

— Tu me donnes des ordres ? T'as cru que je te devais quelque chose ?

— Je veux savoir.

— Range tes larmes. Ça fait longtemps que j'y crois plus. Les acteurs, je sais que ça pleure sur commande. T'es fort dans la mascarade.

— Alors ? continuai-je, étranglé dans les larmes qui dévissaient mes joues. T'as quelqu'un ?

— Quelqu'un... rit-il. J'ai un suceur régulier. T'es content ?

J'accusai le coup.

Il prit soin d'ajouter :

— Il fait du bon boulot. Bien propre. Endurant. Il gobe tout. Un vrai suceur d'aspirateur.

Je luttais pour ne pas lui offrir le spectacle de mes mains tremblant d'angoisse.

— Ça fait longtemps ?

— Trois-quatre mois.

— Tu le baisses aussi ?

C'est une curieuse et très humaine habitude que de poser des questions dont on sait à l'avance que les réponses nous crucifieront à coup sûr.

— Non. J'encule pas n'importe qui. Y en a qui se respectent. Mais ça, tu peux pas savoir, toi, trou à pines !

Alors que mes larmes tombaient dans mon houmous, il s'écria :

— Tu bouffes pas ?

— J'ai plus très faim...

— Bon, en tout cas, t'oublies le petit programme que tu nous avais concocté dans ta tête parce que demain, tu jartes.

— Ça veut dire que je peux rester jusqu'à demain soir ? Je m'étais quand même dit qu'on aurait pu passer la journée de demain, ou au moins, déjeuner...

— Non, non. Demain *matin*, tu te casses.

Je ravalai mes larmes.

— O.K... O.K.

D'un coup, mon projet me parut trop lourd pour mes épaules. C'était plus que je savais supporter. Je décidai de rebrousser chemin.

— Je... Je vais y aller. C'était une mauvaise idée.

La confrontation de cette proximité physique et des distances émotionnelles incommensurables qui nous séparaient, le fait qu'il ait une vie où je n'existais plus, une vie où sa queue visitait des moiteurs étrangères me tuait littéralement.

L'acidité de ces visions brûlait mon disque dur.

— Quoi ? T'assumes pas de voir ce que t'as laissé comme merde derrière toi ? T'es blessé parce que t'as cru que j'allais t'attendre ? Comme si, toi, t'avais vécu avec une ceinture de chasteté collée à ton cul depuis que tu t'es cassé. Je suis sûr que tu t'es fait péter le fion à la *seconde* où tu t'es cassé !

— Ouais, c'est ça, dis-je en me levant pour agripper mon sac à dos, les yeux embués.

Il avait raison.

— Wesh, tu fais quoi, là ? dit-il en ouvrant grand l'espace de ses bras alors que je récupérai mon sac à dos.

— Je pars.

— Non, mec, tu restes là ! dit-il en m'arrachant mon sac des mains.

— Ça sera mieux pour toi et pour moi : tu supportes pas de m'avoir en face de toi, pourquoi tu me retiens comme ça ? T'es maso ?

— Remballe ta vieille scène à deux balles ! T'as cru que c'était un jeu ? T'as cru que tu pouvais entrer et sortir comme ça d'ici ? Si j'ai accepté que tu viennes ici, c'était pas comme ça, en l'air ! Je laisse pas entrer n'importe qui chez oim ! Maintenant, tu fermes ta gueule, tu bouffes ou tu bouffes pas, je m'en fous, après t'iras te pieuter et tu te casseras. Ça se passera comme ça.

Son attitude, suspecte, réinjecta en moi des filaments d'espérance : Rayane avait l'air de tenir à ma présence ici plus qu'il ne le laissait paraître.

J'arguai :

— Pourquoi ? Ça a pas de sens, ce que tu dis. Tu veux pas me voir. Tu me le montres clairement. Alors, c'est bon, j'ai compris, je t'emmerderai plus... J'arrête avec mes délires romantico-débiles, prendre des trains pour des destinations en culs-de-sac, suivre mes impulsions...

— Qu'est-ce que tu racontes avec tes métaphores de merde ?

— J'y vais.

— Non mais, t'as pas compris, en fait... C'est moi qui ai pas fini et c'est moi qui dirai quand c'est fini. J'ai plein de trucs à déverser. Tu partiras quand j'aurai terminé. On a dit qu'on faisait comme ça, on fait comme ça. C'est pas un moulin, ici. T'es là pour la nuit, tu restes la nuit.

Pour asseoir son laïus, il jeta mon sac à dos dans un coin de la pièce d'un geste brusque qui me statufia et me rassura dans le même temps.

— Me fais pas regretter de t'avoir dit oui. D'autant que je sais que c'est des mythos. T'es pas en galère du tout. La seule galère que je vois, elle est devant moi. C'est toi, la galère ambulante. T'es venu gratter la pitié. C'est ce que t'as toujours fait.

— De quoi tu parles ?

— Tu sais très bien. C'est comme ça que tu m'as eu.

— Moi qui croyais t'avoir eu avec mon cul. Je suis déçu, ironisai-je entre deux pleurs.

Je faisais face à une réalité qui me consolait un peu : il me voulait chez lui pour cette nuit. Était-il inquiet que je me fasse piller par un autre sur ses terres ? Avait-il seulement ce souci de moi ?

En séchant mes larmes d'un revers de manche, je retournai la médaille et demandai des éclaircissements sur ce qu'il avait laissé échapper :

— Mais... ça veut dire quoi, exactement, *gratter la pitié*, c'est ce que t'as toujours fait ?

## 5.

21:40.

— Laisse béton.

— Si. Va au bout de ta pensée.

— Mais rien, ta petite gueule, là, tes manies, puis, tu sais... Tu sais *très bien*.

— Non, je sais pas.

— La cité.

— Quoi, la cité ?

— Quand l'autre enculé t'a agressé, putain ! Arrête de jouer au con !

— Et ?

— Et voilà. C'est ça. C'est ça *qui a fait que*.

— T'as eu pitié ?

— J'ai un truc qui s'est déchiré en moi quand je t'ai vu la gueule défoncée avec cet enculé qui voulait te...

L'espace d'une seconde, son regard devint abîmé.

Il s'écria :

— Vas-y, on parle plus de ça, ça me fout trop les nerfs d'y repenser !

La crispation de ses mâchoires rendit prégnante la vivacité de ce souvenir qu'il tentait de refouler.

Je passai une main sur son visage.

— Et t'oserais prétendre que tu m'aimes plus, je suis sûr...

— Ta gueule. Rien à voir. C'est juste que... j'arrive pas à oublier ce moment. J'aimerais bien.

— T'arrives pas à oublier parce que c'est le moment où tu m'as aimé pour de vrai. Le moment où t'as su. En haut de l'immeuble. Là où on se sentait hors d'atteinte. Les rois de notre petit monde tout pété, au milieu du bruit et de la crasse.

— Sors tes violons... Je sais que c'est ça qui m'a mis dans la merde.

— Tu m'avais demandé de partir avec toi avant que ça arrive. Alors soit tu réécris l'histoire, soit t'essaies de rationaliser parce que t'as honte d'être tombé amoureux.

— Ça aurait pas duré aussi longtemps si y avait pas eu ce truc-là. Qu'on se le dise, t'es impossible à vivre... Tu ranges rien, t'es toujours en retard, tu penses qu'à te faire troncher... Le seul truc qui m'a eu, c'est qu'à chaque fois que je te voyais, y avait ta gueule abîmée qui se superposait comme un calque.

Ne m'avait-il réellement aimé qu'à travers le prisme de cet événement ? D'un coup, c'était toute notre histoire qui s'anamorphosait. Mais je ne le croyais pas : ses mots ne constituaient qu'un tissu destiné à me tenir à distance.

Une mantille de pudeur.

Une vengeance minable.

— Je suis pas le seul menteur ici, le confrontai-je.

— Si ça t'arrange de le penser.

— Tu m'avais proposé de partir avec toi avant, alors...

— Je t'ai proposé parce que tu t'étais mis dans la merde avec les blaireaux de la cité avec ta super bonne idée de dealer.

— Alors, c'était ça, c'était juste pour ça ?

— Ouais. Je savais que ça finirait mal. Y a rien eu de plus que ça. Un coup de pousse.

J'accusai le coup. Il semblait déterminé à me faire croire que je n'avais été qu'un rouage destiné à alimenter son complexe du sauveur.

— Et l'année où on a vécu ensemble après ça, c'était pour me protéger de quoi ?

— J'ai du linge à plier, dit-il en filant dans sa chambre sans fermer la porte.

— Toujours aussi bavard, hein ? lui lançai-je en minaudant à coups de sourires sucrés.

— Tu vois, c'est ça la différence entre toi et moi. Toi, tu te donnes des airs de gentil petit gars alors que t'es qu'une merde. Moi, je fais pas des

grands sourires, des déclarations à tout-va, mais je suis fiable. Je fais pas de promesses que je tiendrai pas. Tu sais pourquoi ? Parce que je passe pas mon temps à enrubanner les choses, à faire des promesses en permanence. Je tiens parole. Pas comme toi. J'ai pas besoin de me déguiser. J'ai pas besoin de me lancer dans des grands discours. Moi, je crois aux actes. Pas au blabla. Toi, t'es le roi du blabla. Tu fais que ça. C'est ça, ta vie. C'est enrouler les autres dans tes mots pour les niquer. Tu baisses le monde entier dès que t'ouvres la bouche. Là encore, t'essaies de me niquer. Arrête de parler.

— C'est ça, l'image que t'as de moi ?

— Ouais. Tu m'as donné quoi d'autre à voir ?

— Et t'as pas répondu, l'année de vie commune, tu mets ça sur le compte de quoi ?

— Un malentendu. Un ramollissement temporaire.

Je le suivis et franchis le seuil de la pièce. Il ne se formalisa pas de mon entrée, que dis-je, de mon intrusion dans son sanctuaire. Une fenêtre rampante donnait sur le ciel et faisait office de puits de lumière, offrant les reflets acidulés du couchant. Alors qu'il se mettait à entamer le pliage et le rangement d'une pile de linge accumulé sur sa commode, je tentais de convoquer quelques doux souvenirs.

— Tu te rappelles, t'avais même fini par m'appeler bébé...

— Me parle pas de ça.

Il détestait que je le ramène à cette période où il était tout miel, où il commençait à s'ouvrir, à se permettre des élans de tendresse, des mots soyeux. C'était de ça dont je crevais aussi. Retrouver ce décor qu'on avait tout juste commencé à peindre ensemble. Timidement. Par touches impressionnistes.

— T'as été con sur ce coup-là... lâcha-t-il. Je t'aurais tout donné...

— C'est vrai ?

— Tu sais pas comment je suis avec les gens auxquels je tiens. T'as joué, t'as perdu. Tant pis pour toi.

— Tu tiens à moi ?

— Tenais. Maintenant, on parle d'autre chose.

— Quitte à être là et à pas pouvoir parler de ce que je veux, autant que je t'aide... dis-je en m'approchant.

— Touche pas à mes vêtements ! T'as toujours été naze pour le rangement. Tu sais pas plier... Toi, c'est foutre tout en boule et fermer les

tiroirs.

Je gardai le silence et souris légèrement en signe de culpabilité assumée.

— Je peux m’asseoir sur la commode ?

Il ne releva même pas. Je m’y aventurai, ne perdant pas une miette de sa méticulosité qui confinait à la maniaquerie et le rendait assez touchant.

Ce fut finalement lui qui réanima la conversation.

— T’as des nouvelles de ton daron ?

— Silence radio depuis...

C’est con, mais les larmes me montaient dans la gorge à l’évocation de Papa.

Ça aussi, c’était un sacré rendez-vous manqué.

— Ça fait aussi partie des trucs que j’ai ratés...

— T’as rien raté. Sur ce coup-ci, c’est lui, le connard, m’assura-t-il dans un étrange élan de sollicitude.

Mais je n’avais pas envie de faire mon petit blafard devant lui et de lui inspirer de la pitié à nouveau.

Si je voulais le reconquérir, c’était par la persuasion, la séduction, et pas parce que je faisais peine à voir.

Pourtant, il n’y avait au monde que Rayane pour savoir tout ce que ça me faisait. Qui connaissait mon historique, parce qu’on avait aussi une histoire commune. Que tout ça mélangé, ça me retournait le cerveau et exhumait des cohortes de souvenirs qui prenaient un malin plaisir à se rappeler à moi.

Il continua à m’ignorer, absorbé par sa tâche. Une façon de me dire qu’il se fichait bien de ma peine. Que je ne pourrai pas compter sur son concours pour l’éluder. Parce que j’avais perdu ce privilège. Que j’allais devoir la traverser tout seul, comme un grand garçon que je ne me sentais pas être, que je ne me sentirai jamais être.

En fait, c’était aussi ça que j’étais venu rechercher : cette sensation de petitesse que je ressentais en sa présence. La façon dont être avec lui changeait mon propre regard sur moi.

La façon dont je m’aimais mieux à ses côtés.

Une histoire de contrastes.

— Et ta grande carrière d’acteur ? sembla-t-il s’intéresser. C’est fini, les apparitions dans ce truc de merde, là, comment ça s’appelle, déjà ? *Le jour où leur destin a basculé* ?

— Oh, tu as vu ça...

— Ouais, j'ai vu ça, sourit-il.

Ma bouche se tordit.

J'eus honte et me défendis instantanément :

— Il faut bien manger... Si tu savais le nombre de choses pas top que j'ai acceptées pour l'argent...

— Je me demande comment t'as même réussi à tourner là-dedans... Tu crains tellement. Je suppose que t'as dû...

— Non, j'ai pas sucé le directeur de casting pour avoir la place...

Il sourit à la dérobée. J'avais intercepté sa pique-missile avant largage.

Je captais les lunettes de vue posées sur la commode près de la boîte à mouchoirs.

— T'as des lunettes, maintenant ? Ou c'est du *fake* pour faire sérieux devant les clients que tu dois éponger ?

— Elles sont moins *fake* que toi, si tu veux savoir. Correction légère.

— Correction légère, c'est ce que tu préconises pour ma faute ?

Il rit sous cape.

— Légère ? Tu rêves... Si tu savais ce que je te ferais bouffer...

— Tu me montres ?

— Non.

Nous restâmes dans le silence un moment.

— C'est sympa, la fenêtre, là. Même si l'appart qu'on avait à Antibes était bien mieux...

— Ouais, mais y avait pas la vue.

— La vue ?

Il abandonna sa tâche première avant de monter sur son matelas.

Il me fit signe de le rejoindre.

— Grimpe. Mais enlève tes *shoes*, va pas niquer ma couette !

Je m'exécutai et le rejoignis. D'un geste assuré, il ouvrit grand le velux.

— Regarde !

Je me lovai dans l'ouverture, lui posté derrière moi. Trop petit, je me hissai sur la pointe des pieds pour profiter de la vue. Les toits : pans de briques rouges partout, nuances de bistre, d'orange brûlée, de cuivre, toitures tangerine, parsemées. Ces éclats de couleur tranchaient si nettement avec le bleu du ciel et la lumière dorée encore captive des bienheureux nuages.

— Sympa... avouai-je. Tu sais, je me demandais souvent c'était quoi la vue que t'avais, toi. Le premier truc que tu voyais le matin.

Je tournai mon visage vers le sien.

— Ouais, je sais. Ça sonne vachement théâtral et romantique, ce que je te chante.

L'écrasement de son souffle sur mes lèvres me donna un urgent besoin de proximité.

— Rayane, tu sais très bien qu'on va finir par se retrouver. Ça finira ici, dans ton lit, c'est obligé, ça peut pas être autrement.

— Tu doutes de rien, toi...

— Je le sais. C'est déjà écrit.

— Dans ta tête, seulement.

— Ton inconscient a déjà fait le boulot. Tu vois, je suis déjà dans ton lit.

— Pffff !

— Ouais... Je le vois très clairement. Y a que toi qui n'es pas au courant. Tu crois vraiment qu'y a quelqu'un d'autre que moi qui puisse endurer ton avarice sentimentale ? Qui puisse déchiffrer tous tes silences, voir sous tes méchants regards ? T'as pas voulu que je parte parce que t'as envie de me voir. T'aimes que je sois ici, avec toi. Même si y a une part de toi qui m'en veut. La façon dont tu m'as retenu tout à l'heure... T'étais content de recevoir mon message. J'en suis sûr de ouf. T'es pas obligé de le dire, mais je le sais.

— J'étais surtout content que tu sois dans la merde, sourit-il.

— Tu me la fais pas... T'étais content de pouvoir m'aider... Encore une fois. Moi aussi, j'aime que tu m'aides. J'aime l'idée de m'appuyer sur toi. Je me sens bien quand tu es là. Je sens qu'il peut rien arriver.

— Visiblement, c'était pas suffisant pour que tu veuilles rester. J'ai du mal à me dire que je me suis fait jeter par un tapin comme toi.

— Je suis parti parce que je commençais à dériver. J'ai préféré partir avant de te tromper.

— Mais tu m'as pris pour un teubé ou quoi ? T'as cru que je t'avais pas grillé depuis longtemps sur les réseaux à parler chaud bouillant avec des mecs ? Ça faisait des semaines...

Mon visage devint carmin. Le sang qui me rendait vulnérable et affinait mon masque était le même à faire bander et tendre mon corps vers lui.

Ironique, non ?

— Tu savais...

— Pffff ! soupira-t-il. Allez... Tu m'as pris pour un blaireau, en plus.

— Pourquoi t'as rien dit ?

— Parce que je m'en branlais. C'était pas ça l'important. Je te connais. Je t'ai capté depuis longtemps. Je savais comment tu fonctionnais.

— C'était quoi, l'important, alors ?

— C'était qu'on était bien. Posés. Je savais bien que t'étais une petite pute. Je l'ai toujours su. Ça me plaisait, je crois... De toute façon, à partir du moment où on a commencé à s'attacher, c'est là que la merde a commencé. J'aurais jamais dû baisser ma garde. Je l'avais jamais fait avant. Je sais pas ce qui m'a pris. T'as un truc dans le regard. Je luttais. Je luttais... Et toi, tu faisais tout pour essayer de m'amadouer, me ramollir, comme font les meufs avec leurs singeries, leurs mignonneries. Tu m'as eu à l'usure. Puis, le clou, ça a été quand tu t'es fait péter la gueule, là-haut... C'est ça qui m'a mis dedans pour de bon... S'il y avait pas eu ça, je pense que jamais ça aurait duré plus d'un mois ce truc à deux.

— Ouah... Faut que je pense à le remercier, ce connard de Samba.

Un long silence nous enveloppa de sa soie.

— C'est de l'amour, dont tu parles, que tu le veuilles ou non.

— Toujours les grands mots pour te faire croire que tu vis des grands trucs.

— Pourquoi tu continues à me parler si je t'ai tant fait souffrir ?

Silence.

— Sûrement que j'y trouvais un intérêt. Sûrement qu'il y avait des choses à régler.

— Et tu les as réglées ?

— Non. C'est pire qu'avant. Toute façon, ça a toujours été ça, avec toi. Je te l'ai déjà dit... Tu viens foutre la merde là où tout est simple. Tu fous toujours le bordel, quoi que tu fasses. Ta vie, c'est un grand bordel à tous les niveaux. Au littéral et au figuré.

— Ça perturbe ta vie bien rangée...

— Ouais.

— Désolé de tout chambouler. Encore une fois.

— J'ai pas dit que c'était forcément mal, concéda-t-il en rangeant le dernier t-shirt.

Il continua :

— Je suis tellement dans la merde avec toi.

— Tu me manques.

Il réitéra :

— Je suis tellement dans la merde avec toi...

Il donnait l'impression d'être en intimes pour parler avec lui-même. Je sentais que tout se jouait là.

— Tu me reprendrais si je te disais que j'arrêtais mes conneries ?

— Même pas en rêve.

— T'en as envie, pourtant.

— D'où tu crois savoir de quoi j'ai envie ?

J'enveloppai sa main dans la mienne à la manière d'un oiseau recueilli.

— Oh, tu fais quoi, là... dit-il sans me repousser.

— Je t'emprunte ta main. Juste ta main. Ça va, la main ?

— T'as pas peur qu'elle atterrisse sur ta gueule ?

— Je prends le risque.

À mesure que j'auscultais sa large paluche sous tous les angles, profitant de ce contact autorisé pour la palper, l'apprécier, m'infuser de sa chaleur, mon regard fut attiré par le mont de chair que je voyais poindre au niveau de son entrejambe.

Mon constat fut sans appel.

— Rayane... Regarde discrètement sans mouvement brusque, mais... je crois que tu bandes.

— Arrête tes conneries... souffla-t-il en me laissant câliner sa main et embrasser sa paume.

Mes lèvres se posèrent sur sa ligne de vie alors que je continuai à affronter son regard. Encore piégé dans l'antre de sa main, je déclarai :

— Tu sais... On n'a pas beaucoup de temps avant demain matin... Tu préfères qu'on reste dans le silence à se regarder dans le blanc des yeux, qu'on s'envoie des vieux trucs à la tête ?

— C'est encore bien frais.

Il fit mine de refermer violemment sa main pour me comprimer le visage quelques secondes avant de relâcher son étreinte.

Je demandai :

— On attend et on laisse sécher ?

Face à son absence de réponse, je vins me poster à côté de lui et aventurer une main aérienne sur son avant-bras.

— Commence pas à me tripoter comme ça...

— C'est pas ça, tripoter, affirmai-je en le caressant, remontant le bout de mes doigts vers ses bras pour apprécier la suavité de sa peau. C'est ça, tripoter...

À ces mots, j'acheminai une main sur son paquet et flattais le sexe que je sentais déjà bien déployé sous le tissu.

— Oh, y a du monde, là-dedans...

Il intercepta ma main et planta son regard effilé dans le mien en me disant le plus calmement du monde :

— Il t'aura pas fallu longtemps. Tu touches pas à ça, je t'ai dit.

— Mais... Regarde...

— T'es trop près. C'est normal.

— T'as envie de moi.

— Et ?

Il l'avouait donc.

— Et, t'as envie de moi !

— Ouais, comme j'ai envie de n'importe quel bout de viande que je vois en face de moi, la belle affaire...

— Je pourrais...

Tenant une nouvelle approche, j'agrippai plus fermement ma proie.

— Arrête...

Je sentis comme une faiblesse dans ce simple mot. Sa tonalité basse, sa fin dans un souffle laissait entrevoir une brèche.

— Ça serait du gâchis... sifflai-je tel un serpent tentateur, sans rien lâcher.

Il me dégagea alors d'un geste sec et me repoussa légèrement. Sans doute sentit-il que la situation devenait trop dangereuse, car il s'écria :

— C'est toi qu'as tout gâché. Allez, j'en ai déjà plein les couilles de t'entendre ! Je vais me branler sous la douche, me pieuter, mater ma série, alors fais-toi discret et viens pas me faire chier.

— T'es là à traîner avec moi, à galérer comme tu dis, ose me dire que t'attends pas quelque chose, toi aussi !

— J'attends peut-être pas la même chose que toi.

Il quitta la chambre. J'en profitai pour me laisser tomber illégalement sur sa couette.

*Mais t'attends quoi, mec ?*

## 6.

22:22.

Lorsqu'il revint un quart d'heure plus tard, je le découvris parfumé et le corps oint de crème, prêt à être sali. Bel Achille, guerrier prêt pour les combats de nuit. Des scénarios tous plus mielleusement tordus les uns que les autres me traversèrent.

Au moment où il me surprit allongé sur son lit en position fœtale, il hoqueta :

— Tu fais quoi, là ? Bouge ! Putain, sur mon lit avec tes fringues de dehors dégueulasses, là !

Je me levai sans trop me presser.

— Magne !

— J'avais oublié ta maniaquerie... Il est confortable, ton lit...

— Ouais. Allez, dégage, va dormir, là ! dit-il me poussant avant de s'installer sur son matelas, en short et en t-shirt, sans quitter son smartphone des yeux.

Il releva le regard vers moi en constatant mon immobilité.

— T'attends quoi ?

— On peut pas continuer à discuter ?

— Vas-y, j'ai eu une journée de merde, et toi t'es encore là avec tes techniques et tes calculs pour essayer d'avoir ta dose, ça commence à me...

— C'est bon, je vais pas te violer ! J'aurais du mal...

— Arrête ton cinéma... Va ! Va te branler si ça te fait plaiz, mais fous pas ton jus sur ma housse de canapé. Bouge !

— Alors... Y a vraiment pas une petite place pour moi, ici ?

— Dans mon pieu ?

— Dans ton pieu et de manière générale...

Il garda un silence avant de me lancer, les yeux dans les yeux :

— C'est mort ! J'ai plus confiance en toi. Si je te laisse entrer dans mon pieu, je sais comment ça va finir. En vrai, t'sais quoi, je pourrais te baiser, mais c'est tout. Je pourrais juste te baiser. Rien de plus. Si c'est un coup de queue que tu veux, je pourrais te le filer. Ouais. Mais en vrai, t'aurais rien de plus.

— Je veux plus que ça. Mais si tu veux me baiser, je vais pas cracher sur... dis-je, en bon mendiant d'amour.

J'étais prêt à me contenter des miettes, des sciures d'amour qu'il était apte à me donner.

— Je te baiserais pas, me coupa-t-il.

— Tu viens de dire...

— J'ai dit que je *pourrais*. Et puis, je te connais... Tu vas croire que ça y est, que t'es arrivé. Je sais comment tu marches. Et si je rentre dans ton cul, je sais que c'est le début des emmerdes. Déjà que tu sois là...

— T'as peur d'y reprendre goût ? le provoquai-je.

Il me fixa avec intensité sans dire un mot.

Je me rappelais ce proverbe sur le consentement parfois compris dans le silence.

Je mimai le chat en rampant sur son lit pour m'approcher de lui.

— Wesh, tu fais quoi, encore ?

Arrivé à son niveau, à quatre pattes sur le matelas, je me contentais de le fixer, approchant dangereusement mon visage du sien alors qu'il me regardait d'un œil plus bovin que perplexe.

Je sentais que la proximité de mon corps le jetait dans des troubles aussi profonds que lui, une fébrilité muette qui faisait résonner son corps sur le mien et inversement.

Aimants naturels, attraction magnétique.

— On parle ? lui proposai-je.

— C'est ça, ta position pour parler ? Le cul en l'air, à quatre pattes ?

À ces mots, je m'allongeais simplement à ses côtés au-dessus de la couverture.

D'un geste las, il lâcha son téléphone avant de soupirer longuement :

— Tu veux parler ?

— Ouais...

— Bon... Pourquoi tu t'es cassé et sans rien dire ? T'étais pas bien ?

— Si, j'étais bien, mais...

— Pourquoi alors ?

— Je crois que ça m'angoissait, la fidélité. La vie à deux. J'avais pas réalisé tous les sacrifices que ça impliquait... Je sentais que ça réveillait mes démons. L'envie des autres. Pourtant, je t'aimais de ouf. Je t'aime encore...

Il eut un rire moqueur qui me comprima le cœur.

— Comme si tu savais ce que ça voulait dire...

Je continuais :

— Je t'aime encore de ouf même si tu me crois pas... Mais, c'est comme si je m'étais mis à voir tout ce que je ratais. Y avait cette faim qui grandissait en moi comme avant...

— Une faim de queues...

— Oui. C'est... C'est comme si ça travaillait contre moi à l'intérieur. Le fait de réussir à être avec toi de façon plus... sérieuse. Dans le temps... C'était déjà énorme. Plus que ce que j'espérais. Je savais que ç'aurait même pu aller plus loin. Que j'aurais pu avoir l'histoire de *love* dont j'avais toujours rêvé. Au fur et à mesure, je t'aurais apprivoisé de plus en plus... Et un jour, à force de vivre ensemble, t'aurais peut-être plus eu honte de tout ça et tu m'aurais présenté à tes potes, ceux que t'avais pas, puis peut-être que t'aurais été jusqu'à me proposer de me marier...

Rayane éclata de rire.

Je ne sus pas comment le prendre, mais le voir laisser tomber le masque de sérieux qu'il arborait me comblait de joie.

— Putain, toi et tes délires... Tu me fais trop rire !

— C'est grâce à ça que je vis, Rayane. C'est grâce à ça que je me fous pas en l'air. Parce que j'arrête pas de penser que je vais finir avec toi...

— Et arrête de dire mon prénom quand tu finis une phrase. On n'est pas dans *Melrose Place* ou une autre sitcom à la mords-moi-le-zob ou dans les trucs de merde où t'as joué, là... *Le jour où leur destin a basculé*, espèce d'acteur raté !

— J’aime dire ton prénom. Je me le suis répété souvent, la nuit, avant de m’endormir. Ça me donnait l’impression que t’étais là, dans le noir, juste à côté de moi... Je crois même que des fois ton nom a dû m’échapper pendant que je baisais avec d’autres mecs. Et toi ? T’as déjà pensé à moi en jouissant depuis que je suis parti ?

Son regard d’onyx se contenta de rester fixe, sans expression identifiable.

— Tu kifferais, hein ?

— Ouais... Je suis sûr que ça t’est arrivé. Plus d’une fois, même.

— Ta gueule, mégalo de merde !

— J’en suis sûr, ris-je.

Nous nous regardâmes un moment.

— Je peux rester encore un peu ? Je te fais pas chier... promis-je.

— Je vais regarder ma série.

— Je peux regarder avec toi ?

J’aurais dû dire la vérité : le regarder la regarder.

— Tu fermes ta gueule, alors. T’endors pas non plus ! J’ai pas envie de te porter dans le canapé...

— Ça aurait de la gueule, pourtant. Ouais, je vois trop la scène...

— Maintenant tu vas faire exprès juste pour que je te prenne dans mes bras.

— J’en rêve...

Il me fixa longuement. C’est fou ce qu’on pouvait se regarder. C’était comme si les mots n’étaient qu’habillage et que le vrai langage passait par ce canal bien loin de toute sémantique, du côté animal. Là où tout parle d’instinct. Il y avait, derrière les lueurs belliqueuses de ses prunelles, infiniment plus de douceur que dans ses mots.

Sur l’instant, mon instinct me poussa justement à me pencher vers lui et approcher ma bouche de sa bouche. Il ne cilla pas. Je ne franchis pas les distances interdites, je me contentai de survoler la zone convoitée en lui demandant de bien vouloir faire le premier pas.

— Donne-moi ta langue...

— J’te donne plus rien du tout, à toi. C’est mort. Mort.

— Un petit bout ?

— Un petit bout de rien du tout. Ferme ta gueule, maintenant. Faut que je dorme. Je me lève tôt demain.

— On regarde plus la série ?

Il me repoussa sur le côté avant de me tourner le dos et de m'offrir sa nuque, plus épaisse que dans mon souvenir. Il posa son téléphone sur sa table de chevet avec la vidéo qui tournait. Pendant une longue minute, je ne fis rien. Ce ne fut qu'après ce laps de temps que je commençai à survoler son dos épais du bout de mes doigts. Délicatement. Juste de quoi lui donner quelques frissons. Il ne réagit pas tout de suite, sans doute pris par le plaisir que je supposais à la vue de la chair de poule que je parvenais à distinguer.

— Enlève.

— Quoi ?

— Enlève tes doigts, salope.

— Une salope ferait pas ça. Elle ferait plutôt ça...

Je glissai une main aventureuse vers son sexe, passant la barrière de l'élastique du boxer, bravant la résistance du tissu en élasthanne. Instantanément, alors que ma main était déjà enroulée autour de sa queue à mi-chemin, il l'empoigna sans pour autant la déloger.

— Je vais te foutre un pain... Je t'ai dit O.K. pour parler, mais pas ça.

J'ôtai ma main et avouai à son dos :

— J'ai cru que c'était pour moi, la vie comme ça. J'y ai cru. Vraiment.

— On était bien. J'étais bien, moi, en tout cas.

Surpris par cet aveu-élan du cœur que je devais très certainement au fait qu'il ne soit pas soumis à mon regard.

Il continua :

— T'as tout niqué. Toute façon, tu seras jamais comblé, toi... T'es un éternel insatisfait. T'es un trou sans fond. Il te faut toujours plus. De la bite, de la bite. Tu te poseras jamais. Même si tu voulais, tu pourrais jamais. C'est dans tes gènes, sale catin ! Si t'avais envie de te taper d'autres mecs, fallait le dire au lieu de détailler comme un sans-couilles que t'es au moindre problème. Tu m'as vraiment pris pour une merde. Une grosse merde. T'as cru qu'on me jetait comme ça, toi ?

— C'était pour pas rentrer dans ce putain de schéma de tromperie que je suis parti. J'en avais assez de répéter la même boucle.

— T'as cru qu'être fidèle, ça dispensait d'avoir envie de se taper d'autres gens ? T'es con ou quoi ? Avoir envie et le faire, c'est pas la même chose. Et c'est toi, le philosophe ? Pah... Mais toi, t'façon, t'es incapable de résister...

— À l'instant où j'ai senti que j'avais envie de baiser avec quelqu'un d'autre, j'ai pris mes affaires et je suis parti parce que rentrer dans ce

système de mensonges, de cachotteries, de double jeu, c'était au-dessus de mes forces. Je trouvais pas ça honnête de te faire ça après tout ce qu'on avait eu ensemble...

— Après que j'aie sauvé ta putain de gueule, tu veux dire ?

— Oui. T'es mon prince. Mon homme rocher. Tu m'as sauvé... Tu sais que j'en rêve encore la nuit ? Y a même des fois où je rêve que t'arrives pas à temps et que je dois sauter de l'immeuble pour échapper à l'autre... En plein vol, je réalise que tu m'attends, en bas, avec ce sourire qui me tue à chaque fois, les yeux pleins d'amour, sauf que moi, je finis par m'écraser et mourir à tes pieds, et mon sang lèche tes chaussures...

Il garda un silence avant de finalement déclarer :

— T'as qu'à aller voir un psy ou te cachetonner. Moi, c'est plus mon problème...

— J'ai compris, tu sais, que tu m'en voulais. C'est bon.

— J'ai pas fini de t'en vouloir. Tu vas bouffer jusqu'à la dernière minute où tu seras chez moi. Si ça te plaît pas, tu peux aller dormir dehors. Je dis ce que je veux. Je suis chez moi.

— Bien sûr que tu dis ce que tu veux. Rayane... soufflai-je en m'approchant de lui, me lovant contre son dos, passant un bras autour de son corps.

— Tu fais quoi, là ? s'écria-t-il sans se retourner.

— Puisque j'ai pas le droit de te dire que je t'aime, je te le montre...

— Pff ! soupira-t-il, dédaigneux. Tu sais même pas ce que ça veut dire... Allez ! Dégage de mon plumard ! s'emporta-t-il brutalement.

Je me statufiai.

Suis-je ivre de sexe car je ne sais pas aimer ?

J'attends qu'on me livre le mystère, là, à ces moments où l'amour se fait de manière concrète, à l'usage des corps, du verbe incarné, et perché, penché sur vos chibres, j'attends la révélation du mot adoré qui m'échappe encore : *aimer*. Le mot *garçon* me porte vers cet horizon aimer, être aimé. Je n'ai jamais rien voulu que ça dans mon existence. Je rêve de princes modernes, de figures garçonne sur lesquelles me reposer, étendre mon corps pour ne plus penser, me débarrasser de moi, cet excédent, ce lest de conscience que j'habite pour traverser l'existence, cet ersatz de corps, cette pelure putrescible qu'il me fallait exhiber, ce corps-écran censé être moi.

Garçons, hommes, vous êtes mes faiseurs de lumière...

Je n'existe que pour être aimé de vous, mais il me faut me rendre à l'évidence cruelle : nous nous sommes traversés, mais à jamais nous dansons seuls. Et c'est bien cette rencontre impossible qui me fait vous aimer avec tant d'ardeur. La ferveur avec laquelle je tends vers vous est indicible. Enfant, je croyais qu'elle était la raison même de mon existence. Je n'avais que l'amour de vous pour horizon. La question cruciale qui hantait mes nuits n'était pas de savoir si j'allais être capable de vivre mais bel et bien si j'allais pouvoir être aimé en retour. Je réalise que je n'ai jamais eu d'autre compas que mon désir.

Vos regards m'allument, la pensée de votre toucher m'étincelle, gravir vos corps m'illumine, m'y percher m'atomise.

On a les cimes que l'on peut.

— Je suis sérieux, bouge !

— Pourquoi tu t'énerves d'un coup ?

— Tes conneries me tapent sur le système. Arrête de dire des trucs comme ça, ça me fout les boules ! Et je supporte pas que tu me tripotes !

— Dire des trucs comme je t'aime ?

— Allez, casse-toi, bordel ! s'exclama-t-il en se retournant brusquement de mon côté. Bouge, bouge !

— Sors-moi de ton lit, alors, le défiai-je.

— Même pas en rêve je te touche ! Je veux pas me salir. Allez, dégage ! cria-t-il en me repoussant.

— Ton canapé est trop mou ! J'arriverai pas à dormir...

— Trop mou... Je t'ai connu plus fin pour arriver à ma queue. Va pomper un mec dehors ! Sors dans la rue, t'auras qu'à tendre ton cul et jouer du regard comme tu sais faire, allez ! Trop mou... Sérieux, je te sors !

— Faudrait savoir : y a deux secondes j'étais un pestiféré, maintenant tu veux en venir aux mains...

Sans un mot, il se leva de toute sa masse et m'attrapa violemment un bras, puis l'autre, avant de me traîner sur le matelas. Une sorte de panique enfantine me prit. Je m'agrippai au drap en me mettant à hurler :

— Non !

Je n'en pouvais plus de rire de ce rire nerveux qui me faisait craindre le pire. Mon apparente hystérie renforçait sa furie. Pour autant, je n'en menais pas large.

— Tu crois qu'on s'amuse, là ? hurla-t-il.

D'un geste sec, il me fit glisser sur toute la longueur du matelas, découvrant par là tout le lit, défaisant la drap-housse. Malgré cette prise inutile, ridicule, mes mains ne lâchèrent pas le tissu qui était mon lien tenu avec sa couche, toujours secoué par un rire nerveux.

— Putain, mais t'as un grain, toi !

Alors que j'étais désormais sur le lino, empêtré dans son linge de lit, je fus secoué par de petits hoquets qui se transformèrent peu à peu en pleurs. En proie à une brusque inversion de marées. Il ouvrit de grands yeux en constatant mon changement de température et les roulis des larmes dans mes yeux.

— Y a des cachetons pour ça, tu sais ?

— J'ai envie de dormir avec toi... Juste dormir... Promis... je te toucherai pas...

À ses pieds, comme dans le rêve que je venais de lui décrire, à la différence près que mes larmes coulaient sur ses pieds nus. Ça me rappelait l'épisode de la femme pécheresse lavant les pieds de Jésus.

— Tu me prends pour un con ?

— Promis... implorai-je.

— Tu sais très bien que si je te laisse dormir à côté de moi, on va baiser.

Je continuai à pleurer.

— Vas-y, arrête de faire ta vieille merde, là... cracha-t-il, debout du haut de son quasi-mètre quatre-vingt-dix au-dessus de moi, un moi ratatiné, en position larvaire. Lève-toi !

Je me relevai difficilement, courbant sous le poids des remords, l'envie lancinante de proximité. Lorsque je fus à genoux, je levai mon visage vers le sien.

— Tu veux que je te supplie ?

— Tu me casses les couilles... avec ton théâtre, là.

Mon regard s'aligna avec son entrejambe face à moi.

— Mais non, regarde, j'en prends soin... de tes couilles.

Je fis descendre sans peine son short. Ses mots exprimèrent une réalité que son corps niait :

— Arrête...

Il ne bougea pas.

Je pris son sexe épais et circoncis entre mes deux mains avant de gober ses testicules rasés d'une douceur exquise, les soutenant délicatement avec ma langue, creuset de ses attributs.

— J'ai envie de te défoncer...

— Fais-le, alors, dis-je en commençant à passer ma langue sur son sexe sans le quitter des yeux.

— Pas dans ce sens-là.

— Laisse-moi te faire du bien...

— Me suce pas, dit-il sans bouger d'un cil.

Je gobai son gland qui commençait à se déployer sous mes humides et timides caresses.

— Parler, c'est pas baiser... souffla-t-il.

— Mais baiser, c'est se dire des choses, tu sais...

Tout en me regardant le sucer, le faire glisser au fond de moi, il me fixait.

Au bout d'un moment, il statua :

— Je sais que tu te barreras comme la dernière fois... T'as besoin de piquant. De nouveauté. Toujours. Je pourrais te baiser dix fois par jour qu'il t'en faudrait plus encore. Tu parles d'amour, t'en as toujours plein la bouche, mais en vrai, tu sais pas ce que c'est. Tu sais rien. L'amour, t'as cru que c'était de se faire cracher dans le boyau et secouer le cul. T'as pas compris que c'était un truc qui s'étirait plus que ça. Ça se fait dans le temps. C'est pas immédiat. La passion, le cul, tout ce qui fume, tout ce qui flambe, c'est pas l'amour. L'amour, ça fait pas de bruit comme ça. L'amour, c'est comme le bien, ça se fait dans le silence.

Je lâchai son sexe pour me plonger dans ses prunelles plus ouvertes que jamais.

L'amour, c'était ce qu'il avait fait. Me prendre chez lui chargé de ses ressentiments et de sa haine toute justifiée pour moi.

L'amour, c'était d'être là, avec moi, en dépit des trahisons. Me laisser être moi alors que ça ne lui allait pas.

— Tu as sans doute raison.

— J'ai raison.

Mon visage s'illumina quelques secondes. J'aimais cette soudaine accalmie.

— Arrête de sourire comme ça...

— Pourquoi ?

— Parce que ça essaie de me faire oublier que t’es une petite merde...

— Ça marche ?

Il haussa les épaules.

— T’es fort, mine de rien, sous tes airs de pas y toucher. Allez, ta gueule, maintenant. Lève-toi...

Je m’exécutai. Face à lui, je ne pus m’empêcher de baisser la tête pour fixer sa queue pointée vers moi. La tête inclinée, je tentais d’attraper sa main avec la mienne. Celle-ci se déroba toujours. Je finis par planter mon regard dans le sien et demander, pour faire taire ce silence :

— Je peux aller me laver ?

— Oui, oui, allez... dit-il, me donnant l’air de l’encombrer.

Je le contournai. Avant de quitter la pièce, j’agrippai le chambranle de la porte en demandant :

— Du coup... je peux dormir avec toi, alors ?

— Non. Tu vas pas dormir...

— Oh...

— Tu vas finir ce que t’as commencé et me vider les couilles.

En prononçant ces mots avec un regard plein d’étincelles, sa main était venue taquiner son mandrin.

Feu vert.

Je lui souris.

— Je reviens. Tout de suite. Tu bouges pas, hein ?

J’avais fait mille fois ce rêve où je parvenais à retrouver Rayane et où, au dernier moment, j’étais tenu de m’absenter pour d’obscures raisons. Lors de mon retour, j’étais systématiquement confronté à son absence. Aux galeries térébrantes que celle-ci creusait dans mon âme. À cette recherche éperdue, vaine. Au réveil douloureux qui s’ensuivait. Au face-à-face amer avec le vide qui emplissait la place fantôme dans mon lit.

— Lave-toi bien le trou. J’ai faim... lâcha-t-il alors que je quittais la chambre.

Je me ruai dans la salle de bain, trop heureux de me figurer la manière et les positions dans lesquelles je serai dévoré.

Arrivant dans la salle d’eau, j’en profitais pour attraper mon reflet qui me souriait. Avec mon air canaille, je ne m’étais jamais trouvé aussi beau. Bientôt, je serai auréolé de sa gloire.

Le petit prince allait retrouver son sombre prince charmant.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 7.

23:10.

Lorsque je revins dans la chambre, j'apparus les cheveux mouillés. De mes boucles dégouttait l'eau de la douche qui chutait sur le parquet dans un bruit à peine perceptible. Je le découvris, solaire avec sa gueule de ténèbres, le visage féroce comme un orage, adossé au mur, un coussin derrière le dos, au centre du lit, parfaitement nu, sa queue dure contre sa cuisse.

Une dureté pleine de promesses.

Un sexe sans fourreau plein de souvenirs aussi...

Un sourire glissa sur mon visage. Le cauchemar avait été déjoué. Il était encore là. En me fixant, il eut un rire mutin avant de baisser un instant le regard. On aurait dit, un instant, rien qu'un instant, juste le temps d'une éclipse, qu'il s'avouait vaincu.

Mais les minutes suivantes me diraient combien j'avais mal lu les signes...

Il me fit un geste de la tête pour me signifier de venir en sa direction.

Je le rejoignis sur le lit.

Il alluma un joint qu'il me tendit comme un automatisme. Un petit rappel d'avant. Parce que je n'avais jamais fumé qu'avec lui. Parce que dans ma mémoire photographique, j'avais encore l'image de ses doigts terminés par un joint fumant au bout rougeoyant, comme moi, sans cesse ranimé par ses inspirations. Parce que je me souvenais de la cité, de la chambre rouge, des volutes qui dansaient autour de nos corps comme si elles émanaient d'eux. Les lumières presque éteintes, cette ambiance nostalgique bien loin d'être étudiée me plaisait.

Je déclinai cependant le splif :

— Je viens de me brosser les dents...

— Ah... dit-il, le regard embrumé. Tu pues la fraise chimique...

— J'ai pris un chewing-gum aussi. J'essaie toujours d'avoir la bouche fraîche. Je me donne du mal pour ça. Tu sais pourquoi ?

— Non, mais tu vas pas pouvoir t'empêcher de me le dire...

— Parce que je veux être prêt à recevoir un baiser fouillé à chaque instant de ma vie. C'est toute une philosophie. Tu sais pas, toi... souris-je. Faut toujours s'attendre à recevoir un baiser. Toujours.

— Dis plutôt qu'avec toutes les bites que t'as sucées, ça commence à sentir sérieusement la pissotière, là-dedans...

— Je t'emmerde ! m'écriai-je en le frappant de mes maigres forces.

J'avais osé ce contact élémentaire comme s'il allait de soi. Il n'eut pas l'air de s'en formaliser plus que cela. J'adressai une prière émue à la weed qui devait œuvrer à ramollir sa vigilance.

— Toujours un corps de lâche... souffla-t-il en recrachant sa fumée sur moi.

— T'aimes toujours les corps de lâches ?

Ses prunelles noires me clouèrent sur place. Sa bouche ne m'offrit rien d'autre que le silence et la contemplation de sa plénitude. Le souvenir ému de sa douceur. La remembrance de son enveloppante chaleur désormais interdite... Terrain défendu.

Il se confia.

— Tu sais pourquoi j'ai jamais voulu entrer dans un délire *love* avec quelqu'un ?

— Non, mais je sens que toi aussi tu vas pas tarder à me le dire, vu que ça te brûle les lèvres...

— Parce que tu te mets à enfler pour quelqu'un et tu finis par te faire enfler... Toujours pareil...

— Oui, je crois que tu m'avais déjà fait part de ton manifeste, à l'époque... Je suis désolé. Tu méritais pas ça... Vraiment pas. J'ai été une merde...

— Une *grosse* merde, corrigea-t-il, avec une perfidie assumée.

Alors que je n'avais d'yeux que pour son sexe gorgé de vie, je repensais au déterminisme, à ma folie, aux flammes du désir, au poids de l'histoire transgénérationnelle, comme ils disent. Ma mère qui était partie pour un autre homme. Je m'étais fait la malle, comme elle, pour retrouver le

feu de notre histoire à peine commencée, quand tout était encore beau et neuf.

J'étais d'un tempérament impossible.

Il me les fallait tous.

Il me fallait tout.

La différence : j'étais revenu.

Cet acte signait-il une volonté de réparation de cette faute originelle ? Serai-je capable de tenir la distance, de me vouer à l'amour unique ? Je ne savais rien de tout ça. Ce dont je ne doutais pas était du besoin viscéral d'être avec Rayane.

Je balayai ces pensées prétentieuses, trop grandes pour mon esprit, avant de me blottir un peu plus contre lui, en me donnant l'air de rien. Pour autant, il me semblait que quelque chose avait été libéré. Cette échappée belle, cette petite trahison n'avait en rien entaché ses sentiments pour moi. Sinon, il ne m'aurait jamais permis d'être là, à ses côtés, nu, si prêt à consommer... Cela me rassura sur la solidité de son attachement. Me démontrait sa faculté au pardon sous ses airs d'intransigeance forcenée. Sous le vernis de fierté.

Dans mon for intérieur, je tentais de m'en convaincre.

— Tu sais, j'ai beau avoir fui, la nuit, quand je m'endormais, je m'imaginais toujours que c'était dans tes bras que je le faisais...

— T'es accro au sentiment de manque. C'est ça qui te fait kiffer. T'aimes souffrir. Et là, tu reviens, et je sais que tu vas repartir dans pas longtemps. Mais moi, je suis pas un bouche-trou. Une queue dont tu peux venir te servir quand ça te chante...

Il me confia tout ça très posément, presque en chuchotant.

— T'es pas ça du tout...

— T'as trop besoin d'être aimé et désiré tout le temps. Tu sais, y a une vie à côté de ça. Tu peux pas passer toute ta *life* à chercher la bite ou à tomber amoureux à l'infini. Faut grandir un peu. Moi, je suis dans la construction. Je suis pas en mode *freestyle*. Toi, on dirait que tu cherches à tout détruire tout le temps. Tu vis dans le chaos. Tu te nourris du chaos. T'iras nulle part comme ça...

— Merci pour le diagnostic...

— C'est pas vrai, peut-être ?

— T'es pas heureux que je sois là ?

Il garda un silence avant de lâcher un de ses euphémismes dont il était le roi :

— Je suis pas particulièrement malheureux.

Je lui adressai un sourire en agrippant son visage avec ma main. Nos yeux s'amarrèrent un moment. J'avais le sentiment que beaucoup de choses passaient dans le regard qu'on échangeait. La lourde mer d'encre rencontrait la légèreté de l'azur.

En me regardant le plus fixement du monde, et aussi le plus tristement, il me dit :

— Tu restes juste cette nuit. Après...

Sa phrase resta en suspens.

— Tu me fous dehors même si j'ai pas envie de partir ?

— C'est mieux comme ça. Je vais pas m'amuser à te recueillir comme un oiseau blessé à chaque fois que t'auras décidé de te poser sur ma branche.

— T'envisageais de te poser sérieusement avec moi ?

— J'envisageais rien, moi. Je kiffais juste le présent. J'avais pas de plan. J'étais bien, c'est tout.

Ma gorge se serra. Ma main prit la liberté de venir balayer son torse laissé en friche. Mes doigts fourrageaient son crin épais de manière quasi hypnotique. Je me perdais dans ce geste qui m'apaisait.

— Peut-être aussi que je suis parti parce que je savais qu'avec toi, je pourrais jamais vivre au grand jour. Je dis pas que c'était la raison principale, mais je pense que ça a joué... Il fallait se cacher, faire attention à ce que les voisins ne nous voient pas ensemble, tu ne me présentais à personne de ton entourage, personne devait venir dans l'appartement... J'étais bien, mais peut-être que je pouvais pas me projeter à cause de ça. De cette honte que t'éprouves à être avec un mec. Et ça aurait été comme ça tout le temps... Toujours. Parce que tu assumeras jamais.

— La vie privée, c'est la vie privée.

— Je te demandais pas de nous donner en spectacle en train de baiser au milieu du salon... Juste d'être visible. De compter pour toi. De le faire savoir aux autres en te tenant à côté de moi sans vouloir fuir ou être gêné.

Silence.

Je poursuivis :

—... mais je sais bien que ça arrivera jamais. C'est trop lourd pour toi. Et j'arrive même pas à t'en vouloir, en fait. On a tous les deux nos

casseroles, faut croire. Je savais que le problème se poserait à un moment ou un autre. On peut pas vivre sur le long terme comme ça. C'est sans doute aussi pour ça que je me suis envolé loin...

— Oui, je pense aussi ça : avec toi, on peut rien faire sur le long terme. Si je sais que je peux pas compter sur toi, je pourrai rien envisager avec toi. C'est clair. J'ai pas confiance. J'ai plus confiance. De toute façon, je me projette pas avec toi. Je me projette avec personne. Parle pas comme si c'était déjà acté. On a encore rien fait...

Il me semblait que nous nous éloignions de nos projets premiers.

Je l'y ramenai sans subtilité.

— T'étais pas censé me bouffer le cul, il y a cinq minutes ?

— Il peut s'en passer des choses dans une tête, en cinq minutes...

— Ouais, j'oubliais... Toi t'es un fort, un dur, me moquai-je. T'as besoin de personne. *Besoin de personne... pour être bien*, entonnai-je, singeant la voix pincée de Véronique Sanson. Tes humeurs changent de manière imperceptible. Personne ne peut te lire...

— Exact.

— Ma présence t'a pas manqué ?

Il éluda une nouvelle fois et me répondit par l'insulte :

— J't'emmerde. C'est tout ce que je sais à l'heure d'aujourd'hui. J't'emmerde...

— C'est moi qui t'emmerde, répliquai-je.

— Petit connard avide de bites... C'est maladif. Tu es malade, en fait... Faudrait peut-être que tu te fasses soigner, au final... lâcha-t-il les yeux dans le vague, jouant au dragon fumant, la fumée sortant de ses narines épaisses.

— Ma maladie t'a pas déplu quand tu en profitais... assurai-je en approchant mon visage du sien, posant une main sur son épaule.

Je lui lançai un sourire auquel il me répondit par un baiser carnassier. Animal. Profond. D'instinct, je plantai mes doigts dans l'arrière de son crâne, m'immisçant dans ses cheveux. Sa langue me fouilla dans la lenteur, colonisant ma bouche, l'emplissant de sa chaleur, de sa saveur familière mêlée à celle de la résine. Comme nos baisers narcotiques m'avaient manqué...

Sitôt que nos lèvres se séparèrent, je paradaï bêtement.

— Tu vois, je t’avais dit.. qu’on en arriverait là... de toute manière... soufflai-je entre ses lèvres, par intermittence.

— Attends, t’as pas tout vu... glissa-t-il sur un ton sardonique.

Alors que je m’apprêtais à poser une main avide sur sa queue gonflée à l’extrême, la sienne se posa sur mon avant-bras. Mon regard vint capturer son visage qui dodelinait pour décrire un non.

— Quoi ? souris-je. T’as peur de jouir à la seconde où je poserai la main sur ta bite ? Me dis pas que t’es devenu éjaculateur précoce...

— J’ai surtout peur d’attraper des morbacks, ou pire...

— Toujours un plaisir de se faire insulter sous couvert...

— Et puis... j’ai réfléchi... Tu vois, j’ai toujours voulu savoir ce que ça faisait de baiser un acteur de cul... Mais j’ai trop peur que tu me refilles des merdes, tout compte fait...

Mon sang se figea dans mon corps alors que mon cœur tambourinait comme un forcené.

Son regard me foudroya sur place.

— Allez, tu peux te casser, maintenant ! Va te faire péter le fion ailleurs, devant la caméra, salope que t’es ! s’écria-t-il en me repoussant violemment. Y a tes vioques de darons qui t’attendent !

Il savait.

Le baiser qu’il m’avait concédé, cette comédie sirupeuse, cette superficielle collision n’avait été qu’une ombre passagère sur sa conscience.

Une trêve éclair.

Un mirage.

Un leurre.

Un aimant à espoirs comme un attrape-rêves.

Un vulgaire appât.

Un savant calcul destiné à mieux me mettre à terre.

La honte me fit mourir une nouvelle fois dans ses yeux avides qui ne criaient qu’un mot dans le silence.

Vengeance.

## 8.

23:29.

On dit que la vengeance est un plat qui se mange froid.

Je ne savais pas pour Rayane, mais sur l'instant, j'avais chaud. Le feu qui colorait mes joues me brûlait aussi la peau. Je détestais le statut d'enfant que la honte me faisait visiter malgré moi. Rayane se tenait debout, moi abandonné sur les vagues des draps, le corps subitement additionné d'une lourdeur nouvelle.

D'un bond, il se leva pour ne plus avoir à souffrir la proximité de mon corps. Nu et en colère, il ne m'avait jamais semblé plus au faîte de sa gloire. De là où j'étais, je le voyais comme je l'aimais : grand, dominant, amant colossal, titan menaçant, fils de géant, prêt à répandre sa foudre sur moi.

Mais ma divine contemplation et l'excitation que j'aurais pu ressentir furent gâchées par l'envie de disparaître, ma conscience ployant sous le poids des multiples fautes qui m'annihilaient complètement.

— Allez, casse-toi ! Sérieux, c'est mieux comme ça...

À peine osai-je affronter ses yeux fielleux.

— Je pensais que...

— Tu croyais que t'allais baiser mais c'est toi qui t'es fait baiser, pour le coup.

Un bruit sourd envahit ma tête.

— Je pensais qu'on allait faire l'amour... en fait, tu me faisais tes adieux...

— Va sortir tes répliques de films dehors, Dawson !

Comme un automate, je rassemblais mes vêtements, mon sac, et commençais à m'habiller, ce qu'il fit aussi. Malgré moi, je fis traîner le

processus, cherchais une alternative, une option, un mot capable de sauver la situation. Rien ne venait.

Une fois complètement vêtu, j'errais dans la pièce, incapable que j'étais de prendre la porte. Ainsi donc, mon entreprise de reconquête s'achèverait là, sur son seuil... À quoi avait servi cette année de manque, de souffrance, de creux dans les alvéoles de mon cœur, tous ces rêves fomentés dans le noir ? Toutes ces fins heureuses fermenteraient dans ma boîte mentale pour l'éternité, se répétant pour mieux se jouer de ma peine.

Je le voyais passer devant moi et détourner son regard. Cette vision me fouetta le sang. Je n'existais plus. Je n'étais déjà plus là.

— C'est bon, t'as fini, là ? Maintenant, tu me suis et tu dégages !

Il quitta la pièce et je le suivis au ralenti vers l'entrée. Avant qu'il atteigne le bout du couloir, une impulsion irréprensible me prit aux tripes. Je me mis à courir en sa direction et je sautai sur son dos. Je m'agrippai et il n'y eut plus qu'une pensée qui m'habitait : *Ne le lâche plus. Surtout, tu ne le lâches plus.*

Le simple fait de savoir que je pourrais possiblement ne pas le revoir passé ce couloir me tuait. Je repensais à tous les petits moments à la con qu'on avait vécus ensemble pendant notre cohabitation. Ou plutôt, pendant cette vie commune que ni lui ni moi n'assumions vraiment. Ces longs mois où je m'étais senti bien, au début. Je me refaisais le film. Des moments insignifiants, des tableaux ordinaires jusqu'à toutes les fois où on avait baisé, ri. La façon dont il m'avait initié à ses jeux de PS. La manière qu'il avait eue de toujours me mettre K.O., aussi bien dans ces univers virtuels que dans l'arène de la réalité. Aux bédos qu'on laissait parfois se consumer pendant qu'on parlait au lit et qui infusaient dans l'air, comme si nous étions tous les deux pris au piège d'un encensoir grandeur nature. Aux films qu'on regardait comme un vrai petit couple sans vraiment oser se l'avouer.

D'un coup, tout cela me semblait bon, mais combien cela me semblait loin...

Je ne supportais pas que tout ça ne soit plus possible. Juste à cause de moi. Juste parce que j'avais flippé. Parce que j'avais merdé en beauté en me retrouvant une fois de plus en proie à ce foutu désir qui ne me quittait jamais vraiment. J'en aurais pleuré. D'ailleurs, j'en pleurais déjà et depuis un moment. J'avais jamais autant senti la force qui me liait à lui que maintenant qu'il était devant moi et que je ne pouvais sceller cette proximité comme je le voulais. J'étais pas prêt à me dire que tout ce que

j'aurais désormais, c'était le souvenir de cette baise qui n'était pas encore arrivée et que j'avais mille fois rêvée, la trêve sur l'oreiller, la réconciliation rituelle où son corps aurait glissé dans mon corps pour ne faire qu'un.

Ma propre phrase retentissait en boucle dans mon esprit confus. *Je pensais qu'on allait faire l'amour... en fait, tu me faisais tes adieux...*

Il m'avait joué la comédie. Ça n'avait été qu'un juste retour des choses. J'avais été un bon professeur dans la duplicité.

— Putain ! Tu fais quoi ?

Accroché à son cou, perché sur son dos, je m'agrippais de toutes mes forces.

— Je veux pas que ça finisse comme ça !

Il se débattit, secouant son corps.

— Arrête ou j't'en fous une ! Descends !

— Je veux pas partir, putain ! Je reste ici ! pleurais-je comme un dératé alors que l'échéance se précisait.

Il m'écrasa contre le mur, à gauche, à droite, pour me faire lâcher prise, faisant chuter un cadre qui se brisa sur le sol, mais rien, ni le chahut ni même la douleur ne me faisait renoncer. Il cessa de s'agiter une seconde et eut l'air de se calmer. Il poussa une longue expiration et m'exhorta à libérer mon perchoir.

— Tu es en train de m'étrangler... Descends...

Sa voix semblait soudainement posée.

Avec une certaine hésitation, je lâchai prise et retombai sur le sol. Il se retourna pour me faire face. Il contempla mon visage et ses sillons de larmes. Mes yeux rougis accueillirent les siens, et à l'instant où je crus pouvoir lire de la pitié, sa main me tint fermement le bras tandis que l'autre ouvrit la porte. D'un geste sec et nerveux, il me jeta dans l'ouverture. Tant bien que mal, je m'accrochai au chambranle.

— Non !

— Lâche ça, bordel !

Nos voix résonnaient sur le palier. L'écho donnait une profondeur terrible à la scène qu'on jouait.

— Lâche la porte, la putain de tes morts ! hurla-t-il dans le couloir.

— S'teuplait... Non !

— Putain, tu vas ameuter tout l'immeuble, là ! Ferme ta gueule ! dit-il en étouffant sa voix, les traits crispés.

Je tirai sur son avant-bras avant d'être dégagé en une seconde. Il réussit finalement à me pousser contre le mur sur le palier.

— T'es pas bien, toi ! dit-il en vrillant son doigt sur sa tempe. On n'est pas dans un de tes feuilletons à la con, là ! T'as cru que t'allais te pointer la gueule enfarinée, qu'on allait baiser et repartir gentiment comme avant ? C'est mort, j't'ai dit, c'est mort !

Il martelait ça pour que ça rentre bien dans mon crâne. À deux centimètres de mon visage. Le regard noir. Je sentais son souffle s'écraser sur le bas de mon visage. Je levai des yeux embués vers les siens sans rien dire mais du fond de mon âme, je demandais pardon.

— Fous-moi la paix. M'appelle plus ! J'existe plus ! Continue à aller te faire enfiler devant ta caméra, là ! Tu sais bien faire, ça !

— Mais... je sais pas où dormir cette nuit...

— J'm'en tape ! cracha-t-il avant de rentrer dans son appartement.

La porte se claqua dans un bruit terrible.

— C'est pas bientôt fini ce bordel ! hurla une voix inconnue à travers les murs.

Puis, le silence, le silence plein qu'on observe après les tempêtes. Celui dont la densité même, pourtant à peine perceptible, vous écrase. Le moment du bilan.

Je finis en boule, recroquevillé sur moi-même, la tête dans les mains à pleurnicher dans le couloir qui avait fini par s'éteindre, faute de mouvements. Entendant une porte s'ouvrir pour se refermer quelques secondes plus tard – un voisin curieux –, je me murais en moi-même. Je les imaginai tous derrière les œillets à contempler ma peine, des dizaines d'yeux insensibles à ma souffrance. Tout le mal que je lui avais fait me revenait façon boomerang. Je savais pertinemment qu'en réapparaissant, ça ne pouvait être que pile ou face. Quitte ou double. Sauf qu'à cet instant, j'étais complètement prostré pour savoir quels seraient possiblement les chemins qui me ramèneraient vers lui. Il ne me restait rien.

J'aurais juste dû lui dire la vérité : qu'à chaque fois que je baisais avec un mec, c'était à lui que je pensais. Que je ne voulais plus baiser avec quelqu'un d'autre. Que ça me faisait mal de le faire. Comme si c'était pas naturel de ne pas l'avoir dans la peau. Que son visage me hantait la nuit. Que je passais mes journées à penser à lui et mes nuits à en rêver.

Et je savais qu'un rêve qui revenait, ça sentait pas bon.

C'était une énigme laissée en suspens.

Quelque chose de l'ordre de l'irrésolu.

Au prix d'un effort surhumain, je pris mon sac et quittai l'immeuble. Arrivé en bas, dans un geste désespéré, je me ruai sur mon téléphone pour l'appeler.

Une, deux, trois, quatre sonneries. Ma vie tenait à ce fil. Il décrocha.

— Quoi ? T'as pas compris, encore ?!

Long silence.

Il avait décroché. Pour moi, cela signifiait qu'il n'assumait pas à fond sa décision de rupture. Sinon, pourquoi est-ce qu'il se ferait encore chier à répondre à mes cris désespérés ?

— Je t'aime...

— Non, t'aimes personne. T'aimes que toi et la queue ! Alors, va retrouver tes queues !

Je hoquetais dans le micro du téléphone. Toute cette histoire m'avait mis minable. Une sorte de larsen résonnait dans ma tête.

— Allez, bonne continuation, mec !

Le bip sonore sonna comme le point final de cette histoire que nous n'avions même pas commencé à vivre.

Hébété, pris dans le tumulte de ma peine, je ne pensais et ne marchais plus droit. Je me frayais un chemin dans la ville endormie. Je marchais jusque dans les petites ruelles non loin de la place principale. Adossé contre un mur écaillé, je contemplais la ville, ses lumières, sa beauté aussi, les tables et leurs chaises forgées vacantes qui d'un coup avaient l'air de me narguer.

Ici, je n'étais pas chez moi.

Rayane me l'avait bien fait comprendre. Et alors que je sentais encore son empreinte sur mes lèvres, je ne l'avais jamais senti aussi loin de moi. Plus loin encore que lorsque nous n'étions plus en contact. L'erreur n'avait pas été uniquement de revenir. L'erreur, c'était moi.

Sur mon smartphone, je réservai un billet retour pour le lendemain, autrement dit, dans une poignée d'heures.

Le nom de Paris s'afficha sur mon écran comme une amère défaite.

Le reste de la nuit, je le passerai à hanter la ville, cette ville qui n'existait que pour les amoureux éconduits, les dévoyés et quelques paumés comme moi.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 9.

00:40.

Assoupi, à demi-conscient, allongé sur un banc, je vis naître la première heure du matin et m'accrochais à la Vénus étincelante, la fameuse Étoile du berger. Je me rappelai aussi que Vénus était la déesse de l'amour. Ses miroitements bleutés me parvenaient du fin fond de la galaxie. Sa couleur froide, son éloignement... Je pouvais la voir, mais pas la toucher. Un peu comme avec Rayane.

Dans le même temps, je pénétrais enfin la superbe, la gloire intime qu'on pouvait trouver dans une vie de sans-abri : la ville et le monde n'appartenaient qu'à nous, nous les veilleurs sans relâche, les marcheurs sans sommeil. Je délirais un moment en me disant que c'était certainement ainsi que je finirais, au train où allaient les choses.

Comment ma vie avait-elle pu vriller de la sorte et aussi vite ? Loup ou comment perdre en beauté avec une main exceptionnelle.

Comme pour me punir, la fraîcheur nocturne m'enveloppait, plantant ses lentes aiguilles dans mon corps comme des canines d'acier. Mon seul réconfort, le bruit de la fontaine de la place qui servait de fond sonore à mes ruminations. Nous pleurions de concert. Incessamment, inexorablement. Ma sœur de pierre donnait du sel à ma solitude. Je lui dédiai la totalité de mon chagrin. Je me demandais quels étaient les siens et surtout, combien de gens étaient venus s'épancher auprès d'elle, combien de secrets avait-elle su capter, combien d'amoureux avait-elle accueillis sur ses rebords... ?

Vers deux heures du matin, alors que je commençais à sombrer plus profondément, mon téléphone vibra et afficha son prénom. RAYANE. Je crus rêver. Je me relevai en position assise sur mon lit de fortune et mis un

temps infini à décrocher. Si long que j'en ratai l'appel. Mon cœur se mit à battre intensément. Le sang figé dans mes veines sembla reprendre sa course. Je n'eus pas le temps de me maudire pour cela : un autre appel suivit quelques secondes après le premier.

Je décrochai.

— Allô... ?

— Hé, tu réponds quand j't'appelle !

Sa voix chaude en mitraille sur un ton martial.

— Pardon... je m'étais endormi...

— Endormi ? T'es où, là ?

— À ton avis, je suis où ? dis-je d'une voix blanche. Dans la rue. Là où tu m'as mis tout à l'heure...

— Inverse pas les rôles. Inverse pas les rôles, putain ! J'ai déjà envie de te frapper...

— Crie pas... S'il te plaît, crie pas... implorai-je, mentalement épuisé.

Un silence.

Je demandai :

— Tu... Tu dors pas, toi ?

— Tu crois que j'arrive à dormir après ton cinéma ?

— Tu... J'ai oublié quelque chose chez toi... ?

— Non.

— Pourquoi tu m'appelles, alors ? osai-je, tant je n'avais plus rien à perdre.

Je pouvais presque entendre sa respiration dans le téléphone. Il sembla hésiter un instant puis demanda :

— T'as trouvé un endroit où dormir ?

— Pourquoi ?

— Réponds.

— Non. Je vais passer la nuit dehors... Le ciel est clair. Il fait frais mais pas froid... Ça va aller.

Nouveau silence.

— T'es où, là ?

— En ville.

— Mais où ?

— Pourquoi tu veux savoir ça ? Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Réponds juste, bordel !

— Place de la République, voilà...

— Ramène-toi...

— Quoi ?

— T'as très bien entendu. Rentre ici.

—... Pourquoi ?

— Tu préfères dormir comme un clodo, peut-être ?

— C'est gentil, mais c'est trop compliqué... On n'arrive pas à rester l'un avec l'autre... C'est trop... Y a eu trop de choses... Je veux pas être un poids. T'as raison. Y a eu assez de comédie pour ce soir. Même moi, je suis fatigué de ça...

Il ne considéra pas une seconde ma petite tirade.

— Magne-toi de rentrer !

— Non, affirmai-je, me surprenant moi-même.

— Quoi, non ?

— Non, je préfère pas.

Il rit nerveusement.

— Tu me dis non ? Je te propose un pieu pour la nuit et tu me dis non après tout ce que t'as fait ?

— Merci, Rayane... mais je crois que j'aurais même pas dû venir...

— T'es vraiment un petit con ! C'est facile de dire j'aurais pas dû après être venu faire tes dramas et te donner en spectacle. C'est trop tard !

— Je te laisse... fis-je d'une voix lasse.

— Rentre !

— Non !

— Si tu m'obliges à venir te chercher, je te promets que je t'en mets une, cette fois !

— Des promesses, toujours des promesses...

Je raccrochai. Je savais que je venais de lâcher une petite bombe. Mais foutu pour foutu...

Une sorte de prescience m'intima de me cacher. J'étais étreint par la conviction qu'il serait bientôt là et ne résisterait pas à l'idée de régler ses comptes avec moi. D'ailleurs, n'était-ce pas le but de ma manœuvre grossière ? Je quittai mon banc en vitesse et allai me planquer dans la petite rue montante, derrière un mur, à l'angle, près du glacier.

Mon instinct me dit que je ne m'étais pas trompé, car une dizaine de minutes plus tard, je vis sa silhouette arpenter la place. Sa tête tournant en tous sens, comme une girouette à la recherche de mon ombre.

De mon petit coin secret, je le hélai :

— Faut que tu joues au sauveur ! C'est plus fort que toi...

Ma voix résonna sur toute la place. Puis ce fut la sienne. Il me hurla à son tour, sans me voir :

— On joue pas à cache-cache, espèce de gamin de merde ! Sors de ton trou !

Je quittai le pan de mur derrière lequel je me dissimulais à son regard et marchais au ralenti vers lui qui se tenait près de la fontaine, au centre de la place déserte, scène vierge, juste pour nous.

Quand je lui fis enfin face, il me cracha :

— T'aimais ça, avant, non ?

— J'aime toujours ça... confessai-je, un peu éteint.

— T'as la gueule toute bouffie...

— Merci... Pourquoi tu es venu ?

— Parce que tu me fais chier...

— T'avais peur que je me fasse agresser ?

Son silence confirma pour lui. J'eus l'image de mon cœur coulant de miel. Pourquoi tout ce qui me touchait chez lui était précisément ce qu'il ne me disait pas, ce qui résidait entre les lignes ? Sa façon de toujours garder ses sentiments ne fit que me rendre plus amoureux encore. Il continuait de s'inquiéter pour moi.

— Bon, vas-y, arrête ! Tout le temps à jacter, là ! Je bosse demain, moi ! Je vais être défoncé juste pour ta gueule...

— Tu bosses pas le matin, tu peux bien t'accorder une grasse mat'.

— Tu crois que j'ai pas d'autres trucs à faire demain matin en dehors du taf ? Je suis venu te chercher alors que j'avais clairement autre chose à foutre !

— J'ai réservé un train. Je pars demain à 15h23, si tu veux tout savoir...

Il garda un bref silence, l'air d'accuser le coup avant de rebondir :

— Et alors... Ça t'empêche de dormir chez moi ?

— Non... mais à quoi ça sert ?

— Ça sert à pas se peler les couilles et tomber sur des casse-couilles.

— Alors, c'est ça, vraiment... T'avais peur pour moi ?

De manière incontrôlable, je me mis à pleurer de plus belle. Ce témoignage d'amour me bouleversait ; il me bouleversait d'autant plus qu'il soulignait le petit ami lamentable que j'avais été.

— Putain, pourquoi tu te refous à chialer maintenant ? Je te jarte, tu pleures, je te reprends, tu pleures... J'arrive pas à te suivre.

Je continuais à pleurer, incapable d'articuler le moindre mot.

Devant mon incapacité, il posa une main sur mon épaule pour me diriger.

— Vas-y, assieds-toi, là... Toi, je te jure, t'es pas un cadeau...

Il m'invita à poser mes fesses sur le rebord de la fontaine et s'y assit à son tour. Empêtré dans mes filets de larmes, je regardais le monde à travers la vitre de mes chagrins. Je ne distinguais plus qu'un grand flou.

— Arrête... ça me gêne... souffla-t-il, un ton en dessous.

— Pardon...

— Sérieux, arrête...

Je sentis la soudaine faiblesse dans sa voix. Ma tristesse le contaminait.

— J'arrive pas... confessai-je. J'ai... J'ai envie d'être avec toi... Dis-moi tout de suite si y a plus rien à espérer... J'arrêterai de croire...

Ma main se hasarda sur sa cuisse, dans une volonté désespérée de contact. À ma surprise, la sienne vint la chemiser, ses doigts en faisant le tour, dans la lenteur et le silence.

— Arrête de chialer... J'aime pas voir ça.

Était-ce une façon pudique et détournée de me signifier que me voir pleurer le peinait ?

Nous restâmes en silence ainsi quelques longues secondes, main dans la main au beau milieu de la nuit. Alors que mes flots commençaient seulement à se réguler, ce fut à lui de me servir une douceur parfaitement inattendue.

— Tu sais pourquoi j'ai jamais changé de numéro de téléphone ?

Je comprenais. Cette réalité me remit les larmes aux yeux.

— Pour que le jour où je veuille te recontacter je puisse le faire... répondis-je par moi-même.

Son regard se déroba pour ne pas soutenir le mien.

— Bon, je suis crevé, on rentre ? me dit-il en faisant mine de balayer la place du regard.

Pour se donner une consistance, il claqua ses mains sur ses cuisses et se leva. Un sourire timide décora mon visage et me fit oublier les vallées de larmes que je venais de traverser. Je me levai aussi.

Dans le silence et sous les étoiles, nous rentrâmes *à la maison*.

Épuisés mais ensemble.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 10.

02:53.

Nous entrâmes dans l'appartement sans allumer les lumières. Il referma la porte à clef derrière nous. J'aimais qu'il nous engeôle de cette façon. Il passa par le salon, et alors qu'il se dirigeait vers sa chambre, laissant choir sur le sol pull et t-shirt, je le retins d'une main légère comme de la mousse.

— Merci...

— De quoi ? fit-il en s'arrêtant sans pour autant se retourner.

— Pour tout ce que t'as pas dit mais que tu penses. D'accepter ma présence ici. D'être venu me chercher... Ce que tu m'as dit sur le numéro de téléphone... Ça me...

— Va pas t'imaginer plus que ce que c'est... dit-il dans une volonté de mise à distance.

— Tu sais... Pour le porno, j'ai... J'étais dans la merde et ça m'a semblé la facilité... J'étais... J'avais juste envie de m'oublier dans le cul...

— Je préfère qu'on parle pas de ça, parce que je vais encore avoir les images dans la tête et ça va me faire monter dans les tours et...

— O.K...

— Trop tard... dit-il en serrant les mâchoires.

— Excuse-moi...

Je me détournai pour aller sur le lit qui m'avait été attribué. Le canapé. Il se retourna et me demanda, plongé dans la pénombre :

— Où tu vas ?

— Me coucher...

— Tu préfères pas le lit ?

Sous le masque de la colère poignait le visage du prince charmant.

— Si... Je préfère carrément... souris-je timidement. Si t'es dedans, encore plus...

— Alors viens, je me lève dans cinq heures...

À nous voir nous débattre l'un contre l'autre, soufflant le chaud, le froid, jonglant entre l'aridité et la liquidité totale, je pense être dans le vrai en affirmant que nous avions l'amour schizophrène. J'étais soumis aux courants contradictoires de Rayane et je ne pouvais rien faire d'autre sinon les accepter. Cela faisait partie du prix à payer.

— Je veux juste... Je veux juste que tu saches que j'ai jamais arrêté de t'aimer. Même de loin. Même quand j'étais... ailleurs. Je pensais à toi tous les jours... Ouais, je suis amoureux.

— Arrête de répéter ça. Surtout ça. T'entendre dire ce mot-là ça me fait pulser. Ça veut rien dire, ce mot. Surtout prononcé par une putain comme toi.

Je me figeai.

Sur l'instant, sa façon si habituelle, si banale de m'insulter ne m'allait plus. J'étais prêt à m'écraser pour me refaire une place dans sa vie, mais je ne supportais plus son mépris. Peut-être aussi parce que j'étais au bord de l'épuisement psychique, physique. Peut-être parce qu'il faisait mouche. Il venait de heurter le noyau de vérité auquel je refusais de me confronter. Le sentiment que je nourrissais à propos de moi-même sur mes activités vidéographiques.

— Excuse-toi, l'exhortai-je.

Il me fit enfin face et planta son regard dans le mien un moment, me jaugeant, avant de se mettre à rire doucement.

— T'as craqué. M'excuser ? M'excuser de quoi ?

Il retrouvait son débit naturel, nerveux.

— De me traiter comme une merde.

— Je vais pas m'excuser de dire la vérité. Mais tu sais, au fond, je m'en veux surtout à moi. D'avoir cru que t'en valais la peine. Maintenant, je sais plus rien...

— Je suis pas une putain.

— T'avais les mœurs d'une putain avant... Maintenant, tu te fais payer pour donner et exhiber ton cul. Bien sûr que t'es une vraie putain. T'es passé pro. Et le monde entier peut le voir. Le monde entier le sait... Tu te rappelles, quand ton père t'a dit que t'étais une salope comme ta mère. Il avait raison, ton daron...

Ma réaction fut épidermique. Je lui décochai une claque bien sentie. Cette bassesse, une de trop, m'avait heurté en plein cœur. À la seconde où il réalisa ce que j'avais fait, son regard se métamorphosa en cette chose sombre et fumeuse. D'instinct, je sentis le danger qui me guettait et eus un mouvement de recul pour finir par évoluer à reculons vers l'entrée. Dressé face à moi, je fus stupéfait de sa faculté à me faire me sentir si petit.

— Pardon... soufflai-je. T'aurais pas dû dire ça... Je...

Gardant le silence, il se dirigeait dans ma direction, menaçant, compact, d'un pas lent mais déterminé, pareil à la course d'un rouleau compresseur jeté sur moi.

— Je vais te fumer...

— Je voulais pas... Mais... T'as pas le droit de dire ça...

— Pas le droit ?

J'eus soudain peur. La force physique. Le déchaînement. La promesse d'une punition. Tout me rappelait mon agression. Des flashes me revinrent sur le moment. Dans la panique, je me mis à courir vers la salle de bain en hurlant. À peine eus-je franchi le seuil de la pièce qu'il s'engouffrait dans l'interstice entre la porte et le chambranle. Il me poussa contre les parois de la douche qui branlèrent, menaçant de se déloger de leurs rails.

— Non... Me frappe pas... fis-je en me couvrant le visage.

— Regarde-moi... Regarde-moi, putain ! s'écria-t-il en me saisissant par les épaules, enfonçant ses doigts violemment dans ma chair.

Je m'exécutai, la peur au ventre. Son regard me pénétra comme jamais.

— T'as cru quoi, toi ? D'où t'oses me toucher ?

— Je suis pas une putain...

— Ah ouais ? T'en as pas l'air convaincu. Répète un peu, pour voir !

— Je t'emmerde...

Mes yeux embués de larmes et ma voix chevrotante trahirent mon sentiment d'illégitimité.

Il commença à me filer une petite claque, puis une autre, et encore une autre. La force qu'il leur imprimait allant crescendo... Je me trouvais incapable de bouger. Lorsque les coups se mirent à faire mal, je hurlai :

— Arrête, putain !

— Ferme ta gueule, maintenant ! Tu fermes ta gueule !

Sa voix emplît toute la pièce pour nous retomber dessus. D'un geste nerveux, il m'agrippa l'épaule, ouvrit les portes coulissantes et me jeta de

toutes ses forces dans la cabine tout habillé, contre le carrelage. Sèchement, il alluma le jet d'eau, réglant sur la température la plus froide avant de refermer la prison de verre sur moi. La température me fit pousser des petits halètements. Je l'entendis sortir, vis son ombre à travers le verre opaque des portes s'éloigner puis disparaître avant que la porte de la pièce ne claque. L'eau glacée coulait droit sur moi et je me retrouvai pleurant, frissonnant, la tête lovée contre le carrelage sans savoir quoi faire ni quoi penser. Je restais plusieurs minutes sous cette pluie d'hiver avant de trouver la force de me hisser pour atteindre le mitigeur et éteindre l'eau. Enfin, je m'écroulai à nouveau dans le fond du bac. L'envie d'échapper à cette situation humiliante par le sommeil fut tentante. Comme un mécanisme de survie, je m'assoupis quelques instants.

Lorsque j'entendis la porte de la salle de bain s'ouvrir, je repris conscience, mais j'ignorais totalement combien de temps j'avais été absent à moi-même. Deux minutes, deux heures ? Ma notion du temps fut quelque peu troublée par le choc émotionnel que je venais de traverser. L'ombre de dessina à nouveau derrière les portes, et resta figée un bon moment face à la cabine, dans le silence.

Une voix sourde et rauque me lança une invitation.

— Sors de là...

Je ne bougeai pas. J'en étais parfaitement incapable. Rayane m'avait terrorisé, les images d'un vieux film tournaient encore dans ma boîte crânienne, et la peur en souvenir tenace, intact, ne me quittait pas. J'étais de retour sur ce toit, sans possibilité de me défendre, abandonné à mes forces inexistantes.

Les portes s'ouvrirent alors l'une après l'autre. Je levai lentement les yeux vers mon bourreau de fortune, qui était aussi l'homme que j'aimais. Pourquoi aimais-je cet état de fait curieux : l'idée qu'un amant puisse se transformer en monstre, sans crier gare ? Son regard n'était plus celui de la bête sourde à ma souffrance de tout à l'heure. Il semblait empreint d'une forme de relâchement. D'abattement. Après m'avoir fixé un long moment, il consentit à me tendre une main. Mon regard s'accrocha à cette paluche généreuse dirigée vers moi.

— Viens... dit-il, presque en chuchotant.

Une hésitation tremblante. Si je prenais cette main, en profiterait-elle pour me tirer violemment hors de la douche pour à nouveau s'abattre sur moi comme une foudre ?

— Non... Tu me fais peur... confessai-je.

— Viens... Lève-toi...

Je me fiaï à la douceur subite distillée par sa voix et saisis cette perche. Je me relevai, grâce à son aide, trempé, grelottant, les lèvres un peu bleuies. Je devins un vrai robot.

— Enlève tes fringues, tu vas être malade...

Je m'exécutai, tentant péniblement d'ôter le t-shirt qui me collait à la peau, au ralenti. Je le laissai tomber dans l'évier en même temps que mon jogging et mes chaussettes. Lorsque je fus complètement nu, Rayane me regarda des pieds à la tête avant de se saisir d'une serviette de bain qu'il me tendit.

— Sèche-toi et viens te coucher.

À ces mots, il quitta la pièce. Je me tamponnai brièvement, comme engourdi de tous mes sens. Un engourdissement de la pensée aussi. Je quittai à mon tour la pièce pour évoluer dans l'appartement plongé dans le noir. À tâtons, je me dirigeai vers le canapé. Lorsque je m'y assis, la voix de Rayane surgit du noir. La porte de sa chambre entrouverte la laissait parvenir jusqu'à moi, comme un filin d'espoir, une ligne dorée destinée à me ferrer.

Chuchotements dans les ténèbres.

— Viens... Viens là...

*Viens là...* Mes yeux s'habituant peu à peu à la pénombre, je le distinguais de loin, assis dans son lit, me faisant le geste de venir le rejoindre. Peu confiant, je trouvais tout de même la force de me lever du canapé pour me diriger vers l'ancre interdit. Ma détresse, ma honte en avaient-elles été le sésame ? Je passai le seuil au ralenti, de peur de commettre une ultime bévue. Devant mon hésitation, ma prostration et mes tremblements, il crut bon m'assurer de sa volonté, ouvrant le pan de lit vacant à ses côtés.

— Viens te coucher...

— C'est encore un piège ? trouvais-je le force d'articuler.

— Je me lève tôt, demain. Je tiens plus debout. Viens te coucher, s'il te plaît...

*S'il te plaît.* Venait-il sérieusement de me prier de bien vouloir venir me coucher avec lui ?

Glissant vers ma place désignée, je me couchai, hébété, abattu. D'un geste ample, il recouvrit mon corps avec le pan de couette qu'il avait

ouvert, comme une invite solennelle, couette en drapeau blanc.

Sans que je ne l'aie vu venir, il déposa un baiser sur mes lèvres. Son souffle chaud venait mourir sur mon visage. Sa main passa derrière mon cou pour s'assurer une prise ferme. Définitive. Sa langue épaisse entrouvrit sans peine mes lèvres fines pour s'y imposer. Je le laissais me goûter, totalement incrédule. Que me valait ce soudain revirement ? Je ne cherchais pas à comprendre. Je me dissolvais dans la sensation de chaleur que son corps imprimait dans le mien, de l'accalmie inespérée. Était-on à nouveau deux ? S'agissait-il d'une trêve temporaire ou de la signature d'un armistice ? Où cette nuit nous conduirait-elle ? Qu'en resterait-il au lever du jour ? Devrions-nous tout recommencer ? Étions-nous condamnés à cela, à ces ascensions-descensions incessantes ? Un pas vers lui, deux pas vers moi... Parviendrions-nous jamais à nous rencontrer à nouveau ?

— Je pourrais passer ma vie à faire ça... glissai-je.

Tremblant sous la couette, je jetai ces mots dans l'obscurité.

— J'ai froid...

— Retourne-toi...

Je lui tournai le dos. Il en profita pour m'enlacer par-derrière, reposant son bras autour de mon torse, me collant tout contre lui, sa main prenant la mienne. C'était si bon que j'en miaulais de plaisir. D'une part, parce que sa chaleur me réconfortait, de l'autre, parce que je me sentais à nouveau lové dans le creuset de son corps, compris au sein d'un monde plus grand que moi, la proie d'une volonté qui me dépassait.

— Excuse-moi...

Il semblait goûter mes mots longuement dans le noir avant de répliquer.

— J'aurais pas dû faire ça non plus... Tu m'as poussé à bout... T'as trop de pouvoir sur moi. Ça me fout en boule. Je voudrais arriver à m'en foutre de ta petite gueule de merde. J'arrive pas...

Le dernier tronçon de phrase, comme un aveu de faiblesse, me toucha.

— Ça doit vouloir dire quelque chose, peut-être... susurrai-je. Mais je suis pas une putain, Rayane... Je suis pas une putain... lui dis-je en me retournant pour soutenir son regard.

— Ça, ça reste à prouver... Ça serait bien que t'aies envie de le prouver.

Il passa une main dans mes cheveux avant de m'inviter à éteindre le monde :

— Dors, maintenant.

Je mangeai son visage du regard jusqu'à ce que mes paupières se referment sur moi. Nous restâmes un moment à nous contempler mutuellement de tous nos yeux. Rien ne me paraissait plus capital que cet exercice qui consistait à se dévorer, appréhender tous ses contours, ses délinées, ses concavités et ses monts par le regard.

Il tomba en lui-même avant moi. Je le vis s'éteindre en direct. C'était beau de le voir s'abandonner de cette façon.

Je me lovai contre son torse, au plus près de sa chaleur dorée, là où rien ne pouvait m'arriver d'autre qu'une mort radieuse.

Je me dissolvais dans les bras de mon homme à double-face, mon bourreau et sauveur. Ma partie morbide aimait ses mauvais traitements qui signaient une seule chose : si ma présence et mes mots étaient capables de jouer ainsi avec ses humeurs, c'était la preuve formelle que je comptais pour lui.

Je sombrai avec sur l'écran de mes paupières sa face de Moï alangui.

# 11.

12:02.

Lorsque je m'éveillai, je me retrouvai seul dans un lit trop grand. L'homme qui régnait sur ma vie et tenait les ficelles de mon cœur s'était évanoui, comme dans un mauvais conte, chevalier parti affronter la réalité et ses monstres modernes. La chasse au temps. Les contrats. Les relations clients. Le jeu des apparences.

— Rayane ?

Je regardai ma montre.

Il était midi passé de trois minutes. Mon amant fantôme était vraisemblablement parti travailler sans me réveiller. Un éclair de panique me traversa : à quelle heure rentrerait-il ? Aurai-je le temps de lui dire proprement au revoir avant mon départ ? Mon départ était-il même toujours d'actualité ? Où en étions-nous véritablement après hier soir ? Devais-je ne serait-ce qu'envisager de revoir mes plans ?

À peine eus-je le temps de formuler ces pensées que le bruit de la clef dans la porte attira mon attention.

Là, je me rappelai qu'il m'avait dit ne pas bosser ce matin. Une pensée coupable m'envahit : j'avais gâché la matinée en dormant grassement.

Il apparut dans l'encadrement de la porte, peigné et en costume. Son élégance crut me faire mourir de ravissement. Il me jeta un regard à mi-chemin entre douceur et perplexité :

— Tu dors encore ?

— Je viens juste de me réveiller... La nuit a été courte...

— Ouais, c'est clair...

Pour autant, son visage était frais, son ton alerte, égal à lui-même.

— T'as l'air de rien pourtant...

— Hein ? Je ressemble à rien ? s'écria-t-il.

— Non, justement... T'es... T'es beau, quoi.

Pour unique réponse, il fit mine d'ajuster les boutons de sa chemise bleu ciel qui soulignait à merveille sa carnation caramel.

Je demandai :

— Tu... T'es pas au boulot ?

— Je commence le taf à quatorze heures trente, je t'ai dit... J'étais à la salle.

— Ah... Et t'es déjà en tenue de boulot ?

— Ça t'étonne ? C'est pas toi qui as dit que j'étais *Superman* ?

— C'est cool... Je croyais que je te reverrais pas avant de...

— Toute façon, t'aurais eu du mal à prendre ton train, je t'avais enfermé en partant...

— Ah... C'est comme ça que tu retiens les petits mecs ? souris-je.

— Je mens à moitié... En vérité, je t'avais laissé un double sur le bar de la cuisine... confia-t-il. Habille-toi, non ?

— Ouais... fis-je en constatant ma propre nudité, en partie dissimulée par les draps froissés.

Il disparut pour aller se servir à boire. La porte du frigo s'ouvrit et se referma. Bruits de verre sur le plan en bois du bar. De là où il était, sa voix me parvint :

— T'as envie de sortir ?

— Sortir ?

— Sortir. Pour manger.

— Euh, oui... Il faut juste que je fasse gaffe de pas louper mon train...

— On pourrait... aller bouffer sur Nîmes. Y a un parc sympa, là-bas. Je vais y courir des fois, le week-end.

J'étais cette créature stupide à sourire dans le vide. Je chérissais ce soudain accès de tempérance.

— Ouais, je... Ouais ! Super !

— Mais faut que tu te mignes, alors. Le temps d'y aller en caisse, de revenir... Ça sera une balade éclair.

— J'ai compris. Je me prépare.

Je me hissai hors du lit dans le plus simple appareil et courus vers la salle de bain. En passant par le salon, Rayane me regarda d'un air incrédule me dandiner en tentant vainement de cacher mes parties.

Cinq minutes plus tard, j'apparus prêt, légèrement cerné. Je m'offris à son regard en levant les mains au-dessus de ma tête.

— Tada !

Il eut un petit rire étouffé avant de se diriger vers la porte. Nous descendîmes au garage et prîmes place dans sa voiture. Lorsqu'il mit le contact, mes yeux se posèrent sur lui.

— Ça rappelle des souvenirs, hein ?

— Ouais...

Là-dessus, il enfila ses lunettes de soleil et démarra. Je souris devant cette manipulation grossière. En dissimulant ses yeux à mon regard, croyait-il sincèrement m'empêcher de lire en lui ?

Trente minutes plus tard, nous fîmes à Nîmes.

Le soleil inondait les rues et sa lumière frappait contre les arches flaves de la gare. Après être passés devant les arènes, nous fîmes un saut dans une chaîne de restauration rapide, le temps jouant contre nous. Derrière ses vitres fumées, Rayane avait l'air d'un tueur à gages. Cette idée me faisait frissonner et m'excitait au plus haut point.

— C'est romantique... le Quick, dis-je pour l'asticoter.

— Romantique ? J'ai parlé de romantique, moi ? dit-il en tournant son visage vers moi tout en marchant.

Je balayai le tout d'un sourire.

Nous marchions tranquillement sous le soleil, l'eau en contrebas bruissait dans les canaux. Nous finîmes par entrer dans les jardins de La Fontaine où nous traînâmes nos gênes et où j'admirais les étendues d'onde verte ponctuées de leurs cygnes, les balcons surmontés de fleurs coulant d'entre les balustres en pierre. Les mots, rares, me paraissaient superflus. Pourtant, nous aurions eu tant à nous dire... Je me satisfaisais seulement d'être à ses côtés, sous la clarté, dans la relative chaleur de cette journée de printemps, dans ce jour lumineux à plus d'un titre.

Le retour à la vie de ce qui avait été si longtemps en sommeil...

Lesté de notre déjeuner, Rayane évoluait dans la lumière comme personne. Je me plaisais à le contempler, l'air de rien, puis, de manière plus franche. Lorsqu'il surprenait mon regard sur lui, il n'avait plus l'attitude de roquet qu'il adoptait d'ordinaire, me demandant pourquoi je le fixais, me sommant de détourner le regard. À la place, il m'offrait son visage, et bien

qu'il ne souriait pas, son regard se trouvait à soutenir le mien, bien à l'abri derrière ses verres teintés, avec, comme bruit de fond, le son de nos pas sur cette étendue blanche de sable, de cailloux et de poussière.

Tous ces pas perdus qui étaient partie intégrante du chemin que nous entamions l'un vers l'autre.

Nos retrouvailles tortueuses avaient le son des graviers sous nos semelles, celui d'un crépitemment pierreux.

Je me calai sur lui et devins son ombre.

J'étais là à penser à Schopenhauer, au fait que rien n'existait de nous que notre vouloir. Il était l'essence du monde et des êtres. Deux volontés marchaient côte à côte prises au piège d'une volonté encore plus grande qu'elles. Qu'est-ce que le monde nous réservait ? Pourquoi est-ce qu'on ne pouvait plus être un monde à nous deux ?

Il élut un banc sur lequel il s'assit et je ne tardai pas à l'imiter. Nonchalamment, il ouvrit le sac en carton et en sortit nos hamburgers miteux. J'offris à son regard mon pauvre sandwich écrasé qui pleurait une salade iceberg visiblement passée dans une broyeuse.

— Pourquoi c'est jamais comme sur les photos ?

— Parce que rien n'est jamais comme sur les photos. Parce que rien n'est jamais comme dans les livres ni dans les films... à ton grand désarroi, ajouta-t-il, acide. Ça serait bien que tu le comprennes, un jour.

— Ouais, c'est clair, si on était dans un film, on serait pas là à à peine se regarder dans les yeux en train de manger un hamburger froid sur le pouce...

Il ne m'offrit rien de plus qu'une mine blasée et mon propre reflet dans ses carreaux.

— C'est une histoire de cons, tout ça... soufflai-je.

— Je te le fais pas dire...

— Dis-moi, juste une question... Est-ce que tu m'as amené là parce que t'en avais envie ou juste par sécurité ?

— Par sécurité ? Sécurité de quoi ? De quoi tu parles ?

— On aurait pu rester sur Arles. C'est pas parce que t'as pas envie d'être vu avec moi dans ta toute petite ville où tout le monde se connaît ? Regarde-toi... Tes lunettes de soleil, c'est vraiment à cause du soleil ? Toujours en train de te cacher... Moi je parle trop mais toi t'es un putain d'handicapé de la parole, moi je te le dis...

— Ma parole, toi... Je fais même plus d'efforts avec toi !

Il jeta son sandwich dans sa boîte en carton.

— Touché...

— T'as le don de tout niquer. T'avais juste à fermer ta gueule et profiter mais non, c'est plus fort que toi, hein ? Faut que ça aille vite ! T'as cru que ça allait s'arranger comme ça, en claquant des doigts ? Vas-y, je rentre !

— Hé ! le hélai-je alors qu'il me laissait en plan sur le banc. Attends-moi...

— Laisse béton. Je rentre seul.

Je me mis à courir à sa suite.

— On va se quitter comme ça ? Sur ça ? Et moi, je rentre comment ?

— Tu prendras le TER, cracha-t-il sans s'arrêter.

— J'ai pas de thunes sur moi, j'ai tout laissé à l'appart. Mon sac et...

— T'auras qu'à gruger ! Me fais pas chier !

— Je risque d'être en retard !

— Ça me concerne ?

— T'es sérieux ? fis-je en m'arrêtant pour le regarder filer sans moi, ouvrant de grands bras dans le vide.

Passé quelques secondes, il se retourna et piqua droit sur moi. Lorsqu'il fut face à moi, il enfonça une main nerveuse dans la poche de son jean et en sortit négligemment des billets qu'il écrasa dans sa main avant de me les jeter au visage en s'écriant :

— Ça devrait suffire !

Je restai planté au milieu du parc en le regardant s'éloigner, passer les grilles, devenir un point dans le décor puis disparaître. J'eus soudain la nette impression d'être enfermé dehors. Condamné à rester à la porte de notre relation. Il ne se retourna pas une seule fois. Avait-il entendu parler du mythe d'Orphée ? Je voyais dans cette attitude cruelle un signe. Celui que rien n'était encore tout à fait perdu ni tout à fait définitif. L'Enfer ne m'avait pas encore englouti à jamais. Tout restait dans le domaine du possible.

Je m'accrochais comme un fou à cette pensée délirante digne d'un schizoïde.

Je n'attendis pas pour me diriger vers la gare.

Après trente minutes d'attente, j'embarquai dans l'Intercités qui me cracha à Arles en vingt minutes. Posé sur le quai, je regardai l'heure sur

l'horloge centrale. Il me restait quarante-cinq minutes pour aller récupérer mon sac à dos et être prêt à embarquer pour Paris.

Je filai dans les rues vers chez Rayane, bien décidé à lui donner ce qui vraisemblablement nous libérerait tous les deux.

Mon évaporation pure et simple.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 12.

14:03

Je cognai et ouvris machinalement la porte qui n'était pas verrouillée.

Comme une fusée, je pénétrai dans le salon et le vis affalé sur son canapé devant la télévision. Il m'adressa un bref regard avant de le reposer sur l'écran, comme pour mieux me donner le spectacle de mon inexistence. Sans un mot, j'entrai dans sa chambre pour rassembler mes affaires. Une fois mon sac et mes vêtements rangés, je revins dans la pièce principale et me saisis de ma veste que je portais sous le bras. Posté devant la télé, je sortis mon porte-monnaie de la poche avant de mon sac à dos.

— T'es pas transparent.

Je rassemblai quelques pièces et les billets que je lui devais avant de les lui jeter.

— Tiens, ce que je te dois.

Il ne cilla pas.

— Avec les intérêts, ajoutai-je en mimant de sortir quelque chose de ma poche qui ne fut au final qu'un majeur fièrement dressé.

D'un calme olympien, il déclara :

— Tu me dois tellement plus, mec...

— Me planter là-bas... Y a eu du retard sur la ligne... Je risque de rater le train...

— Tu meurs d'envie de partir, c'est vrai... ironisa-t-il. Il te reste au moins une heure alors casse pas les couilles !

Je me détournai sans répondre et me dirigeai vers la sortie. Je lâchais un fier et fort « À plus ! » dans l'entrée. Il n'y avait aucun calcul dans

mon attitude. Un simple constat d'échec. Je ne me sentais plus prêt à toutes ces batailles.

J'entendis ses pas lourds et pressés prendre ma suite.

Lorsque ma main appuya sur la clenche de la porte d'entrée, je vis la sienne s'appuyer sur celle-ci en y imprimant le mouvement pour la refermer. La vision de sa paluche englobant la mienne sur la poignée fut aussi inattendue que délicieuse. La sensation de chaleur que sa paume donnait au dos de ma propre main. Le creuset que son corps formait derrière le mien.

Tout me porta au vertige et regonfla mon cœur d'un peu d'espoir. D'un coup, j'oubliai cette rage débile que je sentais bouillonner au fond de moi.

— Bon, tu me laisses p... entamai-je sans me retourner.

— La ferme, me gronda sa voix tout près de l'oreille. T'apprends jamais rien, toi... Tais-toi... dit-il presque en chuchotant. Va falloir que je te bâillonne pour que tu la fermes ? Y a des fois, faut juste fermer sa gueule.

D'un coup, son corps entier se pressa contre le mien, me forçant à m'écraser contre la porte. Son sexe prisonnier de son pantalon frottant contre mes fesses, son bras se repliant autour de mon torse... Je plongeai en pleine confusion. C'était à n'y rien comprendre. Je m'accommodais parfaitement de ce revirement d'humeur. Mais je me devais de ne pas oublier le maître-mot : le silence.

Je m'abandonnai complètement au mouvement que son corps tentait d'imprimer au mien. En me dégageant, je parvins à me retourner pour lui faire face. Je laissai lourdement choir le sac à dos en appui sur mon épaule sur le sol ainsi que ma veste en jean. Me hissant sur la pointe des pieds, je lui volai un chaste baiser alors que les cils de nos yeux s'épousaient. Son souffle devint mon souffle. Mes bras passèrent derrière son cou alors qu'il entreprenait de me porter, me hissant tout contre lui. Fermement agrippé et en lévitation, je ne le lâchais plus. Ses mains se saisirent de mes fesses pour mieux me soutenir. Il nous transporta vers le salon, lourd de nos deux corps. Ainsi, je pouvais éprouver sa force et sa masse. Depuis combien de temps ne m'avait-il pas soulevé de la sorte ? Mes mains prirent des libertés et fouillèrent ses cheveux, en secouèrent la jungle pour mieux en faire émaner l'odeur. Cette odeur chaude si particulière. Cette essence qui avait la faculté de me mettre le feu aux poudres et de me porter le rose aux joues.

Le bonheur de le retrouver me fit sourire grassement. Nos langues s'éprouvèrent si intensément que j'oubliais tout de ces pathétiques batailles.

L'essentiel tenait là. C'était à n'en pas douter.

Il me largua sur le lit. Je me relevai et m'attaquai à sa ceinture. Les gestes pressés, électriques, et l'envie irrépressible qui rendait nos mouvements épileptiques en prévision peut-être des convulsions extatiques et sublimes dont nous rêvions, dont nous crevions même, nous donnaient l'air de pantins survoltés.

— Désape-toi, vite, me fit-il en s'affairant lui-même à défaire son pantalon.

En quelques secondes, je me retrouvai en tenue d'Adam. En moins de temps qu'il en faut pour l'écrire, il me saisit et me retourna. Sans annoncer la couleur, il écarta mes jambes d'un geste sec et sa langue glissa de tout son long sur mon trou. Sa chaleur et sa moiteur me ravirent complètement. Je lâchai un râle incontrôlable. Cette caresse intime me laissa transi sur le lit, la queue gonflée suppurant de mouille contre la couette. Il s'appliqua à me fouiller pendant plusieurs minutes, comme ivre de retrouver cette saveur familière. Parfois, sa langue se changeait en glaive et initiait d'éprouver la résistance de ma rondelle, cherchant à s'y introduire délicieusement.

— Bébé... lâchai-je, coulant hors de moi-même.

— Ce qu'il est bon ton cul...

— C'est vrai ?

— Ta gueule, laisse-toi bouffer...

J'obtempérai sans l'ombre d'une résistance. Passé un moment, je me mis à quatre pattes sur le bord du lit, me surélevant, comme une invite à me saillir.

— Défonce-moi... lâchai-je, le regard fumeux, animal, lourd de sauvagerie, lâché comme une ancre.

Je tendis mon cul à l'extrême, m'imaginant ce que ses yeux voyaient. Un silence envahit la pièce. Je sentis comme un glissement, un changement d'atmosphère. L'air était soudain plus dense. Surpris de ne pas sentir ses mains déjà courant sur mon corps, je me retournai vers lui qui se tenait debout, le regard figé, comme sous hypnose. Profondément rentré en lui-même. Je me tins à genoux sur le lit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ça va pas ?

— Impression de déjà-vu...

— Quoi ? C'est rien ça, ça m'arrive tout le temps...

— Non... Je t'ai déjà vu, dans cette position, avec ce regard, avec cette réplique-là...

— De quoi tu parles, Rayane ?

Je lus comme une évidence dans son regard.

Je compris finalement : il avait regardé une de mes vidéos et je savais parfaitement laquelle était encore emprisonnée dans sa mémoire graphique. Cette chorégraphie de corps, ces mots fruits de chaleur avaient été immortalisés.

— Ah... Mais... Tu les as regardées ?

— À ton avis ? T'as des questions plus connes ?

— Mais ça, c'est pas la réalité... C'est... du cinéma. Du faux. C'est juste de la fabrique d'images. Là, c'est vrai...

— Je peux pas. Je pourrai pas. Laisse tomber. C'était une mauvaise idée, t'façon...

— Déconne pas... Tu...

En voyant sa face déconfitée et son regard perdu sur la vue de son sexe en train de perdre en altitude, je sus que la communion tant espérée n'aurait pas lieu.

— Si je veux te baiser, c'est juste parce que je sais que tu pars dans genre cinq minutes... Et si je peux plus là, maintenant, c'est parce que...

— Mais... On a envie... T'as envie ! Regarde-toi !

— De toute façon, y a pas que ça... Si je baise avec toi, je serai plus capable de réfléchir. Je suis plus un gamin.

Vexé face à sa sentence irrévocable, je me baissai pour remettre mes vêtements et cacher ce désir malvenu qui pointait vers les cimes. Il m'imita en rangeant son sexe-matraque en sommeil dans son pantalon.

Pris d'une impulsion quasi électrique, quittant le lit, j'éruçtai :

— Toi et moi on sait très bien que c'est n'importe quoi... C'est n'importe quoi tout ça ! On a fait semblant depuis le début. Toute cette comédie, ça rime à quoi si on n'arrive pas à se parler ? Toute cette pseudo bataille, c'est du vent, c'est de la comédie. Tu sais comment ça finira... Tu te sens obligé de tourner en rond pour marquer le coup, mais toi-même tu sais que ça peut se terminer que d'une façon...

— Tu m'as l'air bien sûr de toi...

— Pourquoi tu m'as pas viré hier, à la seconde où je suis apparu devant ta porte ? Pourquoi tu m'as pas dit d'aller crever directement au téléphone ? T'avais envie de me voir, c'est tout... On avait envie d'être

ensemble. Parce que t'assumais pas d'avoir envie que je sois là, avec toi, à partager ton quotidien, parce que tu m'en veux, mais en même temps, tu aimes que je sois là... Mais ça, tu préfères crever que de le reconnaître... Pourquoi il faut toujours que tu gardes tout ? Pourquoi ça peut pas être dit et su, tout ce que tu ressens ? T'as peur de quoi, putain ?

— C'est le retour du psychologue... Allez, en route. Tu vas être en retard à la gare.

— Tu me vires ?

— Regarde l'heure... Et puis c'est pas moi qui ai réservé ton billet de train...

Son hypocrisie me tuait. N'était-il pas celui à me dire qu'il ne tolérerait ma présence qu'une nuit ?

Tout s'enchaîna si vite.

Cette bataille de lit avortée me laissa un goût terrible de manque.

De rendez-vous manqué.

Une dizaine de minutes plus tard, nous fûmes tous les deux sur le quai de la gare au milieu d'anonymes qui nous empêchaient de parler librement et nous contraignaient au chuchotement. Encore, nous étions des amants-agents secrets.

Finalement, nous n'avions jamais vraiment évolué depuis notre tout premier rendez-vous.

— Tu parles pas ? me demanda-t-il alors que nous faisions le pied de grue sur le quai.

— Non, je parle trop. Faut se taire. Rien dire. Jamais. D'ailleurs, si j'avais fermé ma gueule et pas sorti ma petite phrase salée, on serait encore au lit à l'heure qu'il est. T'avais raison. J'aurais dû t'écouter. La prochaine fois, je dis rien.

— C'est mieux comme ça.

— Pour qui ?

— Pour moi, déjà. Pour toi aussi.

— Pfff ! soupirai-je. C'est ça, oui...

— T'as essayé de te foutre à ma place deux secondes ? me glissa-t-il. Si ça avait été l'inverse... T'aurais réagi comment ? Remarque, toi, tout te passe tellement au-dessus...

— Les réconciliations sur l'oreiller, t'as déjà entendu parler ?

— Faudrait déjà pouvoir baiser.

— Je suis devenu si dégueulasse que ça ?

— Arrête, tu me fous les boules.

— T'as les boules ? Pourquoi t'as les boules ?

Nous nous retenions à chaque instant d'élever trop la voix de peur d'être entendus. Cette dispute en sourdine fut d'un nouveau genre.

— Tu sais ce qui fout vraiment les boules ?

— Vas-y, balance !

— C'est d'aim... d'être avec quelqu'un avec qui tu pourras plus jamais coucher tellement il te dégoûte. J'ai qu'à te regarder pour imaginer toutes les queues qui te sont passées dedans ! J'aurais beau essayer... Tu feras toujours de la merde. On dirait que tu fais ça par défi. Juste pour tester les limites des gens. Tu vas toujours plus loin. Il faut que tu pousses, hein... C'est plus fort que toi. Espèce d'éponge à foutre !

— Comment tu m'as appelé ?

— Va te faire enculer ! chuchota-t-il en ouvrant de grands yeux.

— Bah comme t'as pu le voir, j'ai pas attendu ta permission ! m'écriai-je à voix haute.

Je m'éloignai sur le quai et fis mine qu'il n'existait plus. Nous étions là, à quelques mètres l'un de l'autre, alors que les minutes étaient comptées, que nous aurions pu tenter de pacifier, de nous quitter sur une note d'espoir, nous prouver que quelque chose était possible en dépit de nos collisions de fiertés. Ce gâchis me fila l'envie de pleurer.

Rayane s'assit sur un siège en fer, s'adossa contre le mur et sortit son téléphone portable sans plus me considérer. Je notai tout de même qu'il restait.

Une notification m'alerta que j'avais reçu un SMS.

C'est pas parce qu'on a failli baiser et que t'as failli m'avoir que c'est réglé.

RAYANE, 15:15

Je sais... Sinon, je serais pas là, sur le quai. Est-ce qu'on est condamnés à ne plus pouvoir se parler sans se sauter à la gorge ?

LOUP, 15:18

Le bruit de l'annonce sonore donna une consistance plus dramatique encore à cette vieille scène jouée au moins un million de fois. Des amants

sur un quai de gare, des hésitations, des mots chuchotés, des missiles textuels, des interrogations mêlées à des pelotes d'incertitudes.

On annonça mon train. La voix générique sans âge et sans humeur distilla ses mots tueurs : TGV – Paris – va entrer en gare. Il leva la tête vers moi sans ciller. Je haussai les sourcils en pointant le train qui arrivait à quai dans un bruit de crissement terrible, lui signifiant que j'étais sur le point de monter.

J'affrontai son regard dans l'espoir d'un geste, d'un mot capable de nous sauver. Un prétexte idiot pour me retenir. Une folie. N'importe quoi. J'attendais quelque chose qui ne vint pas.

Il me rappela à l'ordre par message.

Tu devrais monter, maintenant. Faudrait pas que tu le loupes.

RAYANE, 15:23

Je lui adressai un regard tueur avant de monter d'un pas déterminé. Tout me demanda un effort herculéen : franchir la ligne jaune, ouvrir la porte, entamer le pas sur le marchepied, entrer dans le wagon, chercher ma place, tout ça sans plus le regarder. *Je me souviens que c'était l'ordre que je m'étais donné à ce moment-là : peu importe ce qu'il se passe, peu importe les messages, tu ne le regardes pas.* Pas de signes à travers la fenêtre. Pas de miettes d'attention. Pas de scène attendue.

Rien.

Alors que les portes du wagon se refermaient, je ne résistai pas à l'impulsion.

Je le vis, dans toute sa grandeur et sa beauté, debout sur le quai à regarder le train prendre de la vitesse pour finalement tourner les talons et disparaître dans la ville.

Cette vision m'étreignit de toute sa tristesse.

La bataille de SMS continua.

La lutte virtuelle était encore la meilleure. D'ailleurs, c'était ainsi que notre histoire avait commencé. Par messages interposés. Était-ce aussi ainsi que nous nous défairions définitivement ? Je ne voulais pas le croire. L'écran entre nous serait encore le meilleur médiateur au monde. Plus de possibilité de surinterpréter les intonations, les mimiques et les silences.

Rien que du texte, du factuel, du littéral. Sans la proximité dangereuse des corps. Sans la peur d'en venir aux mains.

Je dégainai le premier, comme à mon habitude.

T'aurais pu me retenir... ou monter dans le train. Faire un truc de fou. Même pas...

LOUP, 15 :27

Grandis un peu.

RAYANE, 15 :27

J'en vaux vraiment plus la peine ?

LOUP, 15 :27

Encore une fois... à toi de me le prouver. Ça va être plus compliqué que juste se pointer, squatter mon pieu et me chialer dans la face. Les larmes de croco...

RAYANE, 15 :28

Comment t'oses dire ça ?

LOUP, 15 :28

J'ai toujours du mal à te croire. T'es acteur, non ? Pleurer sur commande, ça fait partie de ton taf.

RAYANE, 15 :29

Sa cruauté me cloua sur mon siège.

Il m'adressa une nouvelle salve sans me laisser le temps de répondre.

Et arrête de te focaliser sur ce que je dis ou ne dis pas mais plutôt sur ce que je fais. J'ai pris le temps de rentrer à midi pour être avec toi. Je suis venu te chercher en pleine nuit dehors alors que je bossais le lendemain. Je suis là et je suis en retard au taf pour ta gueule... T'es doué pour foutre le bordel, tu sais ? Et tu crois que tout ce qui est dit est forcément important. Que ça vaut quelque chose. Essaie de voir derrière les gestes et arrête de chercher les mots à tout prix. Ça s'appelle la foi.

RAYANE, 15 :30

Merci...

J'aurais tellement voulu faire l'amour avec toi...

LOUP, 15 :33

C'est pas le sujet, pour le moment.

RAYANE, 15 :34

Pour le moment ?

LOUP, 15:35

Je roule. Ciao.

RAYANE, 15:36

Tu vas me manquer.

LOUP, 15:37

L'indicateur sous mon message m'indiqua un doux et amer « vu ».

Le train fila pour mieux m'effacer du cours tranquille de son existence. Sa petite vie rangée de célibataire n'aurait su souffrir ma présence. Je ne pus m'empêcher de l'imaginer avec ses plans d'un soir, dans le lit où j'avais réussi à gagner ma place pour la nuit. Ces visions me fissurèrent le cœur.

Je finis par m'assoupir pendant une bonne demi-heure. Une vibration me ramena à la réalité. Je me jetai sur mon téléphone et lus la notification de SMS.

Range tes violons. Toi aussi, tu devrais préférer les actes aux mots. Quand tu seras prêt à me le montrer, on pourra commencer à parler, peut-être.

RAYANE, 16:12

Mon reflet dans la vitre du train m'offrit la vision de mes larmes, de la fatigue, des regrets, et je fus confronté au bilan de ma descente : quelques frictions, des baisers, mais surtout ses mots inscrits sur mon écran, preuves à conviction qui me livrèrent une chose précieuse que je n'avais pas été à l'aube d'espérer en entamant mon voyage.

Des mots comme un trésor.

Une délicieuse victoire.

*... quand tu seras prêt à me le montrer, on pourra commencer à parler, peut-être.*

Le conditionnel charmeur. Je m'inclinai tout entier devant cette sentence qui était comme un éventail d'éventualités.

Une porte entrouverte.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 13.

20:52.

Je retrouvai mon studio parisien.

Lorsque le soir tomba, je me sentis d'un coup la proie d'une solitude terrible.

Quelque chose manquait. J'évoluais dans un tableau morne. Autour de moi, je ne trouvais que des couleurs passées et un vague sentiment de nausée.

À tout hasard, je lançai une bouteille à la mer pour faire taire ce que j'identifiais comme le mal du pays, le manque de lui.

Bonsoir...

LOUP, 21:58

Ouais ?

RAYANE, 22:06

Qu'est-ce que tu fais de beau ?

LOUP, 22:07

Série.

RAYANE, 22:07

+ bédou ?

LOUP, 22:08

Non. Je fume pas tous les soirs. Seulement pour les occas.  
RAYANE, 22:08

Comme hier ?  
LOUP, 22:09

Entre autres. Mais pas que.  
RAYANE, 22:15

Tu veux pas qu'on se fasse un visio ?  
LOUP, 22:16

Non. Je déteste. Pas mon trip. Je suis occupé. Série, je t'ai dit.  
RAYANE, 22:26

Envoie-moi au moins ta face.  
LOUP, 22:27

Pour quoi faire ?  
RAYANE, 22:28

J'ai envie de te voir. Une photo prise là, maintenant, pas une vieille,  
hein.  
LOUP, 22:28

Après quinze minutes de latence, je reçus son visage de ténèbres. Sans expression autre que celle qu'il arborait en permanence : un air entre la contrariété et la détermination. Une tête de combattant.

T'es beau.  
LOUP, 22 : 44

Tu me l'as déjà dit.  
RAYANE, 22:47

On doit toujours dire à un garçon qu'il est beau. Tiens, puisque tu ne me demandes pas, je t'envoie ma tête.

LOUP, 22:48

Je la connais, ta tête. Je l'ai vue sous toutes les coutures.  
Comme tout le monde, d'ailleurs.

RAYANE, 22:50

Je pris un selfie tout de même. Mes yeux de chien battu, mes boucles qui me mangeaient le front, mon vieux t-shirt blanc pour dormir.

Tu veux quoi ? Que je te dise que t'es beau ?

RAYANE, 22:53

Non.

LOUP, 22:53

J'allai me laver. Sous le jet d'eau chaude, je nourrissais l'espoir d'avoir une notification à mon retour. Chou blanc. En réaction, je lui envoyai une petite pique.

« T'as fait bon voyage, Loup ? » Oui, merci. Il serait temps de t'en inquiéter. J'aurais pu avoir un accident de train, être éjecté du wagon, passer sous les rails que tu l'aurais même pas su.

LOUP, 23:14

Toujours tes dialogues et tes scénarios dans ta petite tête, hein ?

RAYANE, 23:17

Ton odeur me manque.

LOUP, 23:18

Mon parfum c'est *Acqua Di Gio*.

RAYANE, 23:23

J'ai pas oublié mon bracelet chez toi, par hasard ? Je le trouve plus.

LOUP, 23:24

Non. Le seul truc que t'as laissé, c'est ta mouille sur ma couette.

RAYANE, 23:25

Tel que je te connais, tu as déjà dû la laver pour effacer toute trace de mon passage...

LOUP, 23:25

Tu crois peut-être que j'ai eu le temps ? Te donne pas trop d'importance.

RAYANE, 23:28

Sérieux, tu pourrais regarder pour mon bracelet ?

LOUP, 23:29

À l'occam.

RAYANE, 23:46

Dire que j'étais chez toi cet après-midi encore...

LOUP, 23:47

Ouais, on n'arrête pas le progrès. Fous-moi la paix maintenant.

RAYANE, 23:48

Ouais, la série... Passe une bonne nuit, Rayane.

LOUP, 23:51

Bonne nuit.

RAYANE, 23:51

# 14.

Une semaine passa.

Une semaine pendant laquelle je luttai fermement pour limiter mes micro-intrusions dans sa vie. Le supplice était d'autant plus intenable qu'il était là, accessible, à quelques tapotements de clavier, à n'importe quel moment. Je tentais de me discipliner et de jouer le recul. Pourquoi me fallait-il toujours jouer au lieu d'être ? *Fake it until you make it*<sup>[2]</sup> semblait avoir toujours été ma devise.

Parfois, je me saisisais de mon téléphone et composais frénétiquement un message à son attention, des banalités confondantes, des prétextes débiles, tout pourvu que des mots neufs de lui s'inscrivent sur mon écran. Certains soirs, je concevais une rage folle qu'il ne soit pas celui à m'envoyer un SMS me prouvant qu'il pensait à moi, bien que tout ne soit pas idéal entre nous. Plusieurs fois par jour, je regardais la dernière photo qu'il m'avait envoyée de lui, dans le bus, le métro, avant de m'endormir. J'étais là, perdu dans ma grande ville à me demander ce qu'il pouvait bien faire au même instant, avec qui.

Souvent, je l'imaginais montant à Paris, me faisant le cadeau d'une visite surprise. Dans mon petit théâtre intérieur, son corps massif s'enfermait dans toutes sortes de cabines, wagons de train, de métro, glissait dans les rues pour mieux atterrir devant ma porte. Je convoquais mille et un futurs qui ne se déploieraient jamais. Je le voyais évoluer comme dans un plan de cinéma, lui immobile avec, en arrière-plan, un décor mouvant, son buste en gros plan.

Son visage crevait l'écran de mon cinéma intime.

À ma surprise, ce fut lui qui envoya le premier trait après mon silence radio long de plusieurs jours.

Ton bracelet est définitivement porté disparu. Va falloir que tu *dead* l'idée de le retrouver.

RAYANE, 11:02

Bon... Je porterai mon deuil comme il se doit. Merci d'avoir cherché. Tu bosses pas à cette heure-là ? Envoyer des SMS persos pendant son temps de travail, c'est pas genre interdit ?

LOUP, 11:45

Je vis dangereusement.

RAYANE, 12:12

T'as jamais été tenté de braquer ta banque et de jamais revenir ?

LOUP, 12:14

T'as cru qu'on était encore dans les années cinquante ? Le cash, c'est fini.

RAYANE, 12:23

Quelques virements sur un compte *off shore*, ni vu ni connu, ça laisse pas de traces...

LOUP, 12:25

Ouais ouais.

RAYANE, 12:34

Je suis au boulot. Je finis à seize heures, si tu veux qu'on parle plus tranquillement...

LOUP, 12:43

... quel boulot ?

RAYANE, 12:44

J'avais accepté un boulot de vendeur à temps partiel dans un sexshop sur les boulevards extérieurs, ou plutôt dans ce qu'on appelle aujourd'hui plus pudiquement les *love stores*. L'amour étendu sur des étagères en une multitude de coloris, en différentes tailles et en une panoplie d'accessoires. Très loin de l'image glauque que les gens en avaient, le magasin était d'une blancheur immaculée, illuminé comme un petit palais et n'était pas un lieu de consommation sexuelle avec cabines comme d'autres établissements du quartier de Pigalle. Même si ma prise de poste était récente, je me sentais dans mon élément.

Je lui expliquai le tout.

Pourquoi ça m'étonne même pas ?

RAYANE, 12 :46

C'est bon... Je vois déjà ton regard... Je bosse pas dans un bordel !

LOUP, 12:56

Mais ouais...

RAYANE, 13:04

Tu veux venir voir ?

LOUP, 13:06

Ça ira. Bon, je te laisse étiqueter tes godes et te vouer à ta grande passion.

RAYANE, 13:23

Bonne journée.

LOUP, 14:01

Peu de temps avant ma sortie du travail, je reçus un SMS d'Ariel qui me demandait si nous pouvions nous retrouver aux Halles. N'ayant aucun projet, j'acceptai.

Ariel et moi avons repris contact il y a quelques mois au détour de commentaires sous des publications Facebook sur des profils que nous suivions l'un comme l'autre. Mais lui et moi nous étions retrouvés d'une

façon incomplète. Les choses n'étaient plus comme avant et ne le seraient plus. Une distance infinie semblait s'être creusée entre nous.

Peut-être avions-nous enfin la bonne distance ?

Il n'avait pas accepté que je l'expulse de ma vie du jour au lendemain sous le prétexte que j'avais cru avoir trouvé l'amour. Dans son cœur, cette trahison vivrait éternellement. Je remarquais que j'étais désormais toujours le seul à l'appeler et à être l'instigateur de nos entrevues, rares. Ariel ne manquait jamais de me rappeler l'éventail de ses amis et la petite place que j'occupais désormais dans cette mégalopolis d'âmes dont je foulais désormais à peine le seuil. À la lisière de l'amitié, nous flirtions avec le compagnonnage de fortune, ou plutôt, d'infortune.

Ariel répondait à mes appels lorsqu'il était dans le creux de la vague. Clairement : lorsqu'il n'avait rien de mieux à faire.

Désormais participant à des programmes de télé-réalité depuis deux ans, il n'avait cessé de me renvoyer l'image d'un garçon très occupé, frais, dans le coup. Sa course à la médiatisation tenait du pathétique, mais je ne me sentais plus en droit de lui donner mon avis sur la façon dont il menait son existence depuis notre séparation.

Vers dix-sept heures, nous nous retrouvâmes attablés l'un face à l'autre.

Comme à son habitude, il arrivait en retard, comme une star, avec des mines affectées.

Lorsqu'il vit ma tête, il s'écria instantanément :

— Loup...

J'avais l'air d'un chaton dans un panier en osier.

— Loup, si tu te mets à chialer, je t'en fous une ! dit-il en ouvrant ses grands yeux de faon.

C'était plus fort que moi. Je me mangeais le retour de l'histoire Rayane puissance dix.

On s'était retrouvés au *Happy Days Diner* des Halles. Dans ce décor sucré en bleu et rose, j'avais à peine la force de suçoter la grosse paille plantée dans mon milk-shake vanille-fraise.

— Allez, c'est bon... Des mecs, y en a un milliard sur terre, merde !

De la musique passait. Un nouveau petit groupe français dont je n'avais encore jamais entendu parler. J'aimais bien l'instrumental : on aurait dit que les guitares suppuraient, qu'elles pleuraient presque, et

qu'elles le faisaient dans un temple démesuré. Ariel jeta un coup d'œil à l'écran de télévision sur lequel le clip musical se projetait.

Lorsque le chanteur se dessina sur les cristaux liquides, il s'écria :

— Il doit pas sucer que de la glace, celui-là aussi...

Puis ses yeux se posèrent à nouveau sur moi.

— Tu vois, c'est précisément pour ça que je veux pas que ça m'arrive.

Y a toujours ce moment où tu te retrouves comme une merde, seul avec tes regrets, tout plein de soucis, les yeux rougis et la face bouffie comme si t'étais en pleine rétention d'eau.

Je lui offris une mine contrariée.

— Ça va, je déconne !

Voyant que ses tentatives de me remonter le moral échouaient, il se leva de sa banquette pour venir s'asseoir à mes côtés. Il posa une main sur ma cuisse. Je le trouvais étrangement proche et enclin à me consoler, lui qui, depuis nos retrouvailles, se la jouait Reine de Glace.

— Loup... J't'ai jamais vu aussi minable... Tu m'inquiètes. Tu l'aimes vraiment, ton bouledogue ?

— Arrête...

— Quoi ? C'est pas ma faute s'il a une tête de iench...

— N'importe quoi... Il a raison. Je suis une petite pute. J'ai aucune reconnaissance. Il m'a sauvé la vie sur ce toit. Sans lui je me serais fait violer et tout ce que j'ai été capable de faire, c'est de disparaître pour aller me faire foutre. Sympa comme remerciements...

— Hé, c'est bon, c'est pas parce qu'il t'a pas laissé te faire déglinguer que tu devais rester avec lui *ad vitam*, hein ! Et puis, t'avais le droit d'aller te faire foutre ! Si t'es parti alors que tout était censé aller pour le mieux dans le meilleur des mondes, c'est bien que cette vie-là, c'était pas pour toi. J'dis ça, j'dis rien. Mais j't'avais prévenu... Pourquoi t'as voulu à tout prix te caser ? Ça a été le début de la fin pour toi...

— On était ensemble sans être ensemble... C'était...

— Vous viviez sous le même toit, vous mangiez ensemble, vous baisiez ensemble... Excuse-moi ! En plus, ce truc de fidélité, sérieux... C'est juste intenable !

— Jamais un mec m'a offert tout ce qu'il m'a offert... Et je parle pas seulement de matériel. Je veux dire... Il était prêt à m'entretenir et à me soutenir. Le vrai prince charmant, quoi... Je suis sûr qu'à la longue, j'aurais même réussi à le faire s'assumer, avec un peu d'efforts...

— Rêve pas trop. Ces mecs-là restent toute leur vie dans le placard. T'as cru qu'il allait s'exposer pour tes beaux yeux ? Il va finir comme les autres : il va se caser avec une grosse, lui faire trois gosses et piner des culs de mecs entre son taf et le dîner chez la belle-famille. Franchement... Il baise si bien que ça ?

— Tu peux pas comprendre... C'est au-delà de ça...

Quand il estima que nous avions assez parlé de moi, Ariel m'expliqua qu'il était sur le point de signer un contrat pour une autre émission de télé-réalité. Des vacances tous frais payés dans une villa moderne et sans âme, piscine à débordement. L'objectif pour chacun étant de devenir célèbre aux États-Unis. Entre-temps, pour honorer son contrat, l'objectif était simple : créer des drames à tout-va, poser torse nu à tout bout de champ et se dorer la pilule, jouer au touriste qui débarque, briller par sa débilité dans des jeux de culture générale, être jeté à la vindicte des téléspectateurs, brailler plus haut que le reste de la meute, coucher avec d'autres candidats, vivre dans une sorte de libertinage moderne.

— Loup, si tu veux, je peux parler de toi à la prod. Je suis sûr que ça les intéresserait grave qu'on y soit tous les deux. Ça nous rappellera le bon vieux temps... En plus, la *timeline* de notre amitié est tellement troublée qu'ils vont se frotter les mains...

Je compris finalement son attitude faussement concernée par mes problèmes.

— Tu veux leur vendre notre brouille ?

— Réfléchis... Tu vas te faire des thunes à rien faire. Et tu mettras de la distance entre toi et l'autre, là... C'est une opportunité qui se présentera qu'une fois. Tu veux que je te dise combien je vais me faire par semaine ?

— Vas-y, fais-moi rêver... lançai-je sans grande conviction.

— Deux mille cinq par semaine. Le jeu dure deux mois. Je te laisse faire le compte... En tout cas, moi, j'ai bien l'intention de rester jusqu'au dernier jour !

Devant ma moue dubitative, Ariel me fila un coup de pied sous la table :

— Allez, bordel ! Tu vas pas rester à Paris à nous faire la dépression ! Ou pire, redescendre dans le Sud pour faire un plan reconquête à ta tête de bœuf, là. Ça te le fera oublier ! Tu vas peut-être

rencontrer un Américain sur place. J'te jure, c'est une belle opportunité !  
Ça sera mieux que de vendre des anneaux de bites et des canards vibrants !

Je décrivis un non de la tête.

— J'ai pas l'esprit à ça. J'ai pas envie de m'exposer comme ça.

— T'es drôle, toi ! Tu fais du porno et tu veux pas t'exposer... rit-il, amer.

Son ton devint plus sérieux :

— Loup, la vérité... Il faut que tu acceptes. Autrement, j'ai aucune chance d'être repris...

Ariel abattait ses cartes.

— Comment ça ?

— Ils m'ont pas repris pour la saison suivante. Je m'étais dit que si j'arrivais à nous vendre tous les deux, avec notre historique, ils verraient des dramas en perspective et qu'ils se frotteraient les mains... et qu'ils me prendraient... Enfin, qu'ils nous prendraient.

— Tu voulais te servir de moi, quoi...

— Je vois pas ça comme ça, non : je t'offre la possibilité de gagner de la thune facile. Je partage un bon plan.

— Je suis ta roue de secours, oui...

— Et comme t'auras une réputation sulfureuse vu que tu fais du porno... C'est du pain béni pour eux. Allez, tu peux pas refuser !

— J'ai pas envie. Je veux juste...

— Ouais, retrouver l'autre con qui t'a baisé pendant quelques mois et qui est responsable du fait que notre amitié a volé en éclats...

— C'est pas sa faute.

— Non, c'est vrai. C'est la tienne...

— C'est l'heure du jugement ?

— Toi aussi, tu t'es servi de moi...

— Comment ça ?

— Je t'ai servi de radeau jusqu'à ce que tu trouves un mec, et du jour au lendemain, j'existais plus... C'est pas de l'opportunisme, ça ?

— Je sais pas. T'as sans doute raison... Mais je te dois rien. Ça m'intéresse pas d'aller faire le guignol à la télé, d'être pris pour un abruti par le pays entier. J'ai rien à vendre et j'ai rien à donner.

— À part ton cul, sourit-il en suçotant sa paille.

— Tu sais... Je crois que ça sert à rien qu'on continue à se voir.

— J'allais te dire la même chose, sourit-il.

— On est sur la même longueur d’onde alors... C’est cool.

Il se leva et fit sa reine du drame, jetant un petit crachat acide en guise d’éclatante sortie.

— Tout ça pour un mec... Pathétique !

Sur cela, il quitta le restaurant, et, classe jusqu’au bout, me laissa le soin de régler sa consommation.

Nous nous quittâmes ainsi, dans un décor aussi kitsch que ce résidu d’amitié.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 15.

T'as passé une bonne journée ?

LOUP, 21:01

Non. Trop de taf. Clients très cons. La vie, quoi.

RAYANE, 21:39

T'aurais bien besoin d'un petit massage...

LOUP, 21:40

Un peu loin, pour le massage. Je suis en congé bientôt, toute façon.

RAYANE, 21:53

Ah ouais ? Quand ? Combien de temps ? T'as des projets ? Tu vas bouger ?

LOUP, 21:59

Oui. Semaine pro. Une semaine. Non.

RAYANE, 22:03

O.K...

LOUP, 22:03

Pour la première fois, il me relançait.

Alors, sinon, ça vend des bites en plastoc à tout va ?

RAYANE, 22:04

En ce moment, on vend surtout les canards et les cordes. Des valeurs sûres. J'ai des prix sur les masturbateurs, si ça t'intéresse.

LOUP, 22:07

Non, cimer. Je préfère le sexe réel. Pas la branlette et encore moins cracher dans un boyau en plastique. En plus, c'est un coup à se prendre un coup de jus dans la teub, ces machins électroniques.

RAYANE, 22:10

Je te comprends... C'est parfaitement légitime. En tout cas, si jamais t'as le projet, l'envie de monter sur Paris, mon studio est petit mais on peut se tasser...

LOUP, 22:11

Monter sur Paname pour être logé dans un trou ? Hum... Bof.

RAYANE, 22:13

Je te laisse, y a mon suceur attitré qui vient d'arriver avec un pote à lui.

RAYANE, 22:15

Son SMS me pétrifia. L'onde de choc se propagea très loin en moi, contaminant mon cerveau pour se répandre comme une vague dans tout mon cœur. D'un coup, je fus pris d'une nausée, mes mains tremblèrent, ma gorge se serra.

Je tapotai frénétiquement.

C'est quoi l'intérêt de me dire ça ?

LOUP, 22:16

Ça fait mal ?

RAYANE, 22:16

Oui.

LOUP, 22:17

Je ne résistai pas à l'impulsion de lancer un appel vidéo. Les sonneries me parurent interminables. Lorsqu'il décrocha finalement et que je vis son

visage apparaître sur toute la surface de mon écran, mon cœur se mit à battre un peu plus fort.

Sa voix crachée de mon téléphone me demanda :

— Ouais, pourquoi tu m'appelles en visio, là ?

— Bah, je sais pas, je veux voir tes potes qui viennent d'arriver... Tu me présentes ? fulminai-je.

— Je peux pas, ils sont sous la couette, là... Faut que je retourne la caméra...

— Tu te fous de ma gueule ?

— Faut au moins deux personnes, vu l'engin, mais bon, tu sais ce que c'est...

— Tu sais quoi ? Va te...

— Hep hep hep, attention ! Comme si ça défilait pas tous les soirs dans ta cage à lapin parisienne...

— J'ai une vie de moine.

— Tu parles ! Quand tu tournes pas, ouais.

— Je te signale que j'ai pris ce nouveau job justement pour ne pas avoir à faire de vidéos.

— Ouais, sauf que tu dois te faire ton salaire du mois en une vidéo. À partir de là, le calcul est vite fait...

— Mais... y a vraiment des mecs en train de te sucer pendant qu'on parle, là ? m'écriai-je, empreint de dépit et de dégoût.

Il prit une moue extatique, prenant soin de mordre et de lécher ses propres lèvres en fermant légèrement les yeux.

— Doucement... glissa-t-il ensuite en désignant la couette du regard.

Je raccrochai à la seconde et eus un regard désespéré pour mon téléphone portable avant de l'attraper et de le jeter avec rage sur le fauteuil à l'autre bout de la pièce. Je restai prostré dans mon lit et écoutai les sonneries d'un nouvel appel avant de me ruer vers mon mobile comme s'il s'agissait d'un accidenté de la route, priant pour ne pas l'avoir endommagé.

Je décrochai, des larmes dans la gorge.

— C'est pas cool de me raccrocher au nez... fanfaronna-t-il d'une voix particulièrement enjouée.

— Ta gueule ! Si tu m'appelles pour me faire des coups de pute comme ça, c'est...

— Y a personne ! Y a personne, Loup ! rit-il avec satisfaction.

— Je te crois pas...

— Je joue avec toi... Tu me crois pas ?

— Non.

— Tu veux voir ?

Sans attendre ma réponse, il retourna la caméra et me donna à voir son lit vide. Il alla même jusqu'à me faire le tour complet de son appartement, toutes lumières allumées, depuis le fond de la douche jusqu'au petit cagibi.

— Tu vois... Pas de salope à l'horizon.

Devant son apparente bonne foi, je me calmai.

— C'est pas marrant.

— T'es sensible...

— Tu kiffes, hein, me faire des coups comme ça ?

— Ouais.

— J'aime mieux quand on joue à d'autres jeux...

— Me dis pas que tu pleures encore ?

— Non, je pleure plus, mentis-je. Je transforme ma tristesse en folie homicide, maintenant. T'as de la chance de pas être à proximité. Je te l'aurais coupée, bordel...

— Non, t'aurais pas fait ça. Tu l'aimes trop, ma queue, pour lui faire ça, dit-il avec un sourire malin.

— Tu as l'air bien sûr de toi...

— Je te connais par cœur, toi... Mieux que toi-même.

Nous nous contemplâmes un moment sans rien nous dire.

— Bon... T'as plus rien à dire ? Ça t'a calmé, on dirait... ricana-t-il. T'as plus envie que je vienne, alors...

— La vraie question c'est de savoir si toi tu en as envie.

— C'est sûrement une idée de merde... mais je vais monter, ouais. Mais juste le weekend. Et comme j'aime pas les traquenards, je prendrai un *airBnB*. C'est mieux. On sait jamais ce qui peut arriver avec toi...

— C'est vrai alors, tu vas venir ?

— Si je dis que je viens, je viens. Mais je veux pas de plans comme quand t'es descendu.

— Hum...

— Bon... dit-il, l'air de perdre patience. Tu me dis pas bonne nuit ?

— Bonne nuit, souris-je.

Il me fixa un moment avant de raccrocher. Pour moi, ces dix secondes de flottement signifièrent le monde. Juste avant de couper la communication, chose dont je fus parfaitement incapable tant j'aurais eu l'impression d'attaquer notre lien, il eut une petite expression de satisfaction replète, un sourire sincère que je ne lui avais pas vu depuis... longtemps.

Le message qui suivit notre entretien vidéo finit de me faire fondre.

C'est vrai cette connerie que c'est pas la fête aux asperges tous les soirs chez toi ?

RAYANE, 22:39

C'est vrai. J'aimerais quand même que tu dormes au moins une nuit avec moi.

LOUP, 22:40

On verra. Si t'arrives à te tenir. Et si je supporte tes piapias. Ce qui n'est pas certain du tout.

RAYANE, 22:40

Pour au revoir, je lui adressai un ironique émoticône majeur levé.

Nous en restâmes là pour ce soir.

Je m'endormis bienheureux, bouillonnant de rêves, la bobine à scénarios en surchauffe. Bientôt, il serait là. Dans cet endroit où je l'avais tant de fois rêvé, susurré, convoqué, invoqué, dans ce décor où chaque parcelle criait son absence et rêvait de le voir s'incarner.

Je vouais toute mon âme à ce projet dans lequel il me semblait engager ma vie entière.

Ma vie pour l'amour du soldat Rayane.

## 16.

À partir de ce moment, nous nous appelâmes en vidéo tous les soirs.

C'était en passe de devenir un rituel. D'une main, j'aurais adoré qu'il le devienne, de l'autre, tout ce que j'espérais, c'était pouvoir contempler son visage sur mon oreiller, en réel, tous les soirs, toutes les nuits à venir.

Je lui savais gré de se plier à cet exercice qu'il m'avait dit exécrer. Après nos journées de travail respectives, nous éprouvions le besoin pour moi, et j'espérais l'envie pour lui, de nous nourrir de nos images pixélisées. Rayane soupçonnait dans cette manie une volonté de m'assurer qu'il était bien seul chez lui, ce à quoi je répondais par un demi-sourire. Je crois qu'il appréciait cette expression larvée, timide de jalousie, d'autant qu'elle lui donnait, à lui aussi, l'occasion de s'assurer de la même chose de mon côté.

La veille de son arrivée, je ne tenais plus en place et avais été incapable de dormir. Les quelques heures de travail au love store me parurent interminables. J'avais lourdement insisté pour qu'il passe ses deux nuits avec moi, ce qu'il avait fini par me concéder.

Le jour venu, je décidai de l'attendre dans mon petit studio au lieu d'aller le chercher à la gare, rien que pour le plaisir de le voir apparaître devant ma porte, comme je l'avais scénarisé mille fois.

Il avait frappé vers vingt heures. Trois battements bien sonnés. Rapprochés. Comme trois points de suspension. Comme un souffle entrecoupé. Un pont à franchir. Une route tout juste tracée.

Je me souviens qu'une chanson enjouée *easy listening*<sup>[3]</sup> se jouait sur mon téléphone, le *Victory* de A Weekend. J'espérais que celui-ci me porterait chance et que je tracerais le V de victoire sur son torse. Je lui décochai un sourire à en faire sauter mes zygomatiques, ce sourire étudié, porté et souligné par le rythme entraînant de la musique. Je m'imaginais dans une de ces comédies américaines sirupeuses outrageusement débilantes.

— Hey !

— Hey..., me singea-t-il sur un ton monocorde.

Je lui exécutai une petite danse alors qu'il restait dans l'encadrement de la porte.

— Entre !

— T'es sous amphet ? Tu m'as l'air un peu trop en forme, toi.

— Non, mais tu sais bien que je sais pas résister à l'appel de la *vibe*.

Si j'avais voulu être honnête, je lui aurais dit que j'avais pris un petit shot de protoxyde d'azote. Je me faisais souvent des ballons. C'était devenu une habitude. J'alternais entre ça et le poppers, même en dehors de la baise. Juste comme ça. Pour me faire un kiff. Mais là, je planais surtout du simple fait de le savoir ici, incarné, enfin chez moi.

Il consentit à entrer, son sac de voyage à la main, une bouteille d'un liquide ambré dans l'autre. Jetant un coup d'œil alentour, il s'écria :

— Putain, c'est un placard, ton truc...

— Vingt mètres carrés, mais c'est douillet, tu verras... Et puis, ça nous rappellera des souvenirs, souris-je.

Il marqua une pause et me fixa.

— C'est bien quand tu souris...

J'irradiais de plus belle, comme un idiot content de sa condition.

— Du coup... ? dit-il en larguant son sac sur le sol.

— Du coup... soufflai-je en me hissant sur la pointe des pieds pour atteindre ses lèvres.

Je l'embrassai très chastement, comme par peur qu'il me rejette. Par peur de trop l'user aussi peut-être. Il ne cilla pas et se laissa faire docilement, me laissant l'effleurer.

— Bonjour, lui fis-je lorsque ma bouche finit de taquiner la sienne.

— Tu dis bonjour comme ça à tous les mecs ?

— Non, seulement à ceux qui me ramènent une bouteille, répondis-je en désignant celle qu'il tenait dans la main gauche. C'est quoi, ça ?

— Je viens pas les mains vides chez quelqu'un. Jamais. Ta mère t'a rien appris ?

— Non, elle avait commencé, mais très vite ça ne l'a plus intéressée... soulignai-je. Ça tombe bien parce que moi aussi, j'ai un cadeau pour toi.

Tout semblait se dérouler sous d'étranges bons auspices. L'ambiance n'avait rien à avoir avec celle de mon séjour éclair à Arles. Rayane semblait plus enclin au rapprochement. Ses traits étaient moins tirés.

— Enlève ton blouson...

Je lui pris la bouteille et il s'exécuta. Ma raison me soufflait de me retenir de lui sauter au cou et je l'observais : on aurait dit un géant dans une maison de poupées.

Il s'assit sur le canapé qui émit un grincement terrible. Je vins le rejoindre.

— Ouah ! Je vais le défoncer, ton truc...

— Non, t'inquiète. Il en a vu d'autres. J'ai pas mal sauté dessus ! Enfin... Ouais. Il est costaud, quoi, fis-je en me mordant les lèvres en souvenir des parties de baise que celui-ci avait accueillies. Je l'ai récupéré pour pas cher sur *leboncoin*...

— Sérieux ? fit-il en affichant une mine dégoûtée.

— Espèce de maniaque, va...

— Tu sais qui a posé son cul sur ce truc plein de morpions ?

— Tu penses trop.

— Et tu vas me faire dormir là ?

— Non. Dans mon lit. Avec moi...

Il se mit à mimer le bruit d'une alarme. Je posai mes mains sur son bras pour lui signifier d'arrêter de se moquer de moi.

— Attention... Quand tu deviens tactile, c'est jamais bon signe.

— T'as peur de moi ?

— Non. J'ai peur de moi, confia-t-il en se levant brusquement. On sort ?

— Tu viens d'arriver.

— Je me sens à l'étroit dans ta cage à poules.

— C'est juste pour le weekend... Avant, on se sentait pas à l'étroit.

— Normal, quand tu passes des journées entières emboîté...

— Ouais... C'est une option envisageable.

Il déclina d'office d'un geste de la tête.

Je grimaçai et demandai :

— Tu te rappelles, ta garçonnière ?

— Tu vis trop dans le passé, petit... Allez, on sort ? On va bouffer ? T'as envie de quoi ? s'agita-t-il comme pour fuir ses propres élans. J'ai la dalle.

— On peut baiser tout de suite, si tu veux... proposai-je. Comme ça, on y pensera plus et on dînera l'esprit léger.

— T'es un marrant, toi...

Il me servit le tout assorti d'un sourire.

Je me hasardai à me pencher vers lui et roulai ma tête contre son cou. À mon étonnement, son bras trouva seul comment faire le tour de mon corps.

— Ça me fait tellement de bien que tu sois là... insistai-je.

À ces mots, sa main vint frictionner mes cheveux et se perdre dans mes boucles. Nous restâmes dans cette position un long moment alors que ses doigts épais continuaient de fouiller lentement ma chevelure comme une danse lente... J'aimais qu'il fasse preuve de cette finesse dans les gestes, la gracilité du mouvement accentuant mes frissons.

— Je suis content que tu dormes ici, aussi.

— J'ai l'impression que tu veux juste me faire voir ton lit. Sois pas si pressé, petite tête...

Le retour du surnom signa pour moi le hissage du drapeau blanc.

Je m'hypnotisai dans la vision de ses lèvres adorées et laissai s'aventurer mes doigts sur elles. Leur douceur ravit la pulpe de mes doigts ; je lissai les fronces et les stries de sa peau, titillai le petit renflement discret sous son arc de cupidon. Pour finir mes traitements, je tapotai le bout de chacun de mes doigts sur cet épais coussin rosé, le plus délicatement du monde.

— Qu'est-ce que tu fais encore... souffla-t-il, entre lassitude et attendrissement.

— Je joue du piano sur ta bouche...

Je me jetai sur lui pour le faire tomber à la renverse sur le canapé. J'échouai et finis agrippé à son corps, mû par un besoin désespéré d'amarre. Cette pensée en fit naître une autre : n'était-ce pas cela que je cherchais sans cesse dans l'amour ? Une forme d'amarrage face aux reflux, aux incertitudes, à l'impermanence perpétuelle de l'existence ? Rayane semblait taillé pour me protéger de toutes les tempêtes, même de mes orages intérieurs.

— J'ai envie que tu sois mon rocher.

J'aimais sa masse. Son sexe épais, le plus gros qu'il m'ait été donné d'avoir en moi. Son corps lisse comme un dauphin, le regard profond, serti de noirs desseins. Je rêvais de le gravir comme une glabre et étincelante montagne. Un corps en caramel dur capable de passer à l'offensive en deux-deux. Un guerrier de l'amour, si prompt à me dévaster. Si pressé, si habile dans l'art de me forer, de me fouiller. Je chérissais ces instants perdus où

Rayane s'insinuait au plus profond de moi, écartait, prenait la place, se plantait là pour honorer sa mission première : m'emplir, supplanter ma vie même.

— Et toi tu serais quoi ? La moule qui viendrait me coller au cul ?

Je ris.

Il me chahuta pour me dégager.

— Allez, bouge ton boule, gamin, j'ai vraiment, vraiment la dalle !

Deux minutes plus tard, nous descendions les escaliers de mon petit immeuble. Notre descente fut rythmée par l'effleurement de nos bras. Ce petit jeu me grisa. Là encore, je me racontais une belle histoire et voyais déjà dans cette scène ordinaire un morceau de notre hypothétique quotidien que je sentais se dérouler à l'infini.

Et je savais qu'une partie de moi descendrait cet escalier à jamais.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 17.

20:44.

La rumeur de la rue nous enveloppa dès que nous passâmes la porte cochère. Nos bras cessèrent instantanément de flirter. Nous étions désormais à découvert. Il flottait dans l'air ambiant une forme d'insouciance. Peut-être que c'était la douce chaleur de mai, la promesse de l'été, la réunion de nos corps dans un même espace-temps, l'avenir à deux que d'un coup je sentais à nouveau se dessiner...

Je lui demandai :

— T'as envie de quoi ?

— De la viande. Je veux de la viande.

— Je t'en ai proposé en haut, t'as pas voulu, le taquinai-je.

— Y avait pas assez à bouffer, me répondit-il du tac au tac.

On avait fini par entrer dans un petit restaurant français bondé dans ma rue. En nous voyant passer la porte, le serveur avait tiqué avant de foncer vers nous.

— C'est pour deux ou vous êtes plus ?

— Deux, assura Rayane à voix basse, dans un soudain accès de timidité.

On nous conduisit à notre table, un petit carré où projeter nos rêves, dans un coin, bancale et cernée d'autres. Cette procession me parut d'un charme terrible. C'était cela que ressentaient les paires officielles lorsqu'elles entraient quelque part ? Pour quelques secondes, certains regards vous captaient et faisaient de vous l'unique ligne de mire. Ce moment fatidique où vous étiez reconnus socialement en tant qu'entité une et indivisible.

J'enviais ce petit cérémonial de couple ordinaire.

Nous nous assîmes. D'office, je détestai la proximité immédiate de nos voisins. Ici, il était clair que nous n'aurions pas la liberté d'évoquer le sujet le plus brûlant : nous. J'aimais le voir mal à l'aise. Depuis combien de

temps ne nous étions-nous pas assis l'un face à l'autre dans un endroit public ? L'année où nous avons vécu ensemble, nous évitions les situations qui, selon Rayane, auraient pu mettre les autres sur la voie. La joie de paraître avec lui me semblait un bonheur simple et j'étais heureux d'y goûter, bien que rien ne soit encore réglé entre nous.

Je lui fis remarquer d'un coup d'œil appuyé que la possibilité d'échanger était plutôt restreinte, tant la proximité du couple attablé à côté faisait penser à un dîner à quatre têtes. Il haussa les épaules avant de commander.

Je passais le dîner à me demander si les autres se posaient des questions sur nous, sur la façon dont nous étions perçus, si une simple amitié entre nous semblait plausible dans les yeux d'autrui tant nos allures différaient, tant nos carrures dénotaient, tant ma différence apparaissait. Tant sa masculinité débordante annihilait la mienne, déjà timide. Puis, je me posai la véritable et unique question qui comptait : qu'est-ce que notre confrontation nous renvoyait l'un à l'autre ? Est-ce que cette association nous plaisait à nous ? Étions-nous prêts à exister aux yeux du monde, envers et contre tous ?

Lorsque nous commençâmes à manger, je ne pus m'empêcher de tapoter sur mon téléphone. Nous en vîmes à parler du quartier. Je tapai le nom de notre ancienne ville dans le moteur de recherche section actualités. Nous découvrîmes ensemble que la H. était en cours de destruction pour insalubrité et malfaçons. Les photos montraient des camions, des boules de démolition, un grand chantier moche et fabuleux, la place carrée remplie d'engins et d'ouvriers en gilets orange. Comment cette nouvelle avait-elle pu m'échapper ? Le berceau de notre amour boiteux serait bientôt un tas de gravats et une pluie de béton armé. Même si cet endroit avait été pour moi une cage à bien des égards, cette nouvelle réussit à m'étreindre le cœur et à éteindre quelques souvenirs heureux. Les monstres de démolition emporteraient tout dans leur sillage.

La cité serait bientôt un mausolée à ciel ouvert. Fini les tremplins vers le ciel. Les escaliers glissant vers d'autres mondes. Les grands rectangles d'azur entre les tours.

— J'ai envie d'y retourner...

— Pour quoi faire ?

Un réflexe. Il paraît que les saumons reviennent frayer sur leur lieu de leur naissance. Ce qui me mouvait à ce moment devait être de cet ordre-là. Et puis, après tout, si un lieu incarnait au mieux notre histoire, c'était bien celui-là.

Du fumier naissaient les roses. Du bitume poussaient les amours de poussière.

— J'ai envie.

— Je croyais que tu cauchemardais encore là-dessus...

— Oui.

— Et tu veux retourner là-bas ?

— Oui.

— T'es maso ?

— Y a des morceaux de moi, là-bas.

— C'est surtout l'endroit où t'as failli finir en morceaux.

— C'est là qu'on s'est connus... Et j'ai envie de voir à quoi ça ressemble maintenant que tout est vide. J'ai toujours rêvé de voir les tours pulvérisées, les jours où j'en pouvais plus de ce poulailler...

Je gardai pour moi que c'était également l'endroit où Rayane m'avait dit qu'il m'aimait pour la première fois. À sa manière. Ne le pouvant pas sans attirer l'attention de nos voisins. Je me perdais dans le souvenir de sa déclaration, dans la façon si pure qu'il avait eue de la faire. Dans ses gestes. Parce que c'était littéralement ma vie qu'il avait tenue entre ses mains. Et je crois que j'identifiais finalement ce qui me plaisait le plus chez lui : cette forme de pureté de cœur qu'il avait dans ses silences, dans sa façon d'être au monde.

Seulement après coup, je pensai à mon père.

— Mon père... Je me demande où il va habiter, maintenant... Tu crois qu'il y a encore des gens là-bas ?

— La mairie a dû reloger tout le monde depuis. Pourquoi ça t'intéresse ? Tu l'as revu ton père depuis que tu as quitté la cité ? T'as été en contact ?

— Non. Justement... Je me demande juste c'est quoi sa vie aujourd'hui...

Le sujet s'éclipsa de lui-même et nous retournâmes à la dégustation.

Nous dûmes rester une petite heure à parler du bout des yeux. Son regard s'attardait parfois sur ma bouche, l'air de rien, comme en prévision d'un atterrissage prochain. Sous la table, Rayane se laissait aller à quelques

caresses, sa jambe glissant le long de la mienne. En le sentant, je lui offris de grands yeux ronds, surpris par cette prise de risque, mesurée, qu'il prenait.

Nous réglâmes l'addition et glissâmes hors de ce bocal bondé et bruyant.

Je sortis tout sourire et sitôt que nous fûmes dehors, je fis volte-face pour affronter son regard en lui glissant avec un sourire entendu :

— Une petite pêche pour le dessert ?

Ses lèvres s'entrouvrirent dans un demi-sourire, mais ce ne fut pas sa voix qui en sortit.

— Dis oui, mon frère ! Ça se refuse pas !

Un type d'à peu près notre âge, de la même taille que Rayane, d'une carrure moins épaisse, se tenait adossé, le regard mauvais, avec un léger sourire et une clope au bout des doigts. Je reconnaissais ces regards-poignards, inquisiteurs, ivres d'anathèmes.

— Petit dîner bien et tout... ricana le type.

Nous le fixâmes comme un seul homme sans un mot.

— On rentre ? me fit Rayane sans plus le considérer.

— C'est romantique... Hé ! Revenez ! Tu me le prêtes, ton mec ?

Les mâchoires de Rayane se crispèrent. Il marcha droit, le regard rivé vers l'avant, d'un pas maîtrisé, à une allure égale. Sans le vouloir, ce con ravivait les plaies encore ouvertes de mes sorties de route. Ses muscles saillants poignaient et soulignaient en arêtes dures l'ovale de son visage.

Je le sentais prêt à bondir.

— Vas-y, continue de marcher... me souffla-t-il.

— Putain de blaireau... soufflai-je dans l'espoir qu'il finisse par nous lâcher.

— Ouais, j'te parle ! Tu me le prêtes ? J'ai envie de bouffer une pêche, moi aussi... J'peux vous regarder, sinon ?

Sans que je le vis venir, ma bobine se déclencha : je voyais déjà Rayane faire volte-face, agripper l'opportun et le plaquer contre la vitrine de la laverie. Dans mon théâtre fantasmagorique, je craignais pour lui, sous l'effet de surprise et de panique, mais gratté le vernis de la peur, j'éprouvais un sentiment de fierté mielleuse à le voir défendre mon honneur. Puis, à la rapidité de l'éclair, je réalisais qu'il défendait certainement le sien.

Je revins dans la réalité.

Le type cessa de nous suivre et lâcha un rageur :

— Bonne soirée, hein !

Nous continuâmes à avancer sans nous retourner, sans plus nous regarder.

Je crois qu'une partie de moi en voulait à Rayane de ne pas avoir réagi comme dans mon rêve éveillé.

Qu'est-ce que le fait d'être vu avec moi, assimilé à moi, lui renvoyait ? Quelles associations, quelles tempêtes cérébrales cela convoquait-il ? Que Rayane perdait-il à m'aimer et à se tenir à mes côtés dans les yeux d'autrui ? Pourquoi ma personne ne supplantait-elle pas tout ce bruit parasite qui nous entourait ?

Si je cherchais à démontrer à Rayane que vivre au grand jour était aussi aisé qu'une sinécure, je ferais lourdement. Il y aurait toujours les autres pour le ramener à ce qu'il n'assumait pas. Les médiocres pour venir troubler la pureté de notre bulle. Les mesquineries urbaines, les projections névrotiques, les jalousies souterraines, le vernis fragile de masculinité, écorché à la moindre attaque fantasmée, le mépris ordinaire. Pourquoi notre simple vue avait-elle déclenché chez ce mec l'irrépressible envie de l'ouvrir ? De quelle source secrète jaillissait ce besoin primaire de nous confronter ?

Nous roulâmes le long du trottoir sans un mot.

Bien que nous n'eussions que quelques mètres à effectuer, cet incident jeta une ombre sur notre trajet retour. Nous montâmes les escaliers alourdis de cette altercation. Je calquais à ça notre descente ailée d'il y a à peine une heure et en vins à la conclusion que les autres étaient notre poison. Notre kryptonite.

Avec ces prémices d'embrouille, il me semblait n'avoir jamais quitté le quartier. Que tout m'y ramènerait toujours. Que tout nous y propulserait encore à la moindre occasion. Les prisons sont toujours plus vastes qu'on ne le pense. Contre tout ça, nous ne pouvions rien.

Étions-nous condamnés à l'amour *intra muros* ? Relégués à l'amour sous des latitudes parallèles, nous serions à jamais des amants entre les lignes, entre les murs, dans la marge des histoires officielles, sous la surface visible des choses.

Nous regagnâmes l'appartement et je refermai lourdement sur nous la porte avec un sentiment d'échec.

Notre cage dorée me semblait d'un coup bien petite.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 18.

21:59.

La chaleur assassine de mon studio nous prit à la gorge.

Je me ruai pour aller ouvrir les fenêtres sans prendre la peine d'allumer les lumières. C'était beau de voir le ciel enrager en mille et une teintes d'orange. J'aurais voulu que les hauteurs portent ces nuances de feu pour toujours, que Paris n'ait rien de mieux à offrir que cette douce éclipse de lumières incandescentes.

Rayane et moi n'échangeâmes pas un mot pendant quelques minutes. Cette mauvaise rencontre nous avait vidés de notre énergie. Je m'assis sur le rebord de la fenêtre et contemplais le ciel, le bras posé sur le garde-corps en fer forgé, mes doigts devenant croches, se tordant autour de ses arabesques.

Je ne bougeais plus. J'aimais cette semi-pénombre dans laquelle nous étions plongés et qui rendait le ciel plus flamboyant encore.

— Je peux prendre une douche ? me demanda Rayane.

— Ouais, vas-y, je t'en prie... Y a tout ce qu'il faut dans la salle de bain.

Je restais hypnotisé par les couleurs du soir. Sa voix me tira de ma contemplation muette.

— Arrête de penser à ça...

Je tournai enfin mon visage dans sa direction.

— T'y penses pas, toi, peut-être ?

— Si on s'arrête à tous les connards qui essaient de nous emmerder...

— J'aurais aimé que tu t'arrêtes, justement.

— Hein ?

— Pourquoi tu lui as pas dit de fermer sa gueule ? T'avais pas peur de lui, je le sais. Tu l'éclatais facilement en deux-deux. Pourquoi t'as rien

dit ?

— J'avais pas envie de me faire remarquer.

— Ah... fis-je avec un petit rire ironique.

— Je suis venu ici pour kiffer avec toi, pas pour chercher la merde.

Arrête de penser à ce déchet.

— Je m'en tape de ce mec... C'est... C'est ta réaction. Je sais plus si...

— Si quoi ?

— Est-ce que ça va être comme ça pour toujours ? Est-ce que... Est-ce qu'on va devoir s'excuser d'exister, si jamais on est ensemble ?

Devant son absence de réponse et mon regard dans le vague, il abdiqua d'une voix rauque :

— Je vais me laver...

Le bruit lointain de l'eau me servit de berceuse. Lui et le son que je venais de lancer en boucle, Kramer – *Better Than Tomorrow*. Alors que je m'abîmais un peu plus profondément dans mon infini intérieur, il revint, frais, poursuivi par des effluves chauds et légèrement cacaotés, les cheveux plaqués sur sa tête. Dans la pénombre, son corps de spartiate luisait étrangement. Évoluant en boxer dans la pièce principale, il me jeta un regard avant d'aller se poser sur le canapé, son téléphone à la main, sans un mot. À mon tour, j'allai m'enfermer dans la salle de bains. J'aurais dû me réjouir de la proximité de nos corps, de sa semi-nudité, comme une porte entrouverte qui rendrait les choses plus aisées, mais je ne parvenais pas à passer à autre chose. L'eau fraîche courant le long de mon corps me remit les idées en place. Comme un mantra, je me répétais : *vis le moment présent, vis le moment présent. Tu ne peux pas lui en demander autant, surtout au vu de tes propres manquements.*

Lorsque je parus enfin dans la pièce à vivre éclairée par la petite lampe posée près du canapé, celle que Rayane avait pris la liberté d'allumer, son regard s'alluma aussi. De côté, la lumière soulignait la compacité de son corps, comme prêt à faire sauter ses propres coutures. Son regard se posa sur moi. Je souris à la vue des nouvelles prothèses qui ceignaient son visage.

— Sympas, les lunettes...

Les montures, pratiquement invisibles, sans cerclage, lui donnaient un air sérieux et bien comme il faut qui me fit craquer.

— Ouais...

— Ça devrait pas être permis des banquiers aussi sexy. Je t'imagine bien derrière ton bureau et ton PC...

— T'as retrouvé ta langue ?

— Tu vois... Tu veux que je te la montre ?

Nous nous sourîmes. Alors que je me dirigeais vers lui, j'entendis un bruit sourd vers l'entrée.

Sans appel, Rayane statua :

— Ça a cogné...

— Hein ? C'est sérieux ?

— Ouais... Tu ouvres pas ?

On cogna à nouveau.

— J'attends personne...

Je passai ma serviette autour de ma taille et ouvris la porte. Dans l'encadrement de la porte, la lumière du palier nous renvoya l'image d'un grand bonhomme qui ne m'était pas inconnu. Exaucé était là, fidèle à lui-même, perché sur son mètre quatre-vingt-dix, souriant.

— Salut, comment ça va ? Je passais dans le coin, alors je me suis dit que j'allais passer te voir...

Sa grosse voix et son accent emplirent l'espace.

— Hé, salut... Euh... Je suis pas dispo là, et je suis pas tout seul.

— Ah, t'es pas tout seul... Bon, c'était juste par hasard. Mais t'es avec... Si t'es avec un autre mec, je peux peut-être vous rejoindre... Parce que ça fait longtemps...

— Wesh, on va éviter, je suis juste hébergé, moi ! cria Rayane depuis le canapé d'une voix nerveuse.

Mon visiteur du soir roula des yeux, étonné.

— Désolé, Exaucé. Pas ce soir.

— O.K., ben, on se rappelle, alors !

— Oui, c'est ça : la prochaine fois, essaie d'appeler avant de passer... murmurai-je, confus.

La sculpture de Giacometti au visage sombre descendit les escaliers bruyamment.

Je refermai la porte et me retournai avec un sourire crispé collé au visage.

— C'est gênant... glissai-je en adressant un regard contrit à Rayane.

— Tu crois ? C'est ton plan cul ? Enfin, un de tes plans cul, c'est ça ?

J'acquiesçai de la tête en pinçant les lèvres, me donnant l'air d'un gamin pris en faute, un léger sourire nerveux au coin des lèvres.

— C'est instructif, cette visite...

— Je l'ai pas revu depuis que je suis descendu chez toi... Je te jure.

— C'est ce que tu dis...

— Je te promets ! Tu veux qu'on lui demande ?

— J'm'en cogne, ça m'intéresse même pas. Je veux pas savoir...

— Bon... Décidément... dis-je en prenant mon front dans ma main.

C'est pas notre jour...

Il attaqua à nouveau.

— Il vient souvent gratter à ta porte, ton livreur *UberEats* ?

— C'est quoi ce mépris pour les petites gens ? le taclai-je. Je croyais que tu voulais pas savoir...

Exaucé et moi nous étions captés alors que je traînais rue Montmartre. Il était là avec ses collègues devant ce restaurant japonais, à attendre la commande. Nos regards s'étaient aimantés tout de suite. J'étais toujours stupéfait de la rapidité avec laquelle cette lueur animale se propageait. La célérité avec laquelle les corps se comprenaient, même à distance. Juste reliés par ce fil invisible et tendu. On savait. On voulait. Tout d'un coup brûlait et devenait flèche tendue. En un éclair, nous avions vu nos corps s'imbriquer, nos yeux à rayons X déshabillant l'autre.

C'était surtout à cette sensation que j'étais le plus accro : à l'adrénaline qui courait dans mon sang pendant ces instants de chasse. La griserie de l'inconnu. Le défi.

— J'entends pas ta réponse.

— Ça t'avancera à quelque chose de savoir ça ? Je l'ai pas revu depuis qu'on se reparle. C'est tout ce qui te concerne. Et puis, tu vas quand même pas me faire la leçon... T'as eu des plans cul aussi. Alors arrête avec ça... Peut-être même depuis qu'on s'est retrouvés, si ça se trouve...

— Je t'ai pas donné assez de gages de ma bonne foi, peut-être ? Tu sais quoi, je suis claqué de ma journée, j'ai juste envie de dormir.

— Oui, t'as sans doute raison... Vaut mieux qu'on se repose. Cette fin de soirée était bizarre.

— Non mais moi, je dors tout seul, hein !

— Ah ouais ?

— Ouais, dit-il en s'allongeant sur le canapé avec ses jambes qui dépassaient.

— Tu comptes dormir sur *ce* canapé ?

— Ouais, dit-il les yeux rivés sur son smartphone en lévitation au-dessus de sa tête.

— Bah, bon courage... lui souhaitai-je malicieusement. Sérieux, viens dormir avec moi... Si on n'est pas capables de parler, j'aimerais au moins te sentir contre moi.

— Tu rêves.

De dépit, j'agitai mes bras en tous sens.

— On va toujours passer à côté l'un de l'autre ? Ça va durer combien de temps ce cirque ?

— Tais-toi, je dors. Va dans ta cellule, toi, se moqua-t-il face à l'aspect spartiate de mon coin sommeil : un matelas posé à même le parquet.

J'allai me cacher dans le renforcement qui me servait de chambre et qui me permettait de le voir en partie. Sur mes draps fins, je ne le quittai pas des yeux.

Il éteignit la lumière et le silence régna un moment. De la fenêtre ouverte, l'air pénétrait péniblement dans l'appartement.

— Rayane... Rayane ?

Silence.

— Je sais que tu m'entends. Bon, tu veux peut-être pas parler, mais tu vas m'entendre...

— C'est pas vrai... soupira-t-il. Arrête. Commence pas.

— J'ai pas commencé...

Il se tut. Je lâchai, à tout hasard :

— Pourquoi c'est si compliqué... Pourquoi le sexe peut à ce point réunir et à ce point détruire ?

— Range ta philosophie nocturne.

— Bon, au cas où je meurs pendant la nuit, m'écriai-je en tentant une manipulation affective grossière, sache que je t'aime et que tu as été le seul que j'ai jamais aimé dans ma vie.

— C'est ça... Si tu crèves cette nuit, c'est que je t'y aurais aidé.

Je ris. Pris d'une impulsion, je me levai d'un bond de mon lit et allai vers lui, m'agenouillant près du canapé, veillant le prince endormi. Il garda le silence et malgré le fait de me sentir, continua à prétendre que je

n'existais pas. Je posai une main sur son torse et déposai un baiser sur sa joue.

— Bonne nuit, mon soldat...

Je retournai m'étaler sur mon matelas. La dernière image que je vis avant le noir total de l'esprit, entre mes paupières mi-closes, fut le visage de Rayane dirigé vers le mien qui me fixait. Ses yeux s'usaient dans une contemplation mutique, me croyant endormi.

Cette trahison de lui-même ceignit mon cœur d'un doux filet d'espoir.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 19.

10:10.

Lorsque je m'éveillai, la lumière brillante ceintura mes sens, satura mes rétines brûlées. Lorsque mes yeux se furent accommodés à la luminosité délirante et que tout cria au jour nouveau, j'eus la surprise de voir un corps juché sur mes draps. Rayane me tournait le dos et dormait comme une bûche, sourde et aveugle à tout. Le bruit profond de sa respiration m'indiquait qu'il respirait par la bouche.

Il m'avait rejoint durant la nuit, vaincu par l'inhospitalité de mon canapé de récup. J'acheminai une main timide sur sa tête avant de m'installer tout doucement en cuillère derrière lui, cherchant illusoirement à l'englober de mes petits bras, leur amplitude ne le permettant pas. J'en revenais toujours à sa masse. Imposante. Rassurante. C'est un peu bête à écrire, rebattu, mais je me sentais le Yin de son Yang. Et cela ne tenait pas uniquement à son format, car j'avais pu me poser sur d'autres garçons aussi épais que lui, jamais je n'avais ressenti un état de complétion telle que lorsque mon corps était lié au sien.

Notre association tenait de l'évidence.

Je déposais, tant que je le pouvais, des baisers légers, du bout des lèvres, sur son dos large, le long des vertèbres, sur la surface saillante des omoplates. Ce contact aérien suffit à l'éveiller. Il émit un râle indistinct en agitant un bras au-dessus de son corps. Lorsqu'il comprit que je me trouvais lové contre lui, il ne prit pas la peine de se retourner et j'osai une question maligne.

— Vous ici ! Quelle surprise... T'es devenu somnambule ?

— Ton putain de canapé de merde, là ! lâcha-t-il d'une voix sépulcrale.

Je me retins de rire.

— Je te l'avais dit...

Il roula sur le dos pour m'offrir la vision de son visage chiffonné. Je me dégageai pour le laisser s'étendre. D'instinct, je profitai de son état de faiblesse pour poster ma tête sur son corps.

— Hum, tu fais quoi, là...

Ses yeux peinaient à s'ouvrir.

— Chut...

— J'ai pas oublié hier... glissa-t-il sans trouver la force de me chasser. Fortuné...

— Exaucé, tu veux dire.

— Ouais...

— Moi non plus, j'ai pas oublié hier... lui fis-je en resserrant mon étreinte autour de son torse, lui signifiant que j'avais aussi des munitions et des reproches. Sois beau et repose-toi...

Son bras se referma finalement sur moi. La matinée fila doucement. À onze heures, nous émergeâmes définitivement. Lorsqu'il initia de se lever, je le retins. Ma main fine se posa sur son bras. Son regard tomba dans le mien, sa mine patibulaire face à la solarité de la mienne.

— Hum ?

Je l'attirai à moi. Il se laissa convaincre et vint fondre sur mon corps. Je me couchai sur le dos et ouvris mes jambes pour l'accueillir contre moi et mieux l'enserrer. La douceur, la netteté de sa nuque sous ma main m'arrachèrent un sourire.

Comme un gamin, je glissai dans les concavités de son oreille.

— Tu m'emmènes à la H. ?

— Putain... Tu lâches pas l'affaire...

— J'ai besoin d'y aller. Mais je me sens pas d'y aller tout seul. Si t'es là, c'est pas pareil... S'il te plaît, *habibi*...

— M'appelle pas comme ça.

— Sinon ?

Sans crier gare, il enfonça ses doigts sous mes côtes d'un geste sec.

— Ah ! hurlai-je, sous l'effet de surprise. Enfoiré va ! Me chatouille pas, hein !

— Alors ta gueule !

Pour autant, nos corps restaient fermement soudés.

Je continuai à le taquiner.

— Embrasse-moi.

— Je pue de la gueule. Et toi aussi, tu pues de la gueule.

— Moi ? Jamais, protestai-je. Euh... Rayane... Tu bandes, non ?

— C'est ton cul qui me fait ça. C'est ta faute..., maugréa-t-il dans mon cou.

— Moi qui espérais que tu avais profité de la nuit pour abuser de moi...

— C'est peut-être fait...

— Non, sérieusement... Tu veux bien venir avec moi ? fis-je d'une voix douce.

— Arrête de prendre ta voix d'agneau, là... C'est dangereux. Je te rappelle que l'Aïd approche...

J'aimais qu'il fasse preuve de ces petits traits d'humour qui me rassuraient quant à notre complicité.

— C'est peut-être le moyen pour que j'expulse ça définitivement...

— Je pense que c'est surtout le seul moyen pour que t'arrêtes de me péter la tête avec ça, ouais. On ira, ouais.

Après avoir bu et mangé sur le pouce, nous sortîmes nous promener au jardin du Luxembourg et prîmes quelques bus pour nous perdre dans la capitale.

Vers le milieu d'après-midi, nous prîmes le RER direction la ville aimée et maudite. C'est fou combien de mondes différents coexistent de manière tout à fait indépendante. Au sortir de notre gare d'arrivée, déjà, je ne me sentais plus chez moi. Nos pas nous menèrent au ralenti vers les tours qui, de loin, nous saluaient de toute leur sinistre majesté.

Devant le chantier, Rayane s'écria :

— Qu'est-ce qu'on fout là, bordel ?

Ce grand désert de grisaille entretenait son propre silence. Des tentures bleues virevoltaient sur des grillages, des monceaux de gravats s'érigeaient en congères et se rêvaient montagnes, de gros engins jaunes demeuraient figés.

À voir les pans de murs éventrés, je me disais que c'était un peu la vie qu'on défaisait.

— Le chantier est à l'arrêt le week-end... Y a plus personne de toute façon... Enfin j'espère...

— Ouais, et si on croise nos anciens « potes » ? On fait quoi ?

— Ça dépend... T'as chaussé tes baskets qui courent vite ?

Fouler les ruines de notre amour suffocant faisait partie du voyage qui nous reconnecterait l'un à l'autre. Inévitablement.

Je mirai vers les hauteurs.

— Tu crois que y a moyen de monter là-haut ?

Il fixa à son tour le sommet de la tour avant de planter ses yeux dans les miens.

— Tu cherches vraiment la merde, toi. C'est dangereux. Y a des pans de murs qui peuvent nous tomber sur le coin de la gueule. Si c'est pas l'immeuble entier qui peut s'affaisser, tiens !

— Légende urbaine. Ils se sont pas encore attaqués à mon immeuble, regarde !

D'exaspération, Rayane expira profondément.

Je captais tout autour de nous.

Cette ambiance de désolation me faisait penser au film *Le Chat* avec Signoret et Gabin. C'était aussi lourd que ça. Aussi sinistre que du Simenon. Aussi terrible qu'une salle de danse désertée. La musique orchestrale de Philippe Sarde résonnait dans ma tête, les plans sur les pans de murs défoncés, la vie qui s'en va, l'amour desservi, la fin des illusions, la finitude glaçante de nos existences carcérales. Rayane et moi n'aurions même pas la chance de devenir vieux ensemble. J'avais beau ne plus imaginer ma vie sans être additionné de lui, je me trouvais dans une incapacité formelle à me voir vieillir avec lui.

Mais à certains égards, je nous sentais déjà vieux, déjà usés dans ce décor familial.

Peut-être étais-je sur le moment en train de taquiner l'idée de tout laisser tomber.

De ne pas forcer les choses.

De faire une croix sur une certaine idée de nous.

— Je sais pas ce que tu fais, mais moi je monte ! lui fis-je en me dirigeant vers l'entrée de l'immeuble.

— Ce qu'il m'emmerde... fit-il en prenant ma suite.

Nous passâmes les barricades sans problème. J'ignorais si le chantier était bel et bien filmé, mais nous n'en aurions pas pour très longtemps.

Le vice, ou le goût de la douleur peut-être, me poussa à me rendre devant la porte de l'appartement paternel. Une fois face à elle, Rayane

m'adressa un regard désespéré.

— Et maintenant ? Tu l'as vue, ta porte... Heureux ?

Des squatteurs étaient passés avant nous pour taguer et salir. À moins que ces inscriptions ne datent d'avant la désaffectation des lieux.

Je lançai un regard à Rayane comme une bouteille à la mer. Il comprit.

— Non, j'y vais pas. La vie de moi, j'y vais pas !

— Allez... C'est juste à quelques pas...

Je filai vers les escaliers pour continuer mon ascension. Comme dans mes rêves, rien ne me freinait. Et quand bien même je me serais arrêté en cours, le décor continuait à avancer pour moi, me propulsant là où il le voulait. Les pas de Rayane derrière moi me rassurèrent. L'odeur familière des escaliers m'emplit les poumons. Pendant que je montais, mes mains se portaient sur les murs tout le temps de notre ascension. Lorsque j'arrivai face à la porte menant sur le toit, la pulpe de mes doigts était chargée d'une suie grise dont je ne cherchais pas à me débarrasser.

Je tentai de pousser la lourde métallique à plusieurs reprises sans succès.

— Condamnée, sûrement.

— Aide-moi, s'il te plaît...

— Têtu ! cracha Rayane avant de se poster à mes côtés.

— Un, deux, trois...

Nous nous ruâmes d'un seul homme contre la porte qui finit par se désolidariser du chambranle et tomber sur le sol dans un bruit sourd.

— Trop forts ! souris-je avant de marcher dessus.

— Tu regardes trop de vidéos d'urbex.

Je retrouvai l'espace dilaté, le sol caillouteux, les parapets, ce grand carré à fleur de ciel où j'avais failli mourir et où j'avais aimé. Je déambulais cérémonieusement comme en pèlerinage. Je vins me poster contre les bordures et ne pus m'empêcher de regarder en contrebas.

— Te penche pas trop... me lança Rayane, prêt à m'agripper, toujours posté à l'arrière.

— Sans toi, je serais mort...

— Tout de suite les grands mots ! Amoché, ouais...

L'euphémisme semblait souvent sa langue maternelle lorsque nous évoquions le sujet de son courage. Sauf lorsqu'il s'agissait de m'adresser

des reproches. Mais là, Rayane semblait fragile, plus affecté que moi par la mémoire des lieux.

— Amoindri... Mort de l'intérieur, ça, c'est certain. Je ne crois pas que j'aurais supporté ce qu'il voulait me faire, psychologiquement. Je crois que j'aurais fini par me foutre en l'air... s'il m'avait violé.

— C'est toi qui as voulu monter... commença-t-il, comme un reproche, la mine rentrée.

— J'ai pas dit que je regrettais...

— Ben, t'as de la chance.

— Quoi ? T'es pas bien ?

— Tu crois que c'est mon kiff de revenir là ? Que ça me fait plaisir de repenser à ça ? s'emporta-t-il.

— Fallait le dire. Je serais monté tout seul. C'était pas un problème...

— Non, t'as rêvé ! Je t'aurais pas laissé monter tout seul là-haut...

Une sorte de croyance débile le persuadait-il que je risquais encore ma vie ? Que, comme dans un mauvais songe, l'agresseur fantôme surgirait du passé comme d'un univers parallèle pour venir achever ce qu'il n'avait pas eu le temps de terminer ?

C'était ce qu'il se passait la nuit, dans ma caboche survoltée comme une boule à neige pleine des retombées de ce trauma.

Surtout, je le découvris aussi traumatisé que moi. Encore en proie aux neiges mortifères de ce souvenir.

Je m'approchai de lui et passai mes mains sous sa veste, plaquant ma tête contre son torse.

— Toi aussi, t'as encore peur ?

Sa main vint couvrir une partie de ma tête pour mieux me caler contre lui. Je pris ça pour un oui.

Il tenta de brouiller les pistes :

— C'est pas ça... Mais vu la manie que t'as de jouer au funambule... vaut mieux que je sois là. Espèce de dingo !

— Tu sais, t'as le droit d'avoir peur, toi aussi...

— On peut pas être deux à flipper. Ça marche pas.

— Et nous, ça peut marcher ?

*Will it fall or will it fly ?<sup>[4]</sup>*

Perchés à près de cinquante mètres de hauteur, la question me semblait pertinente à plus d'un titre.

— Ça marche pas, ça flotte, pour l'instant.

Cela me renseigna juste sur son incertitude à poursuivre, une sorte de jauge de sa volonté à raccrocher les wagons, à me laisser entrer à nouveau dans sa vie.

— On rentre...

— Oui.

Une vague froide me prit tout à coup et je sentis que le moment était venu de quitter les ruines avant qu'elles ne m'engloutissent tout à fait. Nous quittâmes la cité une seconde fois, alors certains que nous n'y reviendrions jamais.

Mes yeux captèrent une ultime fois les engins de démolition, monstres de dévoration.

Je quittai les lieux avec un goût de mort dans la bouche et une boule dans la gorge aussi lourde qu'un sac de ciment.

Rayane resta fermé pendant tout le trajet retour. Je tentais de lui donner quelques petits coups de pied lors de notre face-à-face dans le train de banlieue auxquels il resta insensible, le regard vide et fixe planté dans le mien.

Nous regagnâmes le studio à dix-neuf heures.

## 20.

20:41.

On s'était fait livrer indien.

On mangeait sur la table basse. Je voyais son regard lourd alors que son corps s'enfonçait sans fin dans le canapé grinçant. Pendant un moment, il n'y eut que le bruit des ressorts.

Comme à mon habitude, je lançai la première charge.

— C'est pas trop l'idée que je me fais d'un samedi soir... On sort ?

Il continua à manger. Je demandai quelque éclaircissement :

— Tu fais la gueule parce que je t'ai forcé à aller là-bas ?

— Tu m'as pas forcé. C'est moi qui suis trop con. Mais j'ai pas kiffé.

C'est tout.

— Et moi, alors...

— Pour toi, ça avait plutôt l'air d'une promenade, au contraire...

— Et c'est pas bien ? On dirait que tu m'en veux d'aller bien...

— Pour toi, c'est bien, ouais...

— Si tu dois faire la gueule, tu peux au moins mettre tes lunettes que je fantasse un peu ?

— C'est ouf comment tu prends tout par-dessus la jambe, tout le temps.

— Bah, la vie c'est censé être une fête, non ?

Il rit de dépit.

Je lui glissai à l'oreille :

— Je savais pas que t'avais été touché plus que moi...

Il rit nerveusement, m'offrant une face où le sourire tenait de la crispation. Il avait le visage comme une lettre d'amour froissée.

— Pour tout. Tout me touche plus que toi. Tout le temps... J'ai beau pas ouvrir ma bouche à tout bout de champ, c'est un fait. C'est pour ça que je l'ouvre pas, d'ailleurs. Pour garder une contenance. Si je commence à

parler de ce qui va pas, de ce qui me touche, j'ai peur de laisser filer des choses, de me dégonfler. De devenir inconsistant...

Je fus touché par ce *coming out* d'un nouveau genre. Sa déclaration de sensibilité me fissura de l'intérieur.

Il poursuivit :

— Toi, tu passes vite à autre chose. Tu survoles tout. C'est ce qui m'énerve chez toi ! Dès que ça devient difficile ou à la moindre difficulté, tu t'évapores ou tu te réfugies dans tes rêves, comme un gamin... Tu cherches même pas à digérer ou à comprendre. Tu te casses ou tu mesures pas les choses. Tu te remplis la tête ou le cul à ras bord pour pas penser.

— C'est une façon de survivre. C'est la mienne, en tout cas.

— Bah moi, j'arrive pas. Tu passes ta vie à remuer des trucs sérieux que tu finis par plus vouloir voir. T'es un putain de bordel sur pattes.

Je lâchai mon sandwich pour me coller contre lui :

— On dirait que c'est toi qui as été battu, là-haut...

— C'est moi, quelque part...

Rayane avait toujours trouvé le moyen d'esquiver le sujet lorsque nous vivions cet ersatz de vie à deux, il y a longtemps maintenant. J'aurais dû voir que la simple idée de m'imaginer en souffrance, une souffrance qu'il n'avait pas cousue main pour moi, une souffrance qui n'était pas subtilement liée à notre amour, le mettait dans un état de terreur intenable. Cela le propulsait dans une incapacité à faire face à ce flot de sentiments. Son attachement prenait racine plus profondément que je ne me l'étais imaginé.

Je passai une main sur sa joue avant d'y déposer un long baiser.

Je mis un son au hasard. Cela tomba sur *Exactement* de Vive La Fête, un morceau plutôt dansant qui se répandit dans mon corps, exigeant de lui qu'il se soumette à ses ondes.

— Allez, viens... Danse avec moi.

Je me levai et entamai une danse.

— Tu recommences... On parle sérieux, faut que tu...

— Danser ça m'empêche pas de parler... dis-je en faisant pulser le son plus fort encore.

Il m'adressa un regard réprobateur avant de se lever nonchalamment, s'arrachant à sa propre pesanteur.

Nous dansions, lui en dodelinant de la tête, les pieds fermement vissés au sol, moi, de manière plus libre, tentant de le contaminer, d'imprimer mon propre mouvement dans son corps, exagérant mes mouvements, ressuscitant la tecktonik.

— Y a rien de pire qu'un danseur pas convaincu, lui fis-je. Mais c'est peut-être pas ton terrain préféré... On peut danser sur le lit, aussi...

— Non. Tu sais pourquoi ?

— Dis-moi.

— Parce qu'il n'y a rien de pire qu'un danseur pas convaincu...

Cette réplique me coupa le sifflet mais je m'inclinai, comme toujours, devant les belles formules.

Je continuais à danser au rythme de la musique au milieu du salon. Porté par un sentiment d'euphorie, profondément habité par cette joie simple qui sait parfois se glisser dans les creux du cœur pour éviter la pieuvre tristesse, je le vis me jeter un regard fixe et plein de jugement.

— Toujours pas ?

Il ne prit pas la peine de me répondre avant de se déporter vers le canapé. Il fit mine de m'ignorer un moment en sortant une barrette de shit de la poche intérieure de sa veste pour la sectionner et l'écraser à l'aide d'un couteau. La musique inondait l'appartement et me portait. Je ne cessai pas de danser. Il jetait de temps à autre son regard vers moi qui me déhanchais, posais, jouais avec les mouvements électriques du morceau sans le quitter du regard. Mes bras en arceau autour de ma tête, les pirouettes, les rotations sur moi-même, les mimiques déformant exagérément mon visage et destinées à lui arracher une expression de vie finirent par payer. Le lac placide de son visage se muta en timides ondes sur l'eau.

Puis, sa bouche s'entrouvrit et s'anima.

— Quoi ? hurlai-je sans m'arrêter de danser.

La musique couvrait ses mots.

Il répéta :

— Tu es conscient que tu fais pitié, là ?

— J'ai l'air d'être particulièrement malheureux ? souris-je, comme une défense.

— Baisse cette putain de musique de fête foraine... dit-il en émiettant la résine.

— En parlant de fête foraine... Tu te rappelles, un jour, il y a un millier d'années, je t'avais invité à la Foire du Trône...

— Oublie le passé.

— J'ai envie de toi.

— De moi ou de cul ?

— Et si c'étaient les deux ?

— Tu veux pas appeler ton pote Exaucé... ?

— Ça te ferait plaisir ? lançai-je d'un air vicieux. Je sais que ça t'excite... Tu m'as vu faire sur Internet... Tu veux pas voir en vrai ? le provoquai-je pour mieux le ramener à moi.

Il se leva d'un bond, se posta face à moi et saisit mes cheveux, me tirant la tête vers l'arrière.

— Ferme ta gueule !

Je ne tentai pas de me dégager et me contentai de boire son regard.

— Tu mettais des capotes, au moins, avec lui ?

— Non... mentis-je pour le plaisir simple de le faire enrager. On n'a jamais réussi à en trouver d'aussi grandes...

Il me tordit le bras et m'arracha un petit cri.

— Petite pute...

— Évidemment que oui. Pour les capotes, je parle...

— Pour ta putasserie aussi.

À nous voir et à entendre la façon dont Rayane me malmenait, usant de mots contondants, certains auraient pu penser que ces insultes eussent pu me rebuter, se demandant pourquoi je ne le virais pas de chez moi et ne l'expulsais pas de ma vie à la seconde. La vérité était que je les prenais pour ce qu'elles étaient : du dépit en costume, de la jalousie sous couverture, des témoignages indirects de son attachement, une façon de taire les mots qu'il ne pouvait pas me dire - toutes ces douceurs interdites -, des masques, des écorces, des gangues protectrices dans lesquelles glisser ses plus secrètes douleurs comme des flèches empoisonnées aux effets délétères...

Je ne trouvais rien d'avilissant à ces apparents mauvais traitements. Chez Rayane, les choses sensibles affleuraient sans jamais fleurir. Ou plutôt, tout fleurissait dans le secret. Vers l'intérieur.

Et quoi que j'en dise, c'était ainsi que je l'aimais.

Il me relâcha. Je posais mes mains sur son torse en recommençant à danser plus subtilement.

— Je sais c'est quoi le vrai problème... C'est pas ton son, ça.

J'ôtai le téléphone de ma poche et lançai un morceau qui nous ramena à nous-mêmes. Une version live des *Quelques Mots D'Amour* de Véronique Sanson résonna dans la pièce.

— En hommage à tes goûts clandestins... le taquinai-je.

J'entamai un slow, passant mes bras en arche autour de son cou. La voix pincée de Véronique, tantôt rugueuse, tantôt cristal, la voix que j'eus la décence de me retenir d'imiter, assortie de ses notes iconiques, nous berçait.

— Minable, ta vieille tentative... dit-il sans me chasser.

— Ouais, je sais...

Je me lovais contre son corps tout de tendresse et de dureté. Je devenais son odeur, ses contours.

— C'est mieux, comme ça...

Nous faisions du surplace, bougeant subrepticement de droite à gauche dans un mouvement de balancier sans fin. Je levai ma tête en direction de la sienne.

— Tu m'embrasses une dernière fois ?

Il tiqua. J'eus ce que je voulais.

— Une dernière fois ?

— C'était un test.

— Petite merde... siffla-t-il en passant son bras derrière ma taille.

Nous restâmes collés l'un à l'autre toute la durée de la chanson à planer. Quand celle-ci arriva à son terme, je sortis mon téléphone de ma poche et stoppai tout. Mes yeux affrontèrent alors les siens. Ses mains vinrent encadrer mon visage pour venir capturer mes lèvres entre les siennes. Le bout de sa langue glissa sur la mienne. Puis, cette vague rose gorgée de chaleur s'insinua comme à son habitude, fouillant, forant, m'emplissant, s'appliquant. Rayane imprimait dans ce baiser toute la suavité dont il savait faire preuve. Une douceur dans laquelle je me liquéfiais totalement.

Lorsque nos lèvres se quittèrent, je demandai, à tout hasard :

— Ma parade amoureuse a fonctionné ?

— Tais-toi...

Il me prit la main et me mena vers mon matelas où il s'allongea.

Nous avons atteint le fameux point de bascule, troquant nos verticalités contre des horizontalités, là où nous étions enfin sur le même plan. C'était là, maintenant, à ce moment précis. J'avais tout donné pour en arriver là. Était-ce un rêve ? Se dissoudrait-il sitôt que mes mains se

poseraient sur lui, comme dans mes songes ? Homme de fumée, silhouette vaporeuse au parfum de haschich...

Tout glissa avec une douceur de plume.

Il y a que je ne voulais plus. Je ne voulais plus raconter le sexe, les intrications des corps, parce que tout ça me semblait usé. Parce que j'avais beau être la proie de sursauts d'excitation, de piqûres d'adrénaline, parce que je serais toujours la victime de mes propres élans, rien ne me semblait valoir quelque chose que cette chose que nous créions à deux. Ce qui compta dans le fait que nos corps se reconnurent ce soir-là, ce furent les mots dont ils s'entourèrent, les artifices dont ils se parèrent.

Ce que je retins de cette fois-là, ce fut comme son étreinte se resserra davantage pendant qu'il se fondait dans mon cul, prêt qu'il était à m'ensemencer. Les mots qu'il égrenait aussi, tout contre mon oreille. Des mots mêlés de rose et d'or, des mots d'une douceur métallique, des mots *rose gold* : *T'aimais ça, te faire piner par tous ces enfoirés, hein...* La contradiction entre son désir et son amour pour moi. La façon tordue dont mon statut de place publique l'excitait en même temps qu'elle le bouleversait, ébranlait ses fondations. Puis, surtout, les mots rosés. *Vas-y, t'arrête pas... T'arrête pas, bébé... Ouais... Vas-y, mon cœur... Baise-toi sur ma queue...*

Je lui demandai :

— Rayane... Tu m'aimes ?

Il sourit surnoisement en dodelinant de la tête, décrivant un non, comme par défi. Par vengeance, je me penchai et capturai ses lèvres avidement.

— Ta gueule... susurra-t-il comme si ces mots étaient les plus suaves au monde. T'as cru que je faisais quoi, là ?

Sa main vint couvrir ma bouche. Le meilleur bâillon qui soit. Je fis mine de gémir à travers ses doigts resserrés.

À un moment, son corps vint s'effondrer sur le mien. Mes mains en profitèrent pour passer derrière son dos, dessiner du bout des doigts des lettres qui n'existaient pas. Comme un rituel abîmé. Sa bouche se posa sur mon cou. Mes cuisses se resserrèrent autour de sa taille alors qu'il était encore en moi. Impression sublimissime de déjà-vu.

J'adorais la façon dont nos corps savants – plus savants que nous-mêmes – s'emboîtaient à la perfection, la magie disséquée de nos coïts – bain de molécules, un peu de mécanique et de récepteurs sensoriels. Il y

avait plus qu'un simple échange de fluides. Plus qu'un bête phénomène stimulus-réponse. C'est pas ça qu'on appelait aussi la transcendance ? J'en admirais le huilage, la collision de nos corps, tantôt l'oscillation gracile, tantôt le burinage brutal. Mais la machinerie des organes n'avait plus l'automatisme des autres fois ni celle chorégraphiée, disséquée des tournages. Je regoûtais à une dimension supplémentaire. Ce n'était pas son sexe qu'il glissait en moi, mais son âme.

J'aimais qu'il me fasse l'amour et le mal.

L'expérience intime plénière.

Ses molécules, mes molécules.

Il a joui en moi en fermant les yeux. Par un exercice de l'esprit, je tentai d'oublier la sainte capote entre nous et me figurais tout envahi de sa vie. Bientôt, peut-être. Comme avant.

Quand il les a rouverts, qu'il m'a fixé avant de m'embrasser, je me suis dit que je serais heureux le reste de ma vie si je pouvais avoir ça tous les soirs, justement parce que je ne l'avais pas. Que j'aimerais, que c'était le genre de choses que je voudrais faire avant de mourir. Être un réceptacle de plaisir. Empli d'amour. En profonde connexion avec l'autre avant de m'évanouir. Je savais que c'était ce que je voulais. Et que dès que je l'aurais, il me faudrait autre chose.

Qu'il avait raison. Qu'il voyait si clair en moi.

Pourtant, je rêvais de cette aliénation subtile.

Je crevais de redevenir digne de lui.

Mais là, à cet instant, sous lui, je ne me sentais plus aucune envie de liberté.

Mais que savais-je de moi, que savais-je de ce que je voudrais et serais demain ?

Après nous être fait l'amour, nous nous fîmes le silence.

Son corps roula à côté du mien et j'y trouvai refuge. Je plongeais avec lui dans le bonheur simple de l'après. À l'ancienne.

Je reniai demain.

Je reniai tous les jours où nous ne ferions pas l'amour.

Nous n'avions plus tellement parlé. L'écran de mon ordinateur portable nous servait de mire.

— Pour la Foire du Trône...

— Hum... Il revient avec ça...

— C'est juste que c'est le dernier jour demain...

Sans que j'eusse besoin de batailler, sa voix m'assura :

— Je t'emmènerai... avant de partir. J'ai le *time*.

— Pour une fois... souris-je. Ton train est à quelle heure ? Le soir, c'est ça ?

— Dix-neuf heures vingt-quatre. Ça laisse le temps.

Les images d'un quai déserté m'assaillirent. Rayane allait me rendre la monnaie de ma pièce : ce serait à moi de devoir me confronter à l'image de son corps s'éloignant pour rejoindre ses terres ensoleillées et plantées de lauriers-roses.

— Tu pars, alors ?

— C'était prévu comme ça, non ?

— Ouais...

— Ça change rien, Loup, ce qu'on vient de faire, tu sais ?

— Je sais. Je crois que je sais, oui. Même si j'ai aimé ce qu'on a fait.

Étrangement, je commençais à accepter l'idée que rien ne puisse plus advenir.

Il tint tout de même à ajouter :

— Ça veut pas dire non plus que ça veut rien dire. Et je dois rentrer de toute façon. J'ai des obligations, un taf...

Venions-nous de nous dire adieu ? Cette baise cosmique était-elle notre chant du cygne, notre *goodbye fuck* ? Je l'ignorais. Nous n'avions rien fait d'autre qu'évoquer l'écorce des choses sans jamais nous expliquer sur nos attentes, nos envies. Je doutais que nous le fassions, tant le temps était compté.

De nulle part, un aveu tomba de sa bouche :

— J'ai maté tes vidéos plusieurs fois...

— Plusieurs fois ?

— Souvent. Quasi tous les soirs, presque... Je cherchais après le taf si y en avait des nouvelles, après avoir découvert tout ça. C'était le seul lien que j'avais encore avec toi. Ça me faisait mal, mais en même temps, comme j'avais que ça pour te voir... C'est drôle parce que... Ça me faisait mal mais je pouvais pas m'empêcher. C'était comme si je te baisais par procuration. Mais ça me rappelait que t'étais plus à moi. Que tu l'avais jamais été en fait... Ça m'excitait et en même temps, j'avais envie de te frapper...

J'eus envie de pleurer.

— Excuse-moi...

— Et je peux pas te demander de renier une partie de toi. T'es indomptable. Et c'est pour ça qu'on peut pas être ensemble, mais, en même temps... Je...

— Tu quoi ?

— Ça me fait chier de me dire que je peux ne plus te voir... genre, jamais. J'arrive pas à le penser.

Voilà où nous étions. Encore à cette croisée des chemins entre nos besoins personnels et notre incapacité à vivre l'un sans l'autre, confrontés au dessin en creux que nos absences délinéaient dans le cours craquelé de nos vies.

Je fis une prière à haute voix :

— J'espère que demain sera une belle journée...

Alors que son bras me ceinturait tout contre lui, sa voix couvrit celle qui résonnait dans ma tête et qui me criait : *tu ne le mérites pas et tu ne changeras jamais, salope !*

— On va faire en sorte que...

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 21.

15:01.

— Dépêche !

— C'est bon, elle va pas s'envoler, ta fête !

Nous venions d'être vomis par le tram, et sitôt que j'avais posé le pied sur le quai, mes pas s'étaient mis à accélérer. Une sorte d'excitation capricante m'agitait de l'intérieur comme une marionnette. Ça me rappelait quand j'y allais gamin, puis ado. Je ressentais les mêmes éclairs à l'approche de la Foire. Rayane demeurait à la traîne et mettait un je-ne-sais-quoi de mauvaise volonté à ne pas se caler sur mon allure. La foule qui se dirigeait vers l'entrée me donnait l'impression stupide que j'étais sur le point de rater quelque chose.

C'était plus fort que moi.

Le bruit de la fête, déjà, nous parvenait.

En pénétrant dans le parc, après avoir passé la fouille, je me rappelai pourquoi j'aimais autant la Foire. Ici, on en prenait plein la tête. Tout saturait les sens. Le gros son, les voix déformées des forains dans leurs micros à effets, leurs appels à l'amusement, les machines toutes lumières pimpantes, les peluches dans leurs cages de verre, les odeurs de friture et les couleurs surnaturelles des confiseries, la vision des attractions tournoyantes, les installations démesurées...

On aurait dit un casino à ciel ouvert. Et tout nous attendait. J'aurais aimé que nous puissions y venir à la nuit tombée. Là, la Foire prenait carrément une autre dimension, révélait son visage multicolore, comme une bête curieuse, fardée, fringuée de mille et un atours, lumineuse à outrance.

J'avais toujours eu le sens de la fête.

Une fois entrés sur le terrain exquis, nous nous imprégnâmes de l'ambiance.

Je jetai quelques sourires que Rayane semblait laisser tomber sur le sol au milieu des gobelets en carton et des bâtons de barbes à papa.

— Souris un peu...

La musique couvrit mes mots.

Dans la cohue joyeuse, je lui montrai des attractions du doigt, cherchant son aval. Nous en fîmes plusieurs, douces pour commencer. Il me suivit sans réel enthousiasme, comme en proie à des tourbillons intérieurs.

Au bout d'une heure, nous arrivâmes devant mon attraction favorite. *Flyman*, l'homme volant. C'était le principe des chaises volantes, à la différence près que vous étiez à l'horizontale, comme un oiseau, seulement maintenu par des sangles à une cinquantaine de mètres de hauteur, tournoyant dans les airs, votre vie tenant à deux maigres filins et mousquetons.

Je lui adressai comme un défi, alors que l'attraction tournait haut au-dessus de nos têtes :

— Tu t'envoies en l'air avec moi ?

— Je monte pas dans ce truc !

— Allez... Sois pas si...

— Fais gaffe à ce que tu vas dire...

— Tu vas quand même pas me laisser monter tout seul ? De quoi tu vas avoir l'air en laissant un microbe comme moi monter là-haut ?

Témoin de notre négociation, le forain présent dans sa cabine héla Rayane dans son micro, par-dessus la musique : *allez, le grand musclé, il se laisse convaincre et il embarque pour le vol de sa vie !*

La phrase finit dans un long écho.

— Tu fais chier... Et l'autre qui m'affiche, maintenant...

— T'as plus le choix, mon vieux... souris-je effrontément.

Je montai les escaliers en ferraille sans le quitter du regard, cherchant à l'aimer jusqu'à moi. Passé l'hésitation, Rayane finit par se diriger vers le guichet, et pour se la jouer bon joueur, grand prince, paya nos places. Bon gré mal gré, il se laissa harnacher, puis ce fut à mon tour. Positionnés à l'horizontale, nous attendions le démarrage et les quelques participants manquants pour les autres nacelles. Pendant notre attente, de grosses enceintes crachaient leur musique en plein dans la face. Je me concentrais sur les paroles de la chanson que nous ne pouvions éviter et dans laquelle je

voyais briller notre reflet. Quelques recherches ultérieures m'apprirent qu'il s'agissait de *Garde-Le Pour Toi* de Paradis.

*« Comme si rien ne pouvait nous arriver  
Cette vie on s'en fout, c'est du passé  
On va pas se cacher ni se laisser tomber  
Avant d'avoir au moins essayé*

*Et si tu nous laissais ce qu'il faut de temps  
L'occasion de rattraper le courant  
On mettrait de côté nos tempéraments  
Pour qui sait se retrouver comme avant »*

— Je me fous toujours dans des situations de merde avec toi... T'as remarqué ?

— Mais t'aimes ça...

Il me fixa longuement. J'en profitai pour lui rappeler, au cas où il oublierait, les yeux dans les yeux :

— Moi, c'est toi que j'aime...

Il m'affronta un quart de seconde avant de détourner le regard et de faire mine de vérifier la solidité de nos attaches en observant un silence plein.

— Je veux pas que tu rentres chez toi...

Il eut un petit rire alors que mes yeux se chargeaient de larmes inattendues. J'en rajoutai une couche.

— Je veux plus dormir sans toi non plus.

Son silence et son air égal m'inquiétèrent.

— Tu dis rien ?

— Je sais pas comment on peut faire... avoua-t-il en baissant le regard.

Un « on » en lueur d'espoir, en congère diamantine, en graine de rêves. Il en avait envie. Il en avait le désir. De nouveau, il nous agglomérât.

— C'est à ça que tu penses depuis ce matin ?

Il n'eut pas le temps de me répondre qu'on annonça le décollage imminent. L'engin nous souleva lentement vers les hauteurs. Progressivement, nous vîmes le sol s'éloigner, les gens devenir fourmis, la rumeur s'évanouir. Rayane commençait à blêmir légèrement. Lorsque nous fûmes arrivés à la bonne hauteur, l'attraction s'était déjà mise à tourner

lentement et prit d'un coup plus de vitesse. Rayane regardait le vide avec des yeux hallucinés et se mit à hurler :

— Putain ! Putain ! Espèce d'enfoiré ! Pourquoi je t'ai suivi !

Mes rires le firent rager. Et plus il fulminait de terreur, plus mes rires redoublaient.

— Arrête de te marrer !

— Lâche la sangle ! lui criai-je en ouvrant grand mes bras dans le vide pour lui montrer l'exemple.

— Putain, ça s'arrête jamais !

Je l'imaginai en train de tomber dans les pommes, comme dans les compilations YouTube que je regardais avec plaisir et où des types qui jouaient aux bonshommes s'évanouissaient en deux-deux, reprenaient connaissance pour feindre le trépas à nouveau.

De mon côté, j'aspirais la vue. Ça me rappelait le toit. Sauf que cette fois-ci, je volais vraiment. Et je volais avec lui.

Passé les cris, prenant confiance, Rayane tendit le poing, d'abord timidement, avant de le brandir fièrement pour fendre les airs tel *Superman*. À cette altitude, le vent fouettait nos visages, cherchant à clore nos paupières, mais nous résistions pour nous repaître du spectacle. Un sourire vainqueur se dessinait sur son visage. Sous nos corps débarrassés de la pesanteur, les verdure, les immeubles, les voitures, les autres. Tout n'était que détail. Ses hurlements d'excitation me galvanisaient. Le voir si ouvert, si vulnérable, si hors de son armure me rendait heureux. Je pris l'initiative de prendre sa main libre dans la mienne. Nous volions littéralement et le monde devint nôtre. Il serra ma menotte avec fermeté en me regardant tandis que notre bras libre, vers l'extérieur, s'offrait au vide, tendu, en totale confiance.

Très vite, nous regagnâmes la terre ferme.

En descendant, nos têtes tournaient encore. Il nous fallut du temps pour marcher droit. Rayane souriait. Le vrai *smile* qui rayonne sur les autres. Comme si le feu du vertige crépitait encore dans son ventre et le contaminait complètement. Comme une effervescence à libération prolongée.

— Alors, tu vois, c'était génial, non ?

— On le refera avant de partir, celui-là !

Encore sous le coup des endorphines, nous évoluions dans la foule, particulièrement dense. Nous fûmes plongés dans une fourmilière géante. J'ignore si je devais ce geste cavalier au shoot d'adrénaline, mais ce fut à lui de venir me chercher.

À un moment, alors qu'il se trouvait devant moi et fendait la foule en éclaireur, il tourna son visage vers moi et m'adressa un regard assorti d'un petit rictus, à peine perceptible. Une petite inquiétude traversa son visage à la vitesse de l'éclair. Une façon de vérifier que j'étais encore là. Histoire de s'assurer que je le suivais toujours. Que je m'étais pas fait bouffer, absorber par la foule.

Puis, sans que je m'y attende, une main a attrapé la mienne. Sa main dans ma main. Le bain de foule qu'on se tapait rendait ce geste clandestin. Sa main qui frayait sous la surface visible, là où les yeux des autres ne pouvaient fouiller... Je me souvins que sous l'onde des lacs, la vie semblait bien paisible...

C'est fou comme parfois tout converge pour l'élaboration du moment parfait. Une conjoncture de plusieurs éléments qui vous font sentir vibrer différemment. À un instant T. Un crochet dans le temps. Parfaitement circonscrit.

Je me souviens avec une acuité folle de ce moment.

On déambulait dans la foire au milieu de la musique et du bruit. Tout en mouvement autour de nous. Le soleil tapageur inondait le ciel de son or, les lumières timides des manèges tournoyant dans l'air au-dessus de nous... On était au milieu de la foule et pourtant, il n'y avait que nous. Les âmes que nous croisions faisaient partie d'un décor spécialement conçu pour nous ramener l'un à l'autre. Pour souligner l'îlot qu'on formait. La chanson *Live Is Life* passait à fond et des gars motivés entonnaient des *po po lo po po* par-dessus.

Parfois, nos regards s'épousaient, comme ça, pendant qu'on marchait. Il y avait comme un fil tendu, invisible, qui nous reliait l'un à l'autre. J'aimais cette effervescence autour de nous. Une sarabande folle. Je pouvais lire que lui aussi aimait ça. Il regardait en l'air, et je buvais le ciel dans ses yeux. Je remarquai qu'il me mirait de la même façon que lorsqu'on baisait autrefois. Quand il me maculait et m'étoilait dans le même temps. Je m'accrochai à l'idée, à l'éventualité que sans doute, ce soir, on terminerait à nouveau tous les deux sous la couette, par un miracle spécial. Pas forcément pour baiser, non. Juste pour être l'un contre l'autre.

Ma main dans sa main ressemblait à un pacte.

Il n'y avait que nous pour le savoir. Au fond, il n'y avait que ça qui comptait. Cette vérité me transperçait.

Sur l'instant, je me fichais bien de jamais pouvoir parader bras dessus bras dessous avec mon mec. Ce qui comptait, c'étaient la bulle, l'îlot, les rêves formulés loin du monde, dans la pureté de la symbiose. Aimer, ressentir ce sentiment qui m'emplissait complètement était déjà un tel cadeau que le reste me paraissait profondément futile. J'étais prêt à tout accepter, juste parce que je flottais dans un de ces moments parfaits, dans cette image rayonnante toute vernissée. Je ne demandais rien d'autre que ça : être avec lui. Assister au concert de ses respirations. Retrouver les moments volés aux autres qu'on avait eus et que je n'avais pas su apprécier à leur juste valeur.

Lorsque la densité nous l'ordonna, nos mains se séparèrent. Encore une fois, les autres donnaient le ton, orchestraient la façon dont nos corps s'arrimaient ou non l'un à l'autre. Nous fûmes de nouveau uniquement retenus par le fil de nos regards.

Je flottais...

Après avoir fait plusieurs tours des attractions les plus démentielles, nous déambulâmes, un peu épuisés par cette avalanche de sensations fortes, nos estomacs retournés sur eux-mêmes façon mollusques.

— J'ai la nausée... confiai-je.

— Bouffe un petit truc.

— Ouais, euh...

Mes yeux se portèrent sur une des baraques à bonbons à proximité où tout brillait : barbes à papa, gaufres, sucettes torsadées, fils américains, nougats et berlingots, glaces pilées aux couleurs électriques tournant à l'infini dans leurs bacs transparents... Je tombais sur le fruit défendu orné d'un glacié sucré rouge comme un cœur battant.

— Je me taperais bien une pomme d'amour...

— Une pomme d'amour pour pomme d'amour... répéta-t-il lourdement.

Le nom de scène qu'on me donnait dans le studio.

Je n'aimais pas la gravité soudaine dans son regard et pour laquelle ses yeux sombres semblaient taillés.

— Je reviens...

Je nous en pris chacun une alors qu'il restait planté sur place. En revenant vers lui, je lui en tendis une qu'il mira d'un œil circonspect avant de la saisir comme malgré lui.

— On va pas tarder. On repasse chez toi ? J'ai mon sac à prendre... Je voudrais pas louper mon train.

— Ah... Ouais...

Je vérifiai ma montre que je n'avais pas regardée depuis notre arrivée. 17:53 sonna le glas.

— Oui, t'as raison, lui concédai-je.

La fête était finie. Ou, de toute évidence, celle-ci continuerait sans nous.

Doucement, il se mit en route, et très vite, ce fut à mon tour de me perdre dans son sillage.

## 22.

19:01.

J'avais tenu à l'accompagner sur le quai, comme lui l'avait fait pour moi. Plus pour maximiser le temps en sa présence, la recherche du *plot twist* final, le revirement inattendu que par souci de lui rendre la pareille.

Le train était déjà à quai. Il partirait d'ici quinze minutes. Pétri d'espoirs factices, je lui faisais face sans rien trouver à dire. Que dire de plus ? Quels chemins dessiner ? Je ne pouvais décemment rien lui promettre. Il aurait été illusoire de croire en mes propres résolutions, fussent-elles sincères sur le moment. Je me trouvais dans une impasse intellectuelle. Empêtré avec moi-même. Je n'allais pas lui servir un *laïus* de repentance usé, signer un pacte intenable, lui dire que cette fois-ci, je le promettais sur ma vie, je me rangeais, je cessais la course aux sexes dressés, que seul le sien serait mon étendard et ma victoire.

Je guérissais de mes illusions... et je portais sur ce quai comme un deuil de nous. Parce qu'entre Rayane et moi, ça ne serait jamais tout ce que j'avais fantasmé.

Je me disais qu'avant d'être une histoire d'amour, ça avait été une histoire de désir ; l'amour n'avait été qu'une éclipse, puis c'était devenu une histoire de pardon.

La seule chose que nous trouvions à dire, alors que nos corps seraient séparés par quelques centaines de kilomètres, furent des banalités.

— Merci... C'était cool pour la cité et pour la Foire aussi...

— Ouais, on s'est bien éclatés...

— Je vais pas tarder à monter. Ça serait con de le rater alors que je suis devant.

Mon cœur se mit à battre comme un diable.

— Attends !

— Quoi ?

Son regard de fièvre caressa le mien alors que je fixais ses grosses lèvres fendues.

— On n’a pas réglé le problème...

— Parce que t’as une solution, toi ? rit-il avec la lanière de son sac de voyage sur l’épaule.

—...

— On demande pas à un carré de devenir un rond. Je vais pas te demander une fidélité... T’en es incapable... Ça a pas de sens. Et moi, je... Je sais pas. Je sais pas ce que je veux à cette heure-ci.

— T’as sûrement raison...

— On pourra se voir, de temps en temps... Tu pourras descendre... Je pourrais monter. À l’occasion... C’est bien comme ça.

Je n’étais pas prêt à ça, à n’être qu’une escapade, une incursion dans le cours de son existence bien rangée, une parenthèse, à m’imaginer un jour l’entendre me parler d’un petit ami, de leur quotidien, pour finir par ne devenir qu’un souvenir malmené, déformé par le temps.

L’horloge digitale et maudite me narguait. 19:15 et des secondes comme des poussières de nous.

Sans savoir d’où me venait cette image, je pensai au point d’amour, ponctuation fantaisiste, inventé par Bazin.

L’une face à l’autre, deux interrogations décrivant un cœur bâtard, rejointes à leur base par un point unique.

Je tenais là un beau portrait de nous.

Nous... Répondait-on jamais à cette triple question ?

À quoi bon soi ?

À quoi bon cette agrégation éphémère d’êtres ?

Tous ces mots et images m’encerclaient.

On s’était aimés à rebours. On se quittait à contrecœur.

Je lui servis la carte du cœur :

— Je crois qu’on n’a pas encore commencé à s’aimer...

Il rit. La blancheur de son sourire me captait.

— Ça, c’est une de tes répliques de film. Rah, les séquelles d’Hollywood... T’es mignon... Ça reste un bon week-end. Allez, je te laisse...

Il me fit un signe de la main sans me toucher, sans baisser, et se dirigea vers son wagon. Je le vis monter, interdit, statufié par l’incongruité de la

situation. Ce scénario n'allait pas de soi. Attendre l'arrachement me tuait doucement. Je le vis s'installer à son siège, près de la fenêtre. Il me fixa à travers la vitre grise de saleté.

Comme s'il s'agissait d'une question de vie ou de mort, je saisis mon téléphone et lui envoyai par SMS un couplet de la chanson sur laquelle nous nous étions connectés à la Foire :

*« Je comprendrais t'inquiète si tu m'oublies  
Mais si un jour tu te rappelaï de moi  
Je serai certainement pas loin de toi  
Dans le noir je n'étais plus qu'une proie  
Et j'espère qu'un jour tu me pardonneras... »*  
LOUP, 19:19

Il me répondit en utilisant les paroles et me regarda une dernière fois avant de m'ignorer.

*« Ce que tu feras demain ne dépend pas de moi. »*  
RAYANE, 19:21

Au bout de ma main, sa pomme d'amour qu'il m'avait demandé de lui tenir et qu'il n'avait pas pris la peine d'emporter.

La vérité m'attaqua : c'était mon cœur glacé que je tenais au bout de ce bâton de bois. L'idée de le laisser partir sans ce qui lui revenait de droit me fendit l'âme en deux. Mon regard capta l'horloge : 19:23. Je ne répondis qu'à l'impulsion. Je quittai le quai pour grimper dans son wagon, sans billet, sans autre nécessité que celle du cœur et du corps. Ma vie se jouait là. Je le sentais. Sur ce moment.

Il ne me vit pas monter à bord.

Depuis le sas, derrière les portes en verre, je le captai de dos. Ses cheveux et sa nuque devinrent mon point de mire. Sa tête zieutant les mouvements sur le quai, me cherchant peut-être, à couvert, ma cible. Une profonde confiance en moi et en l'univers fit son nid dans mon esprit.

Alors que le train se mettait à démarrer, mes doigts pressèrent le bouton d'ouverture des portes du wagon qui s'ouvrirent devant moi.

J'avancais jusqu'à son siège, non loin de la porte et me postai debout à ses côtés.

Remarquant ma silhouette dans son champ visuel périphérique, son regard se leva pour venir prendre le mien.

Une expression de surprise mêlée d'incongruité traversa son visage.

— Qu'est-ce que tu fous là ?! Le train part, là, t'es au courant ?

Je m'arrêtai devant lui, tentant de me rassembler.

— T'as... J'ai... T'as oublié ta pomme d'amour...

Je lui tendis le fruit avec son glaçage laqué dégoulinant et collé à la robe plastique qui l'enrobait.

Il eut un moment de perplexité avant de sourire franchement.

— Tu gruges le train maintenant, Pomme D'Amour ?

Je haussai les épaules en lui renvoyant son sourire en miroir.

— Ouais... Je m'en fous, en fait...

Nous nous fixâmes en silence. Les étincelles couvaient dans nos regards.

— Viens, dit-il en m'invitant à m'asseoir à ses côtés.

Lorsque je fus installé, les choses me semblèrent enfin prendre leur bonne place.

Il me demanda :

— Et du coup, tu vas où, comme ça ?

— J'attendais que tu me le dises...

Il sourit. La mine de contentement qu'il affichait était pleine, sans fard, sans masque, sans lourdeur.

— Pourquoi t'es là ? me demanda-t-il.

— J'ai décidé de t'écouter. Je préfère les actes aux mots, lâchai-je en écho à ce qu'il m'avait sorti lorsque j'avais quitté Arles. Tu crois que... y a moyen de... faire quelque chose ?

— Y a moyen... Peut-être...

Ma cuisse se cala contre la sienne. Ses yeux burent les miens. Il me souffla à l'oreille :

— Si tu veux que ça marche, faut qu'on ouvre tous les deux la porte... Qu'on fasse des efforts conjoints. Je veux pas être le seul à ramer. C'est moi, le gardien de ton cul. Mais je peux pas t'empêcher de baiser ailleurs... Ça servirait à rien. Si c'est pour que tu finisses par aller te faire niquer dans mon dos et refaire le même genre de conneries, c'est pas la peine...

Je ne voulais plus rien qui puisse se mettre entre nous. Aucune distance d'aucune sorte.

Le projet, le contrat de couple qu'il esquissait me plaisait. Nous ne savions rien encore de la façon que nous aurions de nous arranger de nous-mêmes, de la teneur de ce pacte nouveau, mais une chose était claire : nous voulions être ensemble.

Des gens s'installèrent sur les sièges juste devant nous.

Par souci de confidentialité, Rayane dégaina son téléphone et commença à m'écrire.

Je lui coupai l'herbe sous le pied :

On va trouver un moyen de concilier tout ça, tu crois ?

LOUP, 19:23

Je veux être là si ça arrive, histoire de te rappeler et de rappeler aux autres à qui tu appartiens.

RAYANE, 19:26

Je sentais intimement qu'une partie de lui était fondamentalement en désaccord avec cela. Je l'aimai pour ça. Tout de suite. Je retombai amoureux. Avec le fait qu'il travaille contre lui-même pour essayer de sauver ce qu'on pouvait avoir. Cette façon de m'accepter malgré tout ce qui ne lui allait pas chez moi. Cette façon qu'il eut de sortir de lui juste pour ma trogne. De se dire : *et si...* Pour sa façon continuelle et ininterrompue de me dire *je t'aime* sans recourir aux mots.

Cela signifiait tout.

Faut pas que tu ailles contre tes... Je veux dire... Pourquoi tu ferais ça, si ça te semble pas naturel et si ça te fait souffrir ?

LOUP, 19:27

La vérité, ça me fait bander... Mais pas fait n'importe comment. Et puis, pour la façon dont tout ça se fera... Je te promets rien. Mais on a le temps.

RAYANE, 19:29

L'avenir se déployait dans cette dernière phrase.

C'est pas ton délire, de base.  
LOUP, 19:31

Je te dis pas que j'y arriverai. Je te dis que j'essaierai... Peut-être que je me fous dedans total, mais... On peut essayer de faire du sur-mesure. Dans la limite du possible...  
RAYANE, 19:31

Pourquoi tu ferais ça ?  
LOUP, 19:32

Pour ta pomme d'amour...  
RAYANE, 19:33

Sa main se posa sur ma cuisse et y resta.  
Je me souvins que le point d'amour décrivait un cœur ouvert, comme rétif à toute forme d'hermétisme, allergique à l'enfermement. Le point en commun, le cercle plein, l'autre inviolable comme ancrage naturel.

La baise, même avec d'autres, nous la ferions ensemble ; l'amour, lui, se tiendrait en conciliabule et serait le liant, le lien inaltérable.

Je laissais à Rayane les latitudes pour tout me faire.

J'avais ce sourire bête, sa main dans la mienne ; je demeurais vaincu par l'impression d'avoir tout gagné, la conviction inattaquable que l'amour venait de m'être révélé, qu'il avait un visage, le sien, que la chose cruciale au monde tenait dans le fait de savoir dans quels bras ma journée irait mourir.

Ma main se resserra autour de son bras.

— Et ce soir, on fait quoi ?

Je me délectai de ses projections inutiles qui ne me disaient qu'une chose : nous avions tout à dessiner.

Désormais, ma vie, notre vie, ce serait errer quelque part entre le feu ardent et le feu qui couve, le délicieux, l'inattendu voyage, l'errance du serpent amoureux, même aguerri aux eaux troubles et aux eaux tranquilles, taillé pour l'amour tout terrain...

Quelque part entre point et pomme d'amour.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Remerciements

Pêle-mêle, merci aux quelques âmes que j'ai pu glaner sur ma route, à ceux qui me suivent de près ou de loin, ainsi qu'à ceux qui ont laissé courir leurs yeux sur ces pages afin de les rendre plus éclatantes pour leurs successeurs...

Para, Farida, Gabriel, Sylvain, Céline, Ariane, Christine, Samantha...

---

[1]. De l'anglais, *to stalk*, suivre, traquer quelqu'un, plus communément, notamment via la surveillance de ses réseaux sociaux.

[2]. De l'anglais, fais semblant jusqu'à ce que tu y parviennes.

[3]. Genre musical qui signifie « écoute facile », désigne des chansons aux mélodies simples, entraînantes, faciles à retenir.

[4]. Cela va-t-il tomber ou va-t-il voler ?

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)